848
S780
D3

MADAME DE STAËL

ET L'ITALIE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

DU MÊME AUTEUR

Marc-Antoine Muret : Un professeur français en Italie, dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle. (Paris, Thorin, 1881, in-8°). 7 50

De Renato Rapino. (*Ibid.*, 1881.) 3 50

De l'Influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. (*Ibid.*, 1884.) . . . . . 5 »

Paris. — Typographie Gaston NÉE, 1, rue Cassette. — 2428.

MADAME DE STAËL

ET L'ITALIE

AVEC

Une Bibliographie de l'Influence française en Italie, de 1796 à 1814

PAR

CH. DEJOB

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

1890

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

Une même pensée a inspiré les deux parties de ce livre : montrer que les fautes que notre patrie a pu commettre ne donnent pas le droit d'oublier sa générosité ; que, pour être souvent légers, pour avoir été quelquefois ambitieux, nous ne laissons pas que d'admirer vivement le génie des autres nations, de souhaiter leur bonheur et d'y travailler même avec une bienveillance qu'on attendrait en vain de beaucoup d'autres peuples. D'une part, en effet, on entendra M^me^ de Staël défendre l'Italie contre

d'injustes dédains, et prédire sa résurrection ; d'autre part, qui voudra entreprendre l'étude à laquelle invite le catalogue ébauché par nous se convaincra que les vingt années passées par les Italiens sous la domination de la France ont été fécondes pour leur avenir, et que nos victoires de 1796 avaient commencé le grand ouvrage que la journée de Solférino a terminé.

Le zèle de M^me^ de Staël pour les littératures étrangères n'allant même pas sans inconvénients, nous finissons notre étude par quelques réflexions sur l'esprit dans lequel on doit les approfondir.

Mon éminent ami, M. Alessandro d'Ancona, à qui la France doit l'excellente édition qu'elle possède enfin du *Voyage de Montaigne,* a bien voulu m'aider à rassembler les documents dont j'avais

besoin; c'est lui qui m'a signalé notamment les intéressants articles de M. Domen. Berti et de M. Biadego sur M^me^ de Staël, le curieux livre *Corinna risuscitata*, et qui m'a procuré d'obligeantes communications de M. le sénateur Ruschi, de M. le marquis Ferrajuoli, de M. le professeur Cugnoni de l'Université de Rome, de M. Levino Robecchi, le libraire de Milan. A sa prière, durant mon dernier voyage en Italie, M. Tullo Massarani m'a procuré un gracieux accueil à l'Ambrosienne de Milan; M. De Marchi au palais Brera, MM. Chilovi et Podestà à la Bibliothèque nationale de Florence, ou, pour mieux dire, tous les conservateurs des bibliothèques où j'ai retrouvé les jugements des contemporains sur l'auteur de *Corinne*, se sont plu à faciliter mes recherches. Il a pris

aussi la peine de revoir les épreuves de ma bibliographie, et il a obtenu que M. Augusto Franchetti, tout particulièrement versé dans le sujet auquel cette bibliographie se rapporte, consentît à se charger du même soin : tous deux m'ont fourni d'importantes additions, ainsi que M. Aulard, dont on connaît la compétence pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'histoire de la Révolution. Enfin M. Bern. Morsolin, l'aimable érudit de Vicence, m'a fait connaître les remarquables lettres d'un officier italien du camp de Boulogne que j'ai mises à profit.

Je prie toutes les personnes qui m'ont donné ces preuves de bon vouloir et de science d'accepter mes sincères remerciements.

INTRODUCTION

Le Français, dit-on, n'aime à voyager ni de corps ni d'esprit : il visite peu les contrées étrangères et se soucie médiocrement de connaître le caractère, la langue, la gloire littéraire des autres peuples. Est-ce paresse ou vanité ? L'un et l'autre de ces défauts n'étant pas de ceux dont on se cache, il passe volontiers condamnation. Pourtant la Logique de Port-Royal a raison de dire qu'avant de chercher pourquoi une brebis mordue par un loup court dorénavant plus vite que ses compagnes, il faudrait s'assurer si elle a réellement acquis cette célérité merveilleuse. Est-ce au temps où nos ancêtres raffolaient de Lope de Vega et de Marini,

qu'ils dédaignaient le génie des autres nations ? Est-ce au temps où ils s'engouaient de Richardson, de Gesner, d'Young et du faux Ossian? Même à l'époque où notre nation professait la foi la plus entière, et, si l'on veut, la plus complaisante, dans son goût, ne lisait-elle pas avec délices des poètes dont elle se gardait d'imiter l'*éclatante folie?* Jamais peut-être un écrivain moderne n'a compté à l'étranger autant de lecteurs assidus que le Tasse et l'Arioste en comptaient, je ne dis pas seulement parmi nos littérateurs, mais dans la société polie : la correspondance de M^me^ de Sévigné en fait foi. Nos gens de lettres, nos femmes du monde, dans leurs jugements sur les écrivains étrangers, donnent quelquefois la préférence au talent sur le génie; mais la faute en était tout d'abord aux compatriotes de Dante et de Shakespeare, dont l'ingratitude induisait en erreur. Nos pères faisaient leur choix : ils en étaient bien les maîtres;

car, même lorsqu'ils se trompaient, ils jugeaient en connaissance de cause ; au moins pour ce qui concerne l'Italie et l'Espagne, la langue des auteurs n'était pas moins familière que leurs ouvrages à la plupart des délicats, et le nombre des traductions prouve qu'une foule de personnes cherchaient à se dédommager de ne pouvoir aborder l'original. L'Europe voulait bien accepter le français comme la langue de la diplomatie et de la bonne compagnie, mais nos pères n'ont jamais prétendu qu'on n'avait qu'en français de l'esprit ou de l'éloquence.

Ils n'attendaient même pas que les poètes, ces messagers qui portent au loin la renommée d'une nation, vinssent d'au delà des Alpes et des Pyrénées leur apprendre qu'il existait d'autres peuples non moins favorisés du ciel. Parce qu'ils savaient se plaire chez eux, on s'imagine à tort qu'ils n'en sortaient jamais. Sans doute la mode

n'avait pas encore fait d'un voyage à l'étranger la dernière cérémonie d'une noce; les chemins de fer, les billets à prix réduit, les guides Baedeker, les hôtels cosmopolites n'avaient pas encore mis ce plaisir à la portée de toutes les bourses, de toutes les intelligences : il fallait alors pour le chercher une provision de courage, de science solide, d'esprit d'observation; mais nos ancêtres se sentaient en fonds. Aucun peuple n'a plus visité ses voisins, si l'on en juge en comparant le nombre des relations composées sur l'Italie dans les différentes langues de l'Europe[1]. Le plaisir de conter ce qu'on a vu est si naturel qu'on peut conclure du nombre des narrations au nombre des visiteurs ou à leur

1. Qu'on nous permette de répéter ici la remarque que nous a suggérée (*Rev. crit.*, 13 mai 1889) la Bibliographie des voyages en Italie publiée par M. d'Ancona à la suite de son édition du *Voyage de Montaigne :* « Pour le XVI^e^ siècle, tandis que je ne vois en chiffres ronds que 4 journaux de voyage composés par des

plus ou moins de sensibilité; car, s'il est permis de modifier un mot de M. Nisard, rien ne ressemble plus à l'indifférence que l'admiration qui se tait.

Donc, pour publier *Corinne* et l'*Allemagne*, M^me^ de Staël n'avait pas à se défendre, comme elle le croyait elle-même, d'un préjugé national. Si les critiques de son temps lui reprochèrent amèrement les éloges aux poètes et aux philosophes d'outre-Rhin, c'est non parce qu'elle leur rendait justice, mais parce qu'elle leur sacrifiait les nôtres. Il faut le dire : en lui écrivant que son livre sur l'Allemagne *n'était pas français,* Savary ne la calomniait pas absolument. Cette âme si ouverte à tous les nobles sentiments était très ambi-

Allemands, il y en a plus de 12 écrits par des Français. Au XVII^e^, la part des Anglais est d'environ 12, celle des Allemands dépasse un peu 20, celle des Français atteint presque 40; au XVIII^e^, contre 70 relations allemandes et 50 anglaises, on en trouve 90 françaises, etc. »

tieuse pour le génie français, mais elle ne le comprenait pas toujours. Elle qui détestait la morgue aristocratique et qui faisait bon marché de l'étiquette, elle qui, à l'étranger, observait avec tant de finesse et de sympathie la bourgeoisie et le peuple, elle n'a presque jamais étudié la France que dans les salons; sans doute pour y avoir été introduite de trop bonne heure et pour avoir toujours vécu en représentation, même à Coppet, elle n'a connu de nos qualités et de nos défauts que ce qu'on en voyait dans le grand monde. Elle s'y est éprise du courage, de la grâce chevaleresque de notre noblesse; elle y a vu sa légèreté dédaigneuse, sa paresse d'esprit, qu'elle a libéralement attribuées à toute notre nation. On l'eût fort surprise en lui disant que les qualités fortes et naïves qu'elle croyait le privilège de l'Allemagne avaient longtemps fait le fond de l'esprit français; on ne l'eût pas moins étonnée en lui disant

qu'elle avait tort de prêter à tous les Français la fatuité impertinente qu'elle a spirituellement incarnée dans son comte d'Erfeuil. Il n'en est pas moins certain que sur ce point elle s'est trompée : tandis que l'ancienne et la nouvelle noblesse de son temps jugeaient de tout d'après les traditions de Versailles ou la mode de Paris, il se trouvait en France bon nombre de lecteurs sérieux pour apprécier des études consciencieuses sur le génie des peuples voisins.

Si donc, profitant du retour de faveur qui s'attache en ce moment à M^me^ de Staël [1], nous soumettons à un examen particulier les pages qu'elle a écrites

1. V. notamment un remarquable article de M. Faguet dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 sept. 1887), et le livre de lady Blennerhassett (*Frau von Staël*, Berlin, 1887-1889, 3 vol. in-8. — On vient de le traduire). Ce dernier ouvrage, sans rien nous apprendre de nouveau sur le caractère et le talent de M^me^ de Staël, forme une riche biographie et un intéressant témoignage de la gratitude que l'Allemagne lui con-

sur l'Italie, ce n'est pas pour en inférer qu'elle a inauguré en France la curiosité et la bienveillance à l'égard des nations étrangères, c'est pour montrer qu'elle a porté dans ses jugements sur les Italiens plus de profondeur que les plus sagaces de ses devanciers. Certes l'Italie ne lui doit point autant que l'Allemagne; car le public français avait lu avec empressement les précédentes relations de voyage à Florence, à Rome, à Naples, pendant qu'il abandonnait aux érudits les dissertations où l'on essayait, vers 1800, de lui faire connaître les philosophes allemands. Mais, comme entre le génie du Nord et le génie du Midi qu'elle a souvent opposés, sa préférence allait au premier, elle eut encore plus de mérite à comprendre et à aimer le deuxième. *Co-*

serve. La publication des papiers de Benjamin Constant, de ses lettres à sa famille publiées par M. Ménos, et un récent ouvrage de M. Godet, sur les écrivains de la Suisse française, ont ramené aussi l'attention sur M^me^ de Staël.

rinne, cette histoire d'amour qui finit dans le désenchantement et le désespoir, est pourtant, de tous ses ouvrages, celui qui marque le mieux la possession de soi-même. Jamais elle n'a su se défendre aussi bien contre la domination de sa sympathie. Ce n'est plus en effet, comme au temps de *Delphine*, la sèche et déplaisante Mathilde qu'elle oppose à son héroïne, c'est la gracieuse Lucile qui ne s'est jamais aperçue auprès de sa mère malade qu'elle mène une existence monotone, qui pour garder ses grâces qu'elle ignore, n'a besoin ni d'indépendance ni de compliments, et dont toute la fierté consiste à souffrir en silence. De même, se dépouillant un instant de sa prédilection pour les peuples d'où sont parties la réforme religieuse et la réforme politique, elle sait goûter chez les Italiens un genre d'enthousiasme différent de celui que Rousseau lui avait prêché. Cet enthousiasme lui a dicté, il est vrai, quelques

phrases creuses ou déclamatoires; mais, en stimulant son intelligence, il l'a conduite à des remarques dont on n'a point encore bien mesuré la portée.

MADAME DE STAËL
ET L'ITALIE

CHAPITRE PREMIER

De l'esprit différent dans lequel, au XVIIIe siècle, les Français d'une part, les Anglais et les Allemands de l'autre, jugent l'Italie. — Comment Mme de Staël apprécie l'Italie dans son livre : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

I

Notre nation, qui compte, de l'aveu général, beaucoup de gens d'esprit, compte pour cette raison beaucoup plus de sots que d'imbéciles. C'est pour elle un grand malheur. Heureux les peuples où, quand on n'a pas d'esprit, on est une bête, c'est-à-dire où l'on demeure bouche béante ou bouche

close plutôt que de se faire connaître expressément pour ce qu'on sait bien qu'on est! Chez nous, un homme qui n'a pas tout le sens qu'il faut, pour peu qu'il ait de fortune et de monde, ne se connaît jamais lui-même ; et ce qui achève de l'abuser, c'est un présent perfide que la nature a fait aux Français bornés : elle leur a donné une habileté peu commune à s'emparer des jugements d'autrui, à les répéter du même ton dont l'auteur les aurait émis, et à finir par s'en attribuer sincèrement l'honneur. Ils y gagnent sans doute de faire souvent illusion : nulle part la bêtise bien et dûment constatée ne se dissimule mieux que chez nous, grâce à ce fonds d'emprunt. Le malheur est que, dans les occasions où ce fonds manque, ils y suppléent hardiment. Parmi les voyageurs étrangers qui visitent le Louvre, il y en a tout autant que parmi les Français qui visitent le palais Pitti, dont les réflexions feraient rire ou choqueraient, s'ils n'avaient

la sagesse de les énoncer tout bas : nos Français parlent tout haut; et il suffit de quelques fats pour nous compromettre.

Le pis est que quelquefois un homme d'esprit trouve son compte à traduire en style agréable les bévues de la sottise. Lorsque Bonaparte avait cherché des trophées jusque dans les musées de l'Italie, un sentiment délicat avait fait dire à plus d'un amateur français que les chefs-d'œuvre qu'on nous apportait perdraient de leur prix à être vus sous un autre ciel que celui qui les avait inspirés ; mais il se rencontra parmi les agents du pouvoir un homme à la plume facile, Creuzé de Lesser, pour railler ces admirateurs de l'Italie, et pour la dépeindre à sa façon. Il déclarait donc dans sa relation publiée en 1806 que des montagnes sauvages, des cascades effrayantes pouvaient être curieuses, mais non point belles, que les Italiens accusaient parfois Monti de se perdre dans les nues, d'écrire en style inintelligible, et, comme

il s'était judicieusement borné à choisir dans les mœurs de nos voisins les traits répréhensibles, il ne restait plus à l'Europe qu'à nous remercier d'avoir dispensé les artistes d'un pèlerinage fastidieux dans un pays qui usurpait sa réputation.

Creuzé de Lesser avance hardiment que la plupart de nos touristes partagent sa manière de voir; et Mme de Staël paraît le croire. Elle a tort. Depuis cinquante ans, nos voyageurs rapportaient, aux applaudissements du public, une impression toute différente. L'Italie avait retrouvé pour eux tous les charmes dont les contemporains de la Renaissance avaient été séduits, et qui n'avaient pas également touché nos compatriotes à la fin du XVIe siècle et durant le XVIIe; car, pendant cette période, le goût des arts s'était refroidi chez nous; puis le jansénisme et le gallicanisme disposaient mal à l'égard des ultramontains. De là, tantôt, comme chez Montaigne, un peu de froideur dans l'observation, tantôt une

causticité plus ou moins marquée, comme chez Joach. du Bellay ou comme dans des correspondances, dont les auteurs ne sont pas toujours des laïques. Au contraire, presque tous les récits de voyages en Italie composés au XVIII[e] siècle par des Français respirent la joie : même quand ils ne montent pas, comme Dupaty, leur style sur le ton du dithyrambe, ils parlent d'ordinaire en hommes qui trouvent plus à louer qu'à reprendre; et leurs censures marquent plutôt de la philanthropie que du dédain. On leur souhaiterait même çà et là un peu plus de sévérité ; le président de Brosses est ravi de la facilité des mœurs de l'Italie, et ne dit que trop pourquoi; et le vertueux Roland, le futur ministre, donne à sa correspondante, qui n'est autre que sa fiancée, des détails propres à commenter, sinon les étranges confessions de Saint-Preux à Julie, du moins les conseils aussi étranges de Julie à Saint-Preux. Tous savent gré à l'Italie des

plaisirs qu'ils goûtent à l'Opéra et dans les musées ; ils recherchent avec soin ses antiquités, ou observent avec intérêt la culture de ses campagnes; ils connaissent et estiment tous ses hommes marquants ; enfin ils parlent d'elle en hommes qui l'ont sérieusement étudiée, et qui voudraient la payer, en contribuant à son bonheur, de ce qu'ils ont appris d'elle. Une preuve curieuse de leurs dispositions bienveillantes, c'est que, parmi eux, les plus hostiles à l'Église se dépouillent, dès qu'ils passent les Alpes, de leurs préjugés voltairiens. Pour Duclos, son impartialité ne surprend qu'à demi; il est toutefois piquant de l'entendre déclarer que, si le gouvernement pontifical *est aujourd'hui le plus mauvais de l'Europe*[1], les cardinaux mènent pour la plupart une vie régulière et vont peu au théâtre, que la prostitution n'est pas plus scandaleuse à Rome qu'à Paris, et que les abbés qui servent là d'entremetteurs n'ont d'abbés

1. P. 61 de l'édit. de Paris, 1791.

que la soutane[1]. Roland pousse bien plus loin l'indulgence : il dit qu'à Rome habitants et étrangers sont heureux, que le gouvernement y fait de grands efforts et dépense beaucoup d'argent pour accroître la richesse publique, et qu'il ne faut pas lui imputer la désolation de la campagne environnante[2]. Enfin, pour achever notre surprise, Lalande, un athée, sans dissimuler les défauts du gouvernement pontifical et du peuple napolitain, ne fait pas plus de difficulté pour leur rendre justice que pour constater les mérites de la noblesse milanaise, de la société florentine ou des savants de toutes les provinces de la Péninsule[3].

1. Dans le même ouvrage, tout en approuvant l'expulsion des Jésuites, il blâme la manière dont on y a procédé : « Généralement parlant, dit-il, les provinces regrettent les Jésuites, et ils y reparaîtraient avec acclamation, pour des raisons que je développerai dans un ouvrage particulier. » V. p. 49-55.

2. V. le Ve vol., p. 11 et suiv., 50 et suiv. de ses *Lettres écrites de Suisse, d'Italie et de Malte* (Amsterdam, 1780).

3. V. sur le gouvernement romain et les cardinaux, le Ve vol. de son *Voyage*, chap. xx et xxi (édit. de 1786).

Cette bienveillance frappe encore davantage, quand on la compare à la malveillance de la plupart des voyageurs anglais ou allemands du XVIIIe siècle : Addison, Maximil. Misson, Brooke parmi les premiers, Martin Sherlock et Archenholtz parmi les seconds, ne voient guère que les vices des Italiens; celui-ci n'a même pas su apercevoir le réveil si frappant qui marque chez eux la fin de ce siècle : il prétend que le nom de Cook y est inconnu[1], qu'il ne s'y rencontre pas un libraire riche, que les habitants lisent peu, ne savent pas d'autre langue que la leur[2]; il dénie à l'Italie jusqu'à la consolation d'un passé glorieux; il se permet de dédaigner, non seulement Dante, irrévérence alors commune, mais Arioste,

1. V. p. 9 de la traduction donnée en 1788 sous le titre de *Tableau de l'Angleterre et de l'Italie*, de sa Relation publiée trois ans auparavant. — Celle de Sherlock est de 1779, celle de Misson de 1731, celle de Brooke de 1799.

2. P. 89, *ibid.*

dont nos lettrés faisaient leurs délices. L'Allemand Kotzebue ne cachait pas que l'état actuel de l'Italie lui inspirait plus de dégoût que d'admiration; c'était pour lui un pays malpropre, enfoncé dans une superstition que les princes entretenaient, et peuplé, dit-il, dans son dernier chapitre, *des rebuts de la race humaine.* Lady Morgan, quelques années plus tard, n'affectera pas moins de mépris. Sans doute, tous les Allemands, tous les Anglais ne partageaient pas ce dédain : Gœthe dérobait quelques instants à ses promenades d'archéologue et d'artiste pour se divertir franchement aux distractions des Romains; il ne s'acharnait pas à décrire leur décadence, qu'il constatait d'ailleurs en ces termes, suffisamment expressifs : « Que dire de ce peuple, sinon que ce sont des enfants de la nature, qui, au milieu de la pompe et de la majesté de la religion et des arts, ne diffèrent pas d'un cheveu de ce qu'ils seraient dans les cavernes et

les bois[1] ? » La baronne de la Recke, sa compatriote, juge la nation italienne avec bienveillance ; remarquons toutefois qu'elle n'a publié qu'en 1815, c'est-à-dire huit ans après *Corinne*, la relation du voyage qu'elle avait accompli au moment même où Mme de Staël exécutait le sien. D'une façon générale, on peut dire qu'avant Mme de Staël, les hommes du Nord, dominés par des préjugés littéraires ou religieux, avaient peu compris et surtout peu goûté le caractère italien[2]. Ce fut leur admiratrice et leur coreligionnaire qui le leur expliqua, parce qu'elle joignait à l'équité des Duclos, des Lalande, des Roland, une pénétration supérieure.

En effet, ceux-ci avaient fort bien observé l'état physique, intellectuel, moral, de

1. V. M. Théoph. Cart, *Gœthe en Italie*, Paris, Sandoz, 2e édit., 1888.

2. Sur la pitié dédaigneuse d'Addison et de lady Morgan pour l'Italie, V. un article de J.-J. Ampère, *Portrait de Rome aux différents âges*, *Revue des Deux Mondes*, t. III.

l'Italie ; ils avaient exactement noté les ressources de son climat, l'usage qu'en faisaient les magistrats et les peuples, les mérites de ses écrivains; ils l'avaient bien jugée en économistes, en lettrés, en moralistes, mais non en psychologues. Aucun d'eux n'avait jeté un regard profond sur son caractère. Une femme le fit pour eux.

II

Certes, la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* ne marque pas encore un goût bien vif pour l'Italie, que l'auteur n'avait point encore visitée : tandis que sept chapitres y sont consacrés à l'Angleterre et à l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne n'y occupent à elles deux qu'un seul chapitre, le dixième de la première partie; et la première y est peinte comme une malheureuse victime

de son ciel, de ses dons naturels et de son gouvernement, comme une nation brillante, spirituelle, mais qui ne sait ou qui n'ose ni observer, ni réfléchir, et ne réussit qu'aux jeux de l'imagination. Un instant, on peut croire que Mme de Staël va oublier Dante [1], et, dans les six lignes qu'elle lui accorde, elle reconnaît seulement qu'il *a montré dans quelques morceaux de son poème une énergie qui n'a rien d'analogue dans la littérature de son temps.* Railler des maîtres qu'il n'a pas le courage de chasser, voilà pour elle le suprême effort de ce peuple, quand il cesse pour un seul instant de s'amuser à ses contes, ou d'écouter une poésie qui dit peu à l'esprit et au cœur et dont l'harmonie même n'a rien coûté au poète !

La prédilection avouée de l'auteur pour la littérature du Nord et l'esprit de système

1. « Pétrarque, dit-elle d'abord, est le premier poète qu'ait eu l'Italie. » Dante n'est nommé que beaucoup plus loin.

ne lui laissent donc apercevoir alors que les défauts de l'Italie ; du moins elle les discerne plus finement qu'on ne l'avait fait jusque-là. Elle ne s'en tient pas comme les critiques rigoristes ou les voyageurs chagrins, à des épigrammes faciles, à des remarques justes mais superficielles. Elle s'applique à démêler le génie de la nation et les circonstances dans lesquelles il s'est développé. Sans doute elle s'y méprend, lorsque, donnant un penchant fortifié par les institutions pour un vice de nature, elle qualifie d'impuissance à rien traiter sérieusement l'habitude de plaisanter de tout ; si, comme elle le dit, les réflexions de Machiavel sur Tite-Live n'ont *point de rapports avec le caractère général de la littérature italienne*, elles en ont avec l'esprit italien. Plus tard, mieux éclairée, elle suppléera dans *Corinne* à ce que son premier jugement présente d'incomplet et par suite d'injuste. Mais, en revanche, elle adresse des leçons aussi profondes et partant

aussi instructives que pénibles à recevoir, à ce peuple qu'elle appelle trop rudement *jadis si grand et maintenant si avili;* elle lui décrit avec une admirable précision l'effet du despotisme théocratique et du morcellement de la Péninsule livrée, suivant son expression, à des guerres civiles et à des factions sans profit pour la liberté : « Les caractères se sont dépravés par les haines particulières, sans s'agrandir par l'amour de la patrie ; l'on s'est familiarisé avec l'assassinat, tout en se soumettant à la tyrannie. A côté du fanatisme existait quelquefois l'incrédulité, jamais le saine raison. » Elle montre comment ce scepticisme né du découragement a gagné l'âme tout entière, aidé par un climat qui invite plus au plaisir qu'à la réflexion et a par suite refroidi le cœur. « Les Italiens, accoutumés souvent à ne rien croire et à tout professer, se sont bien plus exercés dans la plaisanterie que dans le raisonnement. Ils se moquent de leur propre

manière d'être. Quand ils veulent renoncer à leur talent naturel, à l'esprit comique, pour essayer de l'éloquence oratoire, ils ont presque toujours de l'affectation. Les souvenirs d'une grandeur passée, sans aucun sentiment de grandeur présente, produisent le gigantesque. » Voici encore un passage profond, quoiqu'il y manque une de ces restrictions qu'appellent les maximes de La Rochefoucauld : « Ils aiment l'exagération de tout et n'éprouvent le sentiment vrai de rien. Ils sont vindicatifs, et néanmoins serviles. Ils sont esclaves des femmes, et néanmoins étrangers aux sentiments profonds et durables du cœur. Ils sont misérablement superstitieux dans les pratiques du catholicisme, mais ils ne croient point à l'indissoluble alliance de la morale et de la religion. »

D'ailleurs elle accuse plutôt encore les gouvernements de l'Italie que son génie ; car elle déclare, assertion qui doit racheter quelques traits injustes, que, si la Péninsule

avait pu former un seul État, *le sentiment de sa force eût ranimé celui de sa vertu :* « Dans leur situation politique et morale, l'âme ne peut avoir son entier développement ; leur sensibilité n'est pas sérieuse, leur grandeur n'est pas imposante, leur tristesse n'est pas sombre. Il faut que l'auteur italien prenne tout en lui-même pour faire une tragédie, qu'il s'éloigne entièrement de ce qu'il voit, de ses idées, de ses impressions habituelles ; et il est bien difficile de trouver le vrai de ce monde tragique, alors qu'il est si distant des mœurs générales. »

Ce coup d'œil jeté sur le fond du caractère italien lui découvre aussi, on le voit, des aperçus littéraires qui échappaient aux mieux informés : Roland, par exemple, avait fort judicieusement comparé Métastase avec Apostolo Zeno, et défendu Goldoni contre Baretti[1] ; mais sa réelle érudi-

1. Vol. V, p. 156 et suiv., p. 167 et suiv.; vol. VI, p. 115 et 129.

tion ne l'amenait à aucun jugement neuf sur les divers genres de la littérature italienne. Mme de Staël, au contraire, démêle fort bien l'infériorité des Italiens dans tous les genres de prose, et explique ce fait extraordinaire et vraiment unique dans l'histoire du monde : ils ne comptent que deux prosateurs de génie, l'un et l'autre mal famés, Boccace et Machiavel [1]. Tous les voyageurs s'étaient moqués des prédicateurs qu'ils avaient entendus sur leur chemin : Mme de Staël explique la première

1. Nous avons montré ailleurs comment l'évêque Panigarola, le meilleur prédicateur italien du XVIe siècle, s'excuse de citer souvent le Décaméron dans son livre sur l'éloquence de la chaire, en faisant remarquer que c'est malheureusement le seul prosateur classique de l'Italie. — Parini, plus scrupuleux, se voyait obligé de conseiller aux jeunes gens la lecture de livres pauvres d'idées, mais d'une irréprochable élocution. (V. M. Giacomo Zanella, *Storia della letteratura italiana della metà del settecento ai giorni nostri.* Milan, Vallardi, 1880, p. 55.) M. Zanella approuve Parini. C'est à peu près comme s'il fallait donner le choix à nos rhétoriciens entre les contes de La Fontaine et les lettres de Balzac.

pourquoi l'éloquence de la chaire, si florissante en France, a toujours végété en Italie. Enfin elle caractérise très heureusement la forme la plus nationale de la comédie italienne par *cette gaieté bouffonne qui tient à l'exagération des vices et des ridicules, et où l'on ne trouve point, si l'on en excepte quelques pièces de Goldoni, la peinture frappante et vraie des vices du cœur humain, comme dans les comédies françaises.*»

Toutefois le tableau qu'elle présente offre une lacune assez singulière : elle ne paraît pas s'être aperçue à ce moment du sérieux effort que les Italiens tentaient alors pour se corriger, et qui devait les conduire à mériter dans notre siècle que la fortune réparât à leur égard son injustice séculaire. Lalande avait été frappé de l'activité qu'il avait trouvée dans les Académies italiennes ; il avait énuméré avec respect les savants qui honoraient le Piémont et le Milanais [1] ;

1. Vol. V, p. 229-248, p. 451 et suiv. de l'édit. de 1786.

toute l'Europe savait les noms des antiquaires, des physiciens de l'Italie ; et nos philosophes, même s'ils avaient été modestes, n'auraient pu ignorer quels zélés, quels brillants disciples ils devaient à Milan et à Naples ; des journaux, des sociétés se fondaient dans ces villes pour répandre les plus saines de leurs doctrines ; enfin un souffle nouveau animait la littérature pure qui s'essayait hardiment à combattre les abus. Toute une légion d'hommes de cœur se formait pour extirper l'ignorance, la superstition, pour contribuer aux progrès du genre humain et pour relever la patrie. On croirait que M^me^ de Staël n'en sait absolument rien quand elle publie l'œuvre qui nous occupe ; en effet, sauf pour ce qui concerne la physique, elle n'a point vu cette collaboration, cette émulation généreuse si propre à la toucher. Elle mentionne sèchement Beccaria, Filangieri, et ne semble voir dans leurs écrits que l'effet d'un caprice honorable et éphémère, ou, si l'on veut, qu'une plante exotique

qui ne s'acclimatera pas sur le sol de l'Italie. Elle met l'énergie d'Alfieri sur la même ligne que le charme de Métastase : elle voit bien dans le poète d'Asti l'homme qui se donne une manière originale, mais non le patriote qui veut affranchir au moins les cœurs de ses compatriotes. Elle ne nomme même pas Parini !

Faut-il attribuer cette erreur à l'insuffisante connaissance qu'elle aurait eue alors de la littérature italienne contemporaine ? Peut-être, du moins pour Parini ; car, bien que dès 1764 la *Gazette littéraire de l'Europe* eût loué dans son numéro du 4 avril la première partie du célèbre poème de Parini publiée l'année précédente, et que l'ouvrage entier eût été traduit en français en 1776, une lettre de M^me^ de Staël donne à croire qu'elle n'avait pas lu le *Jour* avant son voyage en Italie [1]. Pourtant les cam-

1. V. p. 253 des *Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della signora di Staël à Vinc. Monti.* Livourne, Vigo, 1876.

pagnes de Bonaparte, la fondation de la République cisalpine avaient, comme le prouve l'histoire politique et littéraire, multiplié les relations entre la France et l'Italie. Il se peut donc que l'esprit de système ait empêché Mme de Staël de reconnaître qu'une nation méridionale, que la terre classique de la théocratie, des opéras et des bals masqués pouvait rêver, comme un peuple du nord, de s'élever à la grandeur des pensées et à l'énergie du sentiment.

Mais cela posé, qu'on nous permette quelques réflexions qui atténuent ou excusent son erreur.

D'abord, l'opinion publique, en Italie, ne montrait pas encore une admiration unanime pour ceux qui régénéraient la littérarature, pour Alfieri, par exemple. Si Parini louait dans une de ses Odes *le farouche Allobroge*, la plupart des critiques de sa patrie lui mesuraient parcimonieusement l'éloge; jaloux de conserver les qualités distinctives de leur poésie, ils lui repro-

chaient la dureté de son style et le renvoyaient à l'école de Métastase: Lui qui allait bientôt agir si fortement sur ses compatriotes, lui dont Foscolo et G. B. Niccolini allaient pieusement recueillir la tradition, il comptait alors beaucoup moins d'admirateurs chez lui qu'en France. C'était la *Décade* qui, dans un remarquable article[1], avait défendu, contre ses détracteurs, un poète qui, d'après elle, semblait écrire pour et dans une république. M^me^ de Staël se trompait donc un peu moins qu'il ne semble en le traitant comme une exception.

Puis, il faut bien le reconnaître, la grandeur de ces écrivains patriotes de la fin du XVIII^e^ siècle apparaît moins dans leurs œuvres que dans leur influence. Quand leurs compatriotes d'aujourd'hui relisent leurs livres, la reconnaissance leur en exagère un peu la virile énergie. Le véritable honneur de ces hommes consiste plutôt dans

1. V. les numéros des 30 floréal et 10 prairial an III.

leur ambition que dans leur génie. Ils ressemblent à nos poètes de la Pléiade, qui comprirent ce qui manquait à notre littérature sans bien savoir le lui donner. Le théâtre d'Alfieri et sa vie marquent un homme sincèrement épris de grandeur plutôt que réellement grand. Fougueux, franc, comme son disciple Foscolo, il n'a pas plus que lui l'esprit de suite, la possession de soi-même, ces signes de la véritable force. Il méprise la fadeur et adore la fierté ; c'est là sa gloire ; mais il a beau se travailler, il rencontre des mouvements énergiques, sans pouvoir créer des âmes fortes. L'effort se trahit partout ; ses tragédies ne vivent pas. Les Italiens les admirent, mais ne les jouent point.

Le caractère et l'œuvre de Parini offrent plus d'unité ; et à Dieu ne plaise que nous contestions la noblesse d'âme du poète qui a écrit la *Caduta* et tenu un langage si digne aux conquérants de la Lombardie! Mais si ses contemporains avaient raison

de saluer en lui un patriote [1], la vénération de leurs descendants prend le change à son égard, en nous dépeignant quelquefois comme une sorte de Juvénal un homme fin et spirituel bien plus que véhément. Assurément Parini a écrit le poème du *Jour* pour ridiculiser la mollesse, l'oisiveté, et souvent il perce de traits acérés son héros de fatuité opulente qui, *servi par tous, ne sert à rien;* mais, toute spirituelle qu'est l'idée de présenter la satire sous forme de poème didactique, décrire heure par heure en quatre chants la journée d'un homme à la mode, c'est conserver bien du calme dans l'indignation et y porter bien de la méthode. On ferait tort à Parini en l'appelant le Delille de la Lombardie; car notre abbé se fût donné de garde d'attaquer de front les vices de la haute société; mais Parini traite son sujet avec la même

1. V. Monti, dans le premier chant de la *Mascheroniana*, et Foscolo, dans celle des *Ultime Lettere di Jac. Ortis*, qui porte la date du 4 décembre 1798.

complaisance, avec la même élégance : seize vers sur l'usage d'envelopper d'une étoffe les cornets et la table du trictrac pour amortir le bruit des dés, cinquante-trois vers pour conduire deux personnages de leur carrosse au salon! Comparez le joli mais long passage sur la dame sensible..... pour son chien avec le célèbre morceau de Gilbert! Comme Delille, Parini aime les périphrases et les termes généraux : il appelle les bougies *le trésor des abeilles* et un microscope *un verre*. Comme lui, il invente de piquants épisodes qu'il rattache d'ailleurs mieux au sujet [1]. Tout est charmant dans ce poème [2], mais on le

1. Au premier chant, l'Amour apaise la querelle de ses vieux et de ses jeunes sectateurs, en ordonnant que tous se teindront à la fois de la couleur de la jeunesse, c'est-à-dire du fard, et de la couleur de la vieillesse, c'est-à-dire de la poudre. Au quatrième, il invente le canapé, que deux divinités ennuyeuses dérobent aux doux propos pour le consacrer à la médisance. V. encore ses énumérations d'originaux, au deuxième chant les convives, au quatrième les personnages qui trônent dans les conversations.

2. V. les préparatifs de la sortie que le cavalier et

regrette presque dans une œuvre d'une portée sérieuse. On objectera le *Lutrin*, mais Boileau n'aurait pas composé ce badinage si de son temps il y avait eu autant de paresseux dans le clergé français qu'il y avait à Milan, un siècle plus tard, de voluptueux; il badine parce qu'il est tranquille sur l'honneur d'un corps où il voit Arnauld, Bourdaloue et Bossuet. Encore Parini vise-t-il presque uniquement la nullité des fats; à peine touche-t-il au scandale des mœurs, au sigisbéisme [1]. Si l'on supprimait un petit nombre de vers, le lecteur pourrait croire que les deux amants sont des héros

la dame doivent faire, les adieux de celle-ci à son chien, le dernier coup d'œil de celui-là à son miroir, les deux amies qui, sans l'intervention d'un tiers, se prendraient aux cheveux, ou, pour mieux dire, tout le poème.

1. A la vérité, ces rares atteintes sont toujours fort spirituelles : par exemple, au deuxième chant, quand le cavalier servant traverse l'appartement pour venir déjeuner chez la dame, Parini lui dit, avec une négligence fort piquante : « Déjà le mari te rencontre. » Au quatrième, un autre sigisbée conduit à la campagne la voiture où sont sa dame et le mari.

de l'Astrée ou du moins des personnes libres d'elles-mêmes; sous l'ironie du poète, on aperçoit le regret de voir des hommes de noble race mener une vie inutile, non l'indignation de voir le mariage profané[1].

Par conséquent, si Mme de Staël n'avait vu dans cet homme intègre, mais chez qui l'enjouement primait l'austérité, qu'un de ces Italiens qui raillaient, pour s'amuser, des maux jugés irréparables, elle se serait trompée, nous n'en rétractons pas l'aveu, en laissant la forme lui cacher le fond; mais ce serait jusqu'à un certain point la faute de Parini, de même que c'était un peu la faute d'Alfieri, si elle n'avait pas deviné l'effet que ses tragédies allaient produire sur les Italiens.

Dans *Corinne*, elle discernera beaucoup mieux la vérité sous les apparences.

1. Un seul passage indique les périls que courent les devoirs de la famille, celui où Parini montre l'indifférence de la mère pour l'éducation de ses enfants.

CHAPITRE II

Des circonstances qui aidèrent Mme de Staël à comprendre plus parfaitement le génie de l'Italie. — De quelques objections faites à la fidélité des peintures dans *Corinne*. — Du personnage de Corinne.

I

Dans l'intervalle, même avant de visiter l'Italie, elle avait, chose fort importante pour une personne qui étudiait autant par la conversation que par la lecture, noué des relations avec beaucoup d'Italiens, avec le commandeur Caraccioli, le prince Copertino Pignatelli, le prince Belmonte, le duc d'Accerenza, le comte Léop. Cicognara, haut dignitaire du gouvernement italien en Italie et antiquaire distingué, enfin le comte Melzi d'Eril, vice-président de la

République cisalpine, puis chancelier d'Eugène Beauharnais[1]. Enfin elle partit au milieu de décembre 1804 pour l'Italie et y séjourna jusqu'au milieu de juin 1805. Nous ne referons pas l'histoire de ce voyage, qu'on trouvera dans son dernier biographe, lady Bennerhassett ; nous nous contenterons de constater que durant ces cinq mois elle ne parcourut pas seulement les églises et les musées, mais qu'elle rechercha et pratiqua les hommes les plus considérables de l'Italie, poètes, grands seigneurs, prélats, même ce cardinal Ruffo, dont elle devait peu aimer la sanglante victoire sur la République parthénopéenne.

Elle ne fut pas conquise dès le premier jour par les charmes du pays. Ni la nature,

1. Sur ses rapports avec eux, v. Mme Lenormant, *Coppet et Weimar* (Mich. Lévy, 1862, p. 62, 65), un passage du journal intime de Benj. Constant (*Rev. internat.* du 10 fév. 1887), le livre précité de lady Blennerhassett, les *Memorie del conte Leop. Cicognara* (de M. Vitt. Malamani, Venise, Merlo, 1888) et les *Lettere inedite..... a Vinc. Monti.*

ni l'art n'avaient un grand attrait pour elle; d'autre part, dans des salons peuplés d'agents de Napoléon ou de princes italiens, elle ne retrouvait ni la liberté de Coppet ni les brillants causeurs de Paris. Aussi juge-t-elle un instant la nation avec une sévérité inattendue qui rappelle celle des Sherlock et des Kotzebue; la superstition populaire et la nullité des nobles la rebutent: « Un peuple se relève-t-il jamais de tout cela? s'écrie-t-elle..... Des prêtres et des mendiants remplissent toutes les rues: quel misérable ordre social[1]! » Comme elle ne cachait pas cette impression défavorable, et, comme par sa conversation impétueuse, parfois indiscrète, elle causait aux gens paisibles, même quand ils avaient, comme Gœthe, du génie, un peu de peur et de fatigue, elle ne plut pas sur-le-champ à tout le monde[2].

1. *Lettere inedite..... a Vinc. Monti,* p. 252-253 et *passim.*

2. Sur les effets divers qu'elle produisit sur Cesa-

Mais, outre que dès le temps de ce voyage, elle s'indignait déjà des censures outrées de Kotzebue[1], il en advint pour elle comme pour d'autres illustres voyageurs, pour Bernardin de Saint-Pierre, pour Chateaubriand : la contrée qu'elle avait visitée sans beaucoup d'enthousiasme s'embellit pour elle à la réflexion, ou, pour mieux dire, se découvrit à elle après coup; car, tandis que l'imagination des deux écrivains que nous venons de rappeler disposait à loisir et colo-

rotti et son entourage, v. Cesarotti, *Cento lettere inedite* publiées par M. Vitt. Malamani, Ancone, 1885; *Lettere inedite della nobile donna Giustina Renier Michiel e dell' ab. Sav. Bettinelli*, Venise, typog. du Commerce; Mario Pieri, *Memorie della mia vita* (Manusc. à la Bibl. Riccardiana de Florence, n° 3254, t. I, p. 33; je dois ce passage à M. Al. d'Ancona) et p. 111 du Ier vol. de l'autobiographie (Florence, Le Monnier, 1850) qu'on en a tirée; v. enfin une lettre du 13 juin 1805 de Ferd. Arrivabene que M. Trevisan a publiée avec quelques autres du même auteur (Turin, Alex. Fina, 1874).

1. V. dans les *Lettere inedite..... a Monti*, p. 302, un passage d'une lettre écrite moins d'un mois après son retour.

rait à son gré leurs souvenirs, c'était une intelligence pénétrante, stimulée par sa bonté naturelle, qui corrigeait ses premières impressions. Elle ne fit donc pas de l'Italie une Ile-de-France, un séjour d'innocence et de bonheur, mais elle démêla mieux qu'elle ne l'avait encore fait ce qu'il se cachait de vertu et de force dans un peuple si longtemps malheureux.

Deux circonstances l'y aidèrent, les hommages qu'on lui avait rendus en public et l'amitié de Monti.

Personne ne sait écouter et approuver comme un Italien. Il y a sans doute par tout pays des flatteurs qui louent même la sottise, des gens polis qui la supportent, de bonnes âmes qui ne la remarquent pas; mais, en France par exemple, un homme d'esprit, quand il veut briller dans un salon, doit compter avec la vanité des autres qui n'est pas plus silencieuse que la sienne, et qui, si elle ne lui tient pas tête, empoisonnera son succès par des louanges ambiguës.

Nos voisins aiment encore moins que nous la prétention au monopole de l'esprit, mais ils n'en laissent souvent rien voir; leur revanche consiste à provoquer la suffisance, à l'inviter par leur attention à se déployer tout entière, pour rire intérieurement d'elle. Depuis qu'ils ont repris leur place dans le monde, ils n'usent plus tous de cette malice et font des conditions moins douces à la prétention d'éblouir; mais M^me^ de Staël les avait trouvés tels qu'une longue dépendance les avait formés. Après avoir connu, en joutant avec les Talleyrand, les Narbonne, les Benj. Constant, la joie de la victoire, le dépit de la défaite, elle avait savouré en Italie le plaisir moins vif, mais point insipide, de régner souvent sans conteste dans les salons.

Elle y connut aussi ces ovations d'une exubérance qui ressemble si fort à l'enthousiasme que les plus fins y sont pris quand elles s'adressent à eux. Benj. Constant exagère le contentement qu'elle

éprouva des applaudissements donnés par l'Académie des Arcades à sa traduction d'un sonnet de Minzoni : « Il y a vraiment, dit-il dans son journal intime, du saltimbanque dans cette conduite. Si ce sonnet parvient en France, ce sera un ridicule nouveau..... Quel malheur que cette ambition de petits succès qui lui ont valu déjà tant de peines ! » La lettre où elle raconte la scène à Monti prouve que les acclamations des Arcades ne troublèrent pas à ce point chez elle la faculté d'apercevoir le ridicule : « Après, il nous est tombé sur la tête une pluie ardente de sonnets ; dix jeunes gens, tous déclamant avec une fureur croissante, nous lançaient des sonnets comme si c'eût été les foudres du Vatican ; quelle vivacité, quelle énergie perdue dans les airs[1] ! »

Enfin elle goûta aussi chez eux le plaisir plus délicat de s'entretenir avec leurs véri-

1. *Lettere inedite..... a V. Monti*, p. 264. Nous reviendrons sur cette séance à l'appendice F.

tables hommes d'esprit, que l'indolence empêche, dit-elle, de montrer toute leur valeur, mais *qui s'animent facilement par la conversation des autres et sentent vivement ce qui mérite d'être senti, parce qu'ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine*[1].

L'amitié d'un d'eux, de Monti, lui fut particulièrement utile.

Ici admirons un caprice de la destinée. Si un Italien devait lui inspirer de l'antipathie, c'était Monti ; si un Italien devait lui inspirer de la sympathie, c'était Ugo Foscolo. Le premier, tout aussi digne que Talleyrand d'inspirer le Girella de Giusti, n'avait pas encore, à la vérité, récité toutes ses palinodies ; il n'avait encore loué que la papauté et la république ; il se préparait à louer l'empire, en attendant qu'il chantât le retour des Autrichiens. Mais depuis longtemps on ne pouvait plus ignorer que

1. *Corinne*, IIIe livre, ch. I.

la peur et l'intérêt dirigeaient sa plume. L'autre, tout en déclamant à la Jean-Jacques, agissait en homme de cœur. Elle avait pu deviner que les Dernières Lettres de Jacopo Ortis, publiées en octobre 1802, partaient, suivant la fine expression de M. Zanella, d'*une âme habituée aux passions plutôt que d'une âme touchée d'une passion unique*[1]; mais elle était faite pour frémir, comme disaient les disciples d'Alfieri, à ces accents d'un Vénitien dont on livre la patrie à l'étranger : « Les Français, dévastateurs des peuples, se servent de la liberté comme les papes se servaient des croisades. Ah! souvent, désespérant de me venger, je me plongerais un couteau dans le cœur, pour verser tout mon sang parmi les derniers cris de ma patrie!.... Oh, si le tyran était un homme seul et que les esclaves fussent moins stupides, ma main suffirait. » Elle devait se sentir portée vers

1. V. une fort intéressante appréciation de ce roman par M. Zanella, *op. cit.*, p. 188.

un homme qui avait osé imprimer en réponse aux panégyriques de Napoléon : « Pour moi, je n'attendrai jamais d'une âme basse et cruelle une chose utile et glorieuse pour nous, » et qui avait éloquemment dépeint le besoin de patrie (*desiderio di patria*) qui bientôt ferait chérir aux Italiens tous les périls : « La nature crée de sa propre autorité des esprits qui ne peuvent être que généreux ; il y a vingt ans, de pareils esprits demeuraient inertes et glacés dans le sommeil universel de l'Italie ; mais les temps d'aujourd'hui ont réveillé en eux leurs passions viriles et natives, et ils ont acquis une telle trempe qu'on peut les briser, mais les plier, jamais[1] ». Mme de Staël n'avait pu lire, quand elle écrivait *Corinne*, ni les *Sepolcri*,

1. V. dans les *Dern. Lett. de Jac. Ortis* celles qui portent la date des 15 et 28 octobre 1797, du 17 mars, du 12 août, du 4 décembre 1798. — Quand Bonaparte devint tout-puissant, il fallut supprimer les passages qui l'attaquaient (Cantù, *Monti e l'età che fu sua*, Milan, Treves, 1879, p. 156).

ni le cours patriotique professé à Pavie, mais les fiers articles publiés sur l'Assemblée législative de la Cisalpine, le discours à Championnet, le discours à Bonaparte pour le Congrès de Lyon dataient déjà de plusieurs années[1], et c'était pour l'honneur de l'Italie que Foscolo servait dans les armées impériales au moment où elle parcourait l'Italie, comme onze ans après c'est son patriotisme qui l'aura obligé à s'exiler lorsqu'elle y reviendra. Il semble donc qu'elle aurait dû chercher avidement dans ses ouvrages la consolation de n'avoir pu s'entretenir avec lui; or jamais elle ne le nomme, ni dans ses livres, ni, à ma connaissance, dans ses lettres, alors que nombre d'amis communs, en 1805, Luigi Bossi, Ippolito Pindemonte, Monti avant tous[2], plus tard la comtesse d'Albany et L. di Breme, pouvaient lui faire connaître

1. Nous reviendrons, à l'appendice A, sur le patriotisme de Foscolo.

2. Sa rupture avec Foscolo est seulement de 1810.

au moins les écrits de l'homme qui avait tourné tant de têtes dans la Péninsule.

Mais dès lors, connaître Monti sans connaître Foscolo, c'était prendre le poison sans l'antidote, c'était se pénétrer de toutes les raisons de mépriser l'Italie et ne pas apercevoir celles de l'estimer! Non : la bonté et l'intelligence de M^me^ de Staël découvrirent dans Monti lui-même le fond de patriotisme caché dans l'âme des moins patriotes Italiens.

Elle ne ferma point, il est vrai, les yeux à l'évidence, comme quelques Italiens de nos jours, qui, dans leur zèle pour réhabiliter tous leurs écrivains célèbres, appellent Monti *un des cœurs les plus saints qui aient jamais battu dans la poitrine d'un très honorable citoyen*[1] ; elle lui laissa au contraire

1. P. 36 de *C. Cantù giudicato dall' età* sua (Milan, Lev. Robecchi, 1881), réponse anonyme et virulente au livre de M. Cantù, *Monti e l'età che fu sua* (Milan, Treves, 1879). — Dans notre livre *De l'Influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les*

plus d'une fois entendre ce qu'elle pensait des panégyriques que Napoléon, après bien d'autres, recevait de lui; mais elle en conçut une affectueuse pitié pour cet homme de tant de talent, à qui elle ne pouvait parvenir à faire comprendre que le talent ne justifie pas l'adulation et encore moins la versatilité[1]; elle ne le méprisa point, parce qu'elle trouva chez cet homme, si peu soucieux de son propre honneur, un amour sincère pour la seule gloire qui restât à sa patrie, celle des lettres. Elle avait pratiqué en France des hommes d'une conversation ingénieuse, en Allemagne des hommes d'une conversation profonde; mais un homme qui, dans les discussions littéraires, prenait feu à la plaisanterie et à qui une épigramme donnait une soudaine éloquence, un homme qui employait une

peuples catholiques (Paris, Thorin, 1884), nous avons donné des exemples de ce zèle des critiques italiens contemporains.

1. V. toute sa correspondance avec lui.

partie de son talent à interpréter, devant ses amis, par une admirable déclamation, les vers de ses compatriotes, lui offrait un spectacle nouveau. Monti n'avait pas le cœur de Dante, quoi qu'en ait dit Manzoni dans un quatrain célèbre, mais il avait le cœur plein de Dante et de tous les grands poètes de l'Italie. Lui aussi, il avait à l'Université de Pavie échauffé le patriotisme de la jeunesse; et, sans doute, Mme de Staël avait lu dans sa première rédaction son discours d'ouverture de 1802 que le gouvernement n'avait pas laissé imprimer textuellement, parce qu'il s'y élevait contre l'injustice et l'ingratitude des nations qui, civilisées plus tard que l'Italie et par elle, lui refusent le génie et le courage, après l'avoir pillée, *après lui avoir ôté le nerf du courage en lui ôtant l'unité*[1]. Mme de Staël fut tou-

1. M. Cantù. *Monti e l'età sua*, p. 33 et suiv. — Stendhal, qui avait vu Monti, dit, dans *Rome, Naples et Florence*, qu'*il n'avait nulle logique*, mais que, *quand on l'avait mis en colère sur quelque chose, il était d'une*

chée du contraste que présentait un pareil homme. Sans prendre à la lettre les expressions passionnées jusqu'au ridicule qu'elle lui prodigue dans sa correspondance[1], il ne faut pas non plus attacher trop d'importance à l'amusante anecdote du présent réciproque de deux livres que tous deux déposèrent *pour un instant* chez la comtesse Cicognara, où ils étaient venus le même jour l'un après l'autre en visite, et que tous deux oublièrent toujours de reprendre[2]. Monti a fortement agi sur Mme de Staël. « Je vous suis fort reconnaissant, écrivait-il, le 9 janvier 1805, à Luigi Bossi, de lui avoir inspiré une meilleure idée de la littérature italienne, en la faisant

éloquence sublime. Mme de Staël le dépeint ainsi dans les lettres qu'elle lui adresse. — V. dans la *Mascheroniana* les invectives de Monti contre les pillages commis en Italie par les Français au temps de la République cisalpine.

1. V. p. 269-272, 287, 291, 293 des *Lettere inedite a Monti*.

2. Cantù, *Monti e l'età sua*, p. 102-103.

pleurer abondamment à l'audition de quelques beaux morceaux de nos classiques, et en l'obligeant à confesser qu'elle s'était trompée dans ses jugements, dont elle m'a promis la rétractation[1]. » Toutes les lettres de Mme de Staël à Monti prouvent l'effet qu'eurent sur elle les chaleureuses protestations du poète. Citons seulement ce passage qu'elle lui écrivait le 23 juin 1805, au sortir de l'Italie : « J'étudie le Dante avec ardeur, pour qu'à votre arrivée à Coppet vous me trouviez plus avancée encore dans l'italien ; je vais commencer aussi cet ouvrage sur l'Italie, qui doit me mériter votre pardon. »

Mais au lieu de composer, comme Monti, une palinodie de circonstance, elle jugea sur plus ample informé.

1. *Ibid*, p. 302, en note.

II

On a souvent contesté l'exactitude du portrait que Mme de Staël présente dans *Corinne* de l'Italie. On a même réussi à prouver qu'elle n'avait pas visité tous les lieux qu'elle décrit ou qu'elle n'en avait pas gardé un souvenir très fidèle[1], et Ampère, dans le *Portrait de Rome aux différents âges* qu'on lit au IIIe tome de la *Revue des Deux Mondes*, fait justement remarquer qu'elle pense à l'occasion des objets qu'elle voit plutôt qu'elle ne les décrit; enfin ses pages sur les musées trahissent une étude consciencieuse de l'esthétique au lieu de respirer un goût vif pour l'art. Mais nous

1. Mme Lenormant raconte que pendant une excursion qu'elle fit en 1824 au cap Misène, en compagnie de Mme Récamier, de Ballanche et d'Ampère, on convint unanimement que Mme de Staël n'avait sans doute pas visité l'endroit où elle place l'improvisation nocturne de *Corinne*, et qui n'est qu'une langue de terre plate et sans caractère.

ne réclamons pas pour elle la sensibilité du poète ou du peintre; nous nous bornerons donc à cet égard à affirmer avec Ampère qu'elle a au moins bien compris le charme que Rome exerce à la longue et pour toujours sur le voyageur, la grandeur du contraste qu'y forment le passé et le présent, et la consolation mélancolique que les ruines y ménagent à la douleur; encore avouerons-nous, si l'on veut, que Chateaubriand l'a aidée sur ce point[1].

Mais plusieurs critiques contestent même la bienveillance ou la pénétration des jugements qu'elle porte sur les Italiens. Quelques-uns déclarent d'un mot qu'elle peint les mœurs d'après son imagination[2]. Foscolo

1. Sur l'influence qu'elle a, par contre, exercée sur lui, v. l'appendice B.

2. Par exemple, l'auteur de l'article peu exact qui lui est consacré dans la *Nuova Enciclopedia popolare italiana* (Turin, Société de l'Union typogr., 5e édit., 1864), et, autorités plus graves, M. Biadego, dans sa brochure, *Monti e la baronessa di Staël* (Vérone, Geyer, 1886); M. d'Ancona dans sa Bibliographie des *Voyages en Italie*.

qui, sans nier son talent et même l'attrait de sa personne, éprouvait *peu de sympathie pour ses extases*[1], la relève avec un peu de ressentiment et la raille dans son *Saggio d'un Gazzettino del bel mondo;* il constate qu'elle a pris, à Santa Croce, le tombeau de l'honnête Arétin Leonardo Bruni pour celui de l'infâme Arétin Pietro Bacci, et qu'elle y a *vu* la tombe de Boccace qui n'y est pas; et, passant plus avant, prétend qu'elle n'a jeté sur toute chose qu'un regard superficiel : « Séduite par la métaphysique, dit-il, elle s'est mise à galoper en carrosse, à pénétrer en un clin d'œil les usages, les opinions, la littérature, la philosophie, les entrailles des nations[2]. » Mais par l'injuste

1. Lettre du 6 novembre 1822 à lady Dacre.

2. V. au IV^e^ vol. de ses Œuvres dans l'édit. Le Monnier. Déjà dans son Discours d'ouverture à Pavie, le 22 janvier 1809, il n'avait fait aucune réserve en sa faveur dans ses plaintes contre les voyageurs étrangers. Au surplus, il avertit quelque part que le devoir des femmes est, selon lui, de *petrarcheggiare* et non d'*alfiereggiare;* M^me^ de Staël ressemblait certes peu à sa *Donna Gentile.*

silence qu'elle garde à son endroit[1], par ses attaques contre la tradition classique, par les appréciations sévères qui se mêlent aux appréciations bienveillantes dans son jugement sur l'Italie, elle avait pu le choquer. Comment, au contraire, expliquer l'âpreté des critiques de Stendhal? Il la nomme aussi rarement qu'il peut, alors qu'il cite assez souvent d'autres voyageurs; et, quand il le fait, c'est pour assurer qu'elle n'a jamais composé qu'un ouvrage, l'*Esprit des lois de la société*, c'est pour la taxer de *plate exagération* et de *pathos*[2]. Ne retrouvait-il pas cependant chez elle son dédain

1. Il pouvait même, lui qui avait essayé de rivaliser avec Monti pour la traduction de l'*Iliade*, s'être blessé d'un passage d'un article de 1816 dont nous parlerons plus bas, où elle déclare que personne, en Italie, n'osera plus traduire Homère après Monti.

2. V. *Rome, Naples et Florence*, p. 45-46 de l'édit. de 1854; *Promenades dans Rome* (p. 23, 283 du Ier vol.; p. 84 du IIe). Dans la 1re édit. du premier de ces deux ouvrages qui parut vers l'époque de la mort de Mme de Staël, il écrivait sur elle quelques lignes respectueuses qu'il supprima plus tard.

des âmes froides, calculatrices, esclaves de l'opinion? Elle déclamait un peu, à la vérité, et, avec beaucoup d'esprit et de verve, n'avait pas su, comme lui, se former un style; mais Stendhal était-il sûr que sa propre plume n'exagérait jamais? Croirons-nous aux oppressions, aux suffocations dont il dit avoir payé les conversations ou les lectures qu'il entendit dans les salons de l'Italie[1]? Toute la différence, au fond, est que là où elle disait *enthousiasme*, il dit *sensations délicieuses;* mais cela suffit pour expliquer la malveillance de Stendhal; parce que les flatteurs de la Restauration affichaient le rigorisme, il a cru piquant d'afficher le mépris des vertus, qualités bourgeoises, prosaïques, qui peuvent bien assurer aux particuliers et aux États la tranquillité et la prospérité (avantages fort minces apparemment), mais qui tuent l'art en supprimant l'énergie des caractères; car il

1. V., par exemple, *Rome, Naples et Florence*, p. 169-170, 227, 367-368.

faut savoir que, pour Stendhal, l'énergie consiste, non pas à dominer ses passions, mais à s'y livrer hardiment. Ne lui dites pas qu'un Pascal, un Racine qui, dans la pleine possession de leur génie, renoncent à poursuivre une carrière glorieuse, prouvent par là la force de leur volonté : des actes inspirés par le scrupule ne comptent pas ; ce sont les excentricités ou les violences qui seules marquent pour lui une de ces âmes vigoureuses, qu'au besoin il admirera chez les galériens[1]. La passion, pourvu qu'elle soit coupable, lui inspire tellement d'estime qu'il la dispense de délicatesse et lui permet l'hypocrisie[2]. Or Mme de Staël

1. V. *Ibid.*, p. 102-103, 110-111.

2. Une certaine Gina étant allée voir sous un déguisement et par une échelle de corde son amant malade, tout en continuant à se faire entretenir par le banquier qui l'a, seize ans auparavant, enlevée à son mari, Stendhal déclare qu'*il lui sera désormais impossible de ne pas approcher cette femme avec respect.* Voir aussi comment il admire la façon dont le héros de la *Chartreuse de Parme* concilie sa passion et ses devoirs sacerdotaux.

avait toujours eu bien de la peine à ne pas dispenser la passion de certains devoirs[1]; mais elle ne transigeait pas sur la sincérité; et la gloire, la joie suprême de la passion consistait, à ses yeux, dans le sacrifice à ce qu'on aime. Elle attendait le progrès de l'art, non du mépris de la morale, mais de l'exaltation inspirée par le vrai et le beau.

A bien examiner les choses, la hardiesse des paradoxes de Stendhal cache aussi de la timidité et de la naïveté. De la timidité d'abord; car lui aussi il est un enthousiaste, mais il a peur de la plaisanterie des sots qui viennent *salir vos souvenirs*[2], et, prenant l'offensive par peur, il les scandalise pour prévenir leurs brocards. De la naïveté ensuite; car il croit à l'infaillible efficacité des institutions libres[3]; et cette croyance,

1. V. l'appendice C.

2. V. p. 24 du Ier volume des *Promenades dans Rome.*

3. « La liberté de la presse et les deux Chambres empêchent qu'un sot tel que le prince de la Paix ne soit ministre et assurent un gouvernement raisonnable

jointe à la juste estime qu'il a, au fond, pour le caractère des Français[1], tranquillise sa conscience sur la portée de ses paradoxes, Mme de Staël, aussi confiante, mais plus courageuse, pensait qu'il fallait braver les brocards à visage découvert et non sous le masque du cynisme.

Une raison particulière aurait dû commander à Stendhal plus de retenue à l'égard de *Corinne :* il doit beaucoup à ce livre ; car, s'il a discerné chez les Italiens bien des traits qui avaient échappé à Mme de Staël (et il ne faut pas s'en étonner puisqu'il avait visité six fois l'Italie et qu'il l'avait presque prise pour unique objet de ses études), sur beaucoup de points et des

et qui possède en lui-même les moyens de se perfectionner. » *Ibid.*, IIe vol., p. 366.

1. « En France, on méprise les coquins enrichis, et le journal le leur dit. » *Ibid.*, après avoir dit que la richesse seule à Rome, la richesse et la naissance en Angleterre, procurent une considération qui couvre tous les crimes. — « Le bon sens et la bonté font du peuple français le premier du monde. » *Rome, Naples, Florence*, p. 110.

plus difficiles à démêler, il ne fait que confirmer ses découvertes. On n'admettra guère que sur ces points le souvenir d'un livre aussi célèbre ne l'ait pas guidé ; et, si ce sont de pures rencontres, il aurait été à propos d'avertir qu'elle lui avait par avance dérobé ses observations.

Nous marquerons ces conformités au cours de notre exposé des aperçus contenus dans *Corinne*. Sauf erreur, cet exposé disculpera M^me^ de Staël de la légèreté superficielle qu'on lui a parfois reprochée. Prouvons d'abord que le principal personnage de son roman a bien droit de nationalité en Italie.

III

Étienne Delécluze, dans ses *Souvenirs de soixante années*[1], dit que pas une Italienne

1. Publiés en 1862. C'est à la p. 205 qu'il critique le personnage de Corinne.

ne ressemble à Corinne, attendu que les femmes de ce pays sont toutes simples, même celles qui montent sur le théâtre, et qu'il n'y en a pas une qui soit, comme elle, poète, danseuse, chanteuse, etc.; il affirme que la scène de son couronnement au Capitole *agace les nerfs* de ceux qui se sont *promenés sous les murs véritables du Capitole*. Cette critique, qu'un Italien n'aurait pas faite, s'accorde assez avec le sentiment des lecteurs français frappés de la ressemblance de Corinne, comme de Delphine, avec M^me^ de Staël, et persuadés, sur la foi de Stendhal, qu'une Italienne ne peut rien comprendre ni ambitionner hors de l'amour: elle n'en est pas plus juste; car l'Italie a produit, du moins au temps de M^me^ de Staël et dans la génération qui l'a précédée, un nombre tel de femmes savantes, au bon sens du mot, et de femmes auteurs, qu'aucune nation ne pourrait, pour une égale période, en offrir autant. La littérature d'aucune nation ne fournirait de quoi former une

anthologie féminine comparable à celle que M. Jacquinet a composée avec son goût ordinaire ; mais on a fort décemment rempli des recueils spéciaux de bibliographie avec les ouvrages que de doctes ou spirituelles Italiennes ont publiés depuis cent ans [1].

Le président de Brosses rapporte qu'il fut surpris de voir dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan une femme *travailler au milieu d'un tas de livres latins;* c'était M^me^ Manzoni, poétesse de l'Empereur ; mais, ajoute-t-il, *vous verrez bientôt qu'il y a ici des femmes plus érudites encore;* en effet, il mentionne une autre Lombarde, la comtesse Clélie Borromée, qui sait toutes les sciences et langues de l'Europe et parle arabe comme l'Alcoran, M^lle^ Agnesi, âgée de vingt ans, *polyglotte ambulante*, qui, peu contente de savoir *toutes les langues orientales, s'avise encore de soutenir thèse contre*

1. Voir P.-L. Ferri, *Biblioteca femminile italiana*, Padoue, Crescini, 1842, in-8 ; Oscar Greco, *Bibliografia femminile italiana del* XIX *secolo*, Venise, 1875, in-8.

tout venant sur toute science quelconque. Assez mal disposé à l'égard de ces femmes qui en savent trop pour lui, il ne leur rend visite que sur leur invitation et sans beaucoup d'empressement; son témoignage n'en a que plus de poids, quand, au sortir de chez M^lle^ Agnesi, il déclare qu'il vient de voir *une espèce de phénomène littéraire* qui lui a paru *una cosa più stupenda que le dôme de Milan;* il a trouvé chez elle *trente personnes de toutes les nations de l'Europe* rangées en cercle et Agnesi assise seule avec sa petite sœur sur un canapé; cette jeune fille, *ni laide ni jolie, qui a l'air fort simple et fort doux*, a très bien répondu en latin à une belle harangue que le comte Belloni venait de lui adresser en cette langue, puis a discuté sur l'origine des fontaines, sur le flux et le reflux de quelques-unes : « Elle a parlé comme un ange sur cette matière; je n'ai rien ouï là-dessus qui m'ait plus satisfait, » s'écrie le président, qui rapporte encore d'autres preuves des

connaissances, de la pénétration de cette docte personne dont il n'admire pas moins le bon sens, la piété, et que Lalande louera plus tard à son tour[1]. A Bologne, le président de Brosses vit Laura Bassi, professeur de philosophie à l'Université, où à la vérité elle ne faisait pas de fréquentes leçons, mais où, quand elle montait en chaire, elle endossait, comme ses confrères mâles, la robe bordée d'hermine; elle tenait chez elle des conférences philosophiques où elle argumentait en latin. A Naples, notre voyageur, absolument réconcilié avec les femmes savantes, comptait parmi ses plaisirs ses entretiens sur les sciences avec la prin-

1. Sur Mme Manzoni et la comtesse Borromée, v. p. 91 du Ier vol. de ses *Lettres d'Italie* (édit. Colomb). Sur Mlle Agnesi, v. *Ibid.*, p. 94 et 105-107, Lalande, dans sa liste des savants milanais, p. 451 et suiv. du Ier vol., *op. cit.* Le cardinal Ang. Maria Durini avait placé le buste de celle-ci dans sa galerie des célèbres Lombards de son temps. (V. l'édit. des œuvres choisies de Parini donnée par M. Gobio, Turin, 1884, p. 162, en note.)

cesse Palombano, qui excellait en géométrie[1].

Ne nous arrêtons pas sur quelques Italiennes qui ne laissaient voir leurs connaissances étendues ou leur talent poétique que dans leur brillant salon[2], mais Teresa Bandettini portait d'une ville à l'autre sa verve improvisatrice; Maria Maddalena Morelli Fernandez avait reçu en 1776 pour un pareil

1. P. 222, 341-342 du Ier vol. de ses *Lettres d'Italie*. L'abbé Coyer dit de plus que Laura Bassi sait le grec et le latin, et qu'elle a quatre enfants dont elle n'a pas négligé l'éducation. (*Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, in-12, p. 96 du Ier vol.)

2. Sur Enrichetta Treves, v. p. 35 des *Cento lettere inedite* de Cesarotti; sur Margherita Sparapani, v. la *Nouv. biog. générale* à l'artic. Alex. Verri; sur Maria Pizelli, v. Zanella, *op. cit.*, p. 179; sur Élisab. Caminer Turra, qui dirigea un journal à Venise, v. *Ibid.*, p. 56; sur Annetta Vadori, v. *Lettere inedite... a. V. Monti*, p. 20 et 32, et Malamani, p. 86-87 de *Isab. Teotochi Albrizzi* (Turin, Locatelli, 1882); sur Costanza Monti, fille du poète et femme de Perticari, v. une lettre de son père à Urb. Lampredi du 22 nov. 1811, que j'ai vue à la Bibl. nat. de Florence, dans la collection Gonnello, et dont je ne sais si elle est inédite; voir aussi sur elle, Greco, *op. cit.*

talent, précisément au Capitole et sous son nom arcadien de Corilla Olimpica, cette couronne que Delécluze trouve absurde de poser sur le front de Corinne[1]. Pellegrina Amoretti avait pris à Padoue, en 1777, le grade de docteur *in utroque jure*, et inspiré par là l'ode de Parini, *la Laurea*.

Au temps même de M^me^ de Staël, la comtesse Paolina Secco Suardo méritait, par ses vers et par son goût pour l'histoire naturelle, que Mascheroni lui adressât l'*Invito a Lesbia Cidonia;* et le salon d'Isab. Albrizzi Teotochi, à Venise, était presque aussi célèbre que celui de la comtesse d'Albany à Florence. L'auteur de *Corinne* a d'ailleurs connu personnellement Isab.

1. Sur Teresa Bandettini, v. des lettres à Bernardoni (Milan, Lombardie, 1885, in-32); les Lett. inéd. de la comt. d'Albany à Foscolo, publiées par M. Antona-Traversi, p. XXVI, et les *Conversazioni di Rosini*, publiées par M. Tribolati, p. 135 et suiv. Sur la Morelli, v. ce dernier livre, p. 41 et suiv. et l'étude de M. Ademollo (*Corilla Olimpica*, Ademollo et C^ie^, Florence, 1887, in-8).

Pellegrini, qui improvisa pour elle en vers, dans la séance du Capitole, et Clotilde Tambroni, professeur de grec à l'Université de Bologne, à laquelle Pietro Moscati, directeur de l'Instruction publique, l'avait présentée par lettre[1]; enfin il paraît qu'elle était en correspondance avec la comtesse piémontaise Diodata Saluzzo, membre de l'Académie des sciences de Turin et auteur de vers loués par Monti[2]. Sans doute aucune

1. V. sur Isab. Pellegrini quelques lignes de M. Dom. Berti, p. 307 du *Filotecnico* de novembre-décembre 1887, dans l'article *La Staël e Monti*. V. sur la Tambroni quelques lettres écrites ou reçues par elle qu'a publiées M. Fil. Raffaelli (San Severino. Cornadetti, 1870), et une notice du *Spettatore*, p. 358 du VIII^e^ volume.

2. V. M. Rod. Renier, *Lettere di due donne illustri*, dans le n° 12-13 du *Preludio*, 30 juin-16 juillet 1883. Sur cette comtesse et sur M^mes^ Pellegrini, Bandettini, Albrizzi, v. Greco, *op. cit.* D'après Lamartine, le salon de M^me^ d'Albany, qui pourtant n'avait pas de prétention littéraire, tenait plutôt d'une Académie que d'un salon français (p. XXXIII des Lettres précitées de M^me^ d'Albany à Foscolo); et aujourd'hui un des archéologues distingués de Rome est une comtesse.

de ces femmes ne réunit tous les talents de Corinne, et Byron flattait l'Albrizzi quand il l'appelait *la Staël vénitienne;* mais Mme de Staël n'en avait pas moins raison de dire, au chapitre III du VIe livre de son roman, que, si beaucoup d'Italiennes étaient fort ignorantes, celles qui étaient instruites ne craignaient pas de professer en écharpe noire; et son héroïne, qui développe hardiment et publiquement ses facultés, qui s'offre à la curiosité de la foule et qui reçoit ses applaudissements, est bien par là une Italienne de ce temps.

Mais Corinne, nous dit-on, manque de la simplicité qu'on retrouve en Italie jusque chez les comédiennes. — Oui, il y a un peu d'apprêt dans sa conversation des grands jours; et l'on voudrait ne lui entendre jamais dire : « Mon talent. » Mais il faut en accuser tantôt le style involontairement tendu de Mme de Staël, tantôt la confiance, fort juste d'ailleurs, en elle-même qu'elle prête à Corinne. Au fond, elle entend lui

donner beaucoup de naturel et y réussit en général : Corinne ne porte aucune étude dans la politesse ; elle ne cache aucun de ses sentiments, et goûte naïvement le plaisir d'être admirée. Quant à ce genre de simplicité qui consiste à agir selon les impulsions de son cœur, sans souci de la médisance, on peut s'en rapporter à Mme de Staël, qui n'en a privé aucune de ses héroïnes : elle la laissera courir avec Oswald en tout bien tout honneur d'un bout à l'autre de l'Italie.

Elle lui a encore fort judicieusement donné un trait des Italiens de son temps, la délicatesse sur l'honneur de sa patrie. A l'époque du fameux sonnet de Filicaja, les Italiens ne savaient que plaindre éloquemment leur patrie de la beauté fatale qui enflammait la convoitise de l'étranger. Depuis un demi-siècle, au contraire, ils surveillaient avec attention et relevaient fièrement les appréciations qui les choquaient. Quand un Monti ou un Foscolo défend la

poésie italienne, on peut le soupçonner de plaider un peu pour lui-même ; mais, quand un abbé du nom de Meneghelli prononce à la distribution des prix d'un collège un discours sur les droits des Italiens à l'estime des nations[1], il est personnellement désintéressé. Un critique aussi peu célèbre relèvera bientôt vivement une impertinence de Geoffroy ; et, en attendant, une femme, Giustina Renier Michiel, répondait dans un français spirituel à une lettre datée de Trieste où Chateaubriand qualifiait Venise de ville contre nature : « Se peut-il..... que l'auteur qui a paré d'une beauté presque romanesque le pays épineux et raboteux de la théologie ait pris à tâche de transformer en monstre la plus originale des villes, cette ville qui fait depuis tant de siècles la merveille des yeux et de l'entendement humain? Non, ce n'est point contre nature, monsieur, c'est au-dessus de la nature que

1. V. le *Giornale bibliografico universale*, année 1808, V^e^ volume.

Venise s'est élevée[1]. » Le ressentiment patriotique passait même parfois à des expressions peu relevées : G.-B. Niccolini s'écrie dans sa correspondance, à propos d'un savant français qui n'attribuait qu'une arche à un pont italien qui en avait trois, que cet homme *blasphémait* la gloire des anciens Toscans, que les Français crachent dans le verre où ils ont bu, et, en réponse à ce dédain pour l'art italien, les traitait de *canaille diserte*, de *méchants ânes*, épithètes assez douces peut-être auprès des *sales injures* que Stendhal dit recevoir des journaux de la Péninsule pour prix de sa sin-

(1) Sur la réplique à Geoffroy, v. le tome IV, année 1812, du *Giornale enciclopedico di Firenze*, 48e numéro. Sur la réponse à Chateaubriand, v. p. 101 du VIe tome de la 3e collection du *Giornale pisano dei letterati* ou le XIVe tome du *Giornale dell' italiana letteratura ;* cette réponse parut anonyme ; c'est par les lettres de Cesarotti à Giustina Renier Michiel qu'on en connaît l'auteur, sur lequel on trouvera des détails dans la biographie de Mme Albrizzi-Teotochi, par M. Malamani.

cérité [1]. Comme on doit s'y attendre, d'après ce que nous avons dit plus haut, c'étaient surtout les voyageurs venus du Nord de l'Europe qui soulevaient ces protestations de l'honneur national [2]; quelques années plus tard, quand l'Italie aura entrevu l'affranchissement, en 1817, le journal *lo Spettatore* ne craindra pas de dire des *Souvenirs de voyage* de Kotzebue, alors le protégé de la Sainte Alliance, que c'est *une œuvre imaginée dans les carrefours, et écrite sur une chaise percée* [3].

1. V. les lettres de Niccolini du 24 décembre 1810 à Mario Pieri et du 18 janvier 1811 à And. Mustoxidi; Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, p. 102, n. 2.

2. V. le *Giornale italiano* du 22 juillet 1805, le *Nuovo giornale dei letterati* (publié à Pise), n° 240 du III^e^ tome de la 2^e^ collection, à la date de 1802. Sherlock et Archenholtz, qui avaient insulté les poètes de l'Italie, s'attirèrent de vives répliques. (V. à ces deux noms la Bibliographie de M. d'Ancona.)

(3) P. 202 du IX^e^ vol. — Le manque de générosité en tout genre égalait chez Kotzebue l'indélicatesse et le talent; v. sur ses plagiats aux dépens de Molière la thèse de M. Aug. Ehrhard, *Les comédies de Molière en Allemagne*; Paris, Lecène et Oudin, 1888.

On ne s'attend pas que Corinne s'exprime sur ce ton : néanmoins les jugements sévères d'Oswald sur l'Italie la blessent ; elle y répond par amour pour son pays, autant que pour se justifier elle-même ; la lettre où elle les discute ne forme pas une digression didactique ; ce n'est pas un simple incident naturellement amené de l'histoire d'une passion ; c'est un trait de mœurs auquel on reconnaît la génération de Monti et de Foscolo. Remarquons aussi que les censures auxquelles Corinne réplique sont fort judicieusement placées dans la bouche d'un compatriote de Sherlock et de lady Morgan. Stendhal oppose souvent à l'Italien qui n'écoute que sa passion l'Anglais bien élevé qui s'asservit aux usages du monde : M^me^ de Staël avait découvert avant lui la faiblesse qui se mêle à la force dans le caractère des Anglais.

Voyons maintenant si elle va pénétrer dans l'intelligence de la littérature et de la société italiennes, et ce qu'elle en augurera.

CHAPITRE III

De la perspicacité avec laquelle Mme de Staël a pénétré, dans *Corinne*, le caractère de l'Italie et presque prophétisé sa résurrection.

Mme de Staël, au temps où elle composait *Corinne*, possédait une connaissance bien plus étendue des auteurs italiens que quand elle les avait jugés pour la première fois. Elle connaît maintenant et apprécie Parini et les honnêtes écrivains en prose de la même époque. Surtout elle comprend le génie des deux ancêtres de la poésie italienne. Elle sait maintenant que Dante est le plus grand poète de sa nation. Dans la première improvisation de Corinne, elle le loue avec une chaleur dont la critique ne donnait guère l'exemple alors, et le carac-

térise avec un bonheur qui n'échut pas toujours aux admirateurs du vieux poète. Le trait qu'elle marque surtout, c'est l'énergie, qu'elle démêle sous l'érudition scolastique ou mythologique et sous le raffinement souvent obscur du style. Elle ne réclame pas pour lui la profondeur de l'esprit : en théologie, Dante est un savant disciple, mais non un homme aux vues profondes ; il passe fort convenablement l'examen que lui fait subir saint Pierre au vingt-quatrième chant du Paradis ; mais, quand ses réponses sortent de l'ordinaire, c'est saint Augustin qui les lui a soufflées[1] ; sa politique, qui consiste à livrer l'Italie à l'Allemagne, en attendant qu'un pape à la fois

1. Ceci soit dit sans nier que l'expérience de la vie, la réflexion personnelle ne se marquent dans son Banquet, et que son culte pour l'antiquité, ses affections d'homme de parti ne tempèrent sa rigoureuse orthodoxie (v. le dernier chapitre du beau livre de M. Gebhart, *l'Italie mystique*, Paris, Hachette, 1890, in-16) ; mais ici encore c'est le cœur qui conduit d'ordinaire l'esprit, et l'esprit ne voit même pas très nettement où le cœur le mène.

saint et victorieux livre le monde à l'Italie émancipée, est une dangereuse chimère. Mais la colère et l'amour débordent de son poème : « Il souffle, dit Mme de Staël, la flamme des actions parmi les morts; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui. Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir. » Peut-on mieux commenter la tendre faiblesse de Françoise de Rimini songeant toujours à l'heure où elle reçut le baiser de *celui qui ne sera jamais séparé d'elle*, l'immortelle haine d'Ugolin ou l'indomptable fierté de Farinata degli Uberti? De même, qui, parmi les sarcasmes et les malédictions dont le poète poursuit Florence, a mieux aperçu l'ardent, l'inconsolable amour qu'il tâche de lui cacher? « On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévo-

raient; ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil. Tout, à ses yeux, se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaître aussi toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de ses pensées. »

Mme de Staël sait aussi désormais par où Pétrarque mérite véritablement sa gloire; elle l'appelle maintenant *le poète valeureux de l'indépendance italienne*, que l'Italie *inspira mieux que Laure même*, qui ranima par ses veilles l'antiquité dont son imagination lui révélait le secret. Bien plus : par un miracle d'intelligence, elle parvient à goûter ce long badinage d'Arioste, si peu fait pour plaire à une fille de Necker, à une élève de Rousseau, à une admiratrice du génie allemand; elle l'appelle, en termes charmants, *l'arc-en-ciel qui parut après nos*

longues guerres : « Brillant et varié comme ce messager du beau temps, dit-elle, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature et non pas l'ironie de l'homme. »

Elle garde dans le fond de son cœur sa préférence pour les peuples plus habituellement sérieux qui demandent surtout à leurs écrivains de les instruire ou de les toucher ; elle sait que le génie en Italie est rarement grave ; et l'imagination qui s'égaie à la surface des choses la charme sans l'éblouir. Mais elle étudie avec une curiosité bienveillante cette nation qui écoute un morceau de poésie ou d'éloquence comme on écoute une belle musique, comme on regarde un riant paysage, pour en jouir, non pour s'éclairer. Elle remercie la Providence, qui fait croître des plantes gracieuses pour le plaisir des yeux, d'avoir permis qu'un peuple considérât l'existence comme une fête et les talents comme autant de moyens pour l'embellir ; car le voyageur

ressent la douce influence de cette gaieté universelle qui éveille l'esprit et endort le chagrin. Elle ne souffre pas qu'après en avoir goûté les effets bienfaisants, surtout après avoir profité, en politiques, de l'insouciance qu'elle suppose, les étrangers la déshonorent par un dédain affecté. Qu'ils respectent une contrée où, par un glorieux privilège, les grands artistes comptent autant d'admirateurs que de concitoyens, où l'inspiration poétique descend jusqu'aux dernières classes, où l'homme du peuple s'exprime souvent avec élégance, où le sot même n'a pas été dédaigné par les Muses, puisqu'il leur doit une langue harmonieuse qui *semble presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle*[1] !

1. Sur le langage des gens du peuple en Italie, v. dans *Corinne* les propos de la foule (liv. I, ch. IV, et liv. II, chap. Ier) ; sur la langue italienne, v. *Ibid.*, liv. III, chap. III, où elle dit fort justement que l'harmonie en consiste, non dans la douceur, mais dans *les vibrations fortes et prononcées de ses syllabes sonores*, et liv. IX, chap. Ier.

De même pour la religion. Elle n'abjure rien au Vatican; elle y a vu, comme tout le monde, les métamorphoses d'Ovide sur les portes de Saint-Pierre; des cérémonies jadis touchantes lui ont paru refroidies par la régularité d'un retour périodique. En hommage à la vérité, elle se moque, et aussi malicieusement que tout autre, des prédicateurs italiens. Le comte d'Erfeuil avoue que, dans la bonne règle, il aurait dû mener Oswald chez un ambassadeur qui les aurait conduits chez un cardinal, lequel les aurait conduits chez une femme qui les aurait conduits chez Corinne. Enfin M^me^ de Staël laisse entendre que son héroïne aurait pu se préparer à une retraite de piété autrement qu'en peignant le portrait d'Oswald et que, au sortir de cette retraite, son édification aurait pu ne pas se montrer par la conversation brillante qu'elle engage aussitôt sous la voûte de l'église. Mais elle a compris que ce genre de piété, qu'elle ne recommande pas, n'est pas nécessairement

hypocrite ni absolument frivole, que c'est l'épanchement d'âmes oublieuses, à la vérité, de leurs fautes et de leur faiblesse, mais non de la bonté de Dieu à qui elles rapportent toutes les joies qu'elles goûtent avec trop peu de retenue. Chercher du plaisir jusque dans l'accomplissement des devoirs de religion, les transformer en spectacle où l'on joue un rôle, ce n'est pas sans doute avancer d'un pas viril dans la voie du salut; mais nier Dieu, ou ne jamais penser à lui, est-ce une garantie plus sûre qu'on se corrigera? Saint François d'Assise disait à un de ses novices : « Mon frère, pourquoi cette figure triste? As-tu commis quelque péché? Cela ne regarde que Dieu et toi. Va prier; mais devant moi et devant tes frères, aie toujours une mine saintement joyeuse. » Assurément il ne tenait ce langage qu'à des hommes qui lui avaient donné pour gage de leurs dispositions un renoncement absolu aux biens du monde et dont la conscience avait besoin d'être

rassurée plutôt que surveillée ; pour lui, comme pour les docteurs sévères, la vraie piété supposait l'exercice habituel de toutes les vertus ; mais, comme l'a fort bien montré M. Gebhart, dans le livre récent auquel nous avons emprunté la précédente citation, il croit que le chrétien qui a fait ses preuves doit se tenir dans une sainte allégresse, suprême hommage de l'âme au Dieu qui l'habite ; une fois le corps dompté, il ne faut plus le martyriser ; il ôtera donc à ses moines les cercles de fer hérissés de pointes que certains portaient secrètement sous le froc ; l'effusion de son amour pour Dieu et pour les hommes lui suggérera de charmants caprices ; et parfois il dispensera momentanément de l'observation des pratiques. Le commun des fidèles italiens, et Corinne en particulier, se méprennent certes lorsqu'ils s'abandonnent à la joie de la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, sans trop songer à témoigner leur gratitude par leur conduite ; mais cette

reconnaissance qui n'agit pas est pourtant sincère et touchante.

Il était impossible que les désordres qui se conciliaient avec la dévotion des Italiens échappassent à Mme de Staël; elle décrit donc le sigisbéisme; mais, au lieu de s'en tenir à cette peinture facile, elle approfondit le genre d'amour dont les Italiens sont capables.

Elle affirme hardiment que cette passion qui fournit si souvent le thème de leur poésie est celle qu'ils ont le moins bien analysée, et qu'ils lui prêtent d'ordinaire un langage convenu, *qui remue à peine l'âme à sa superficie*, expression dont Villemain se souviendra plus tard, quand il appellera les chants des troubadours, ces maîtres des classiques italiens, une poésie à fleur d'âme. La *Fiammetta* de Boccace est, d'après elle, le seul ouvrage de leur littérature qui le peigne tel qu'ils l'éprouvent, c'est-à-dire, ajoute-t-elle, longtemps avant que Stendhal le répète sans s'en apercevoir, comme

une impression rapide et profonde qui s'exprimerait bien plutôt par des actions silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage [1].

Puis elle va démêler la cause pour laquelle cette passion occupe la meilleure part de la vie de ce peuple et, ce qui marque encore plus de perspicacité, elle en discernera les bons effets aussi bien que les mauvais.

Un des traits du caractère italien que Stendhal a présentés avec le plus de finesse, c'est que l'amour-propre n'a, pour ainsi dire, pas de prise sur eux, et qu'ils n'ont guère par suite ni les qualités ni les défauts qu'il nourrit. L'honneur de cette piquante découverte appartient à M^me^ de Staël : « L'empire de l'amour-propre sur la société, dit-elle, est presque nul en ce pays... Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent;

1. Liv. VII, chap. II.

ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par des applaudissements... Les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre ; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment ; il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux... C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres ; il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde ; il marche toujours à son but, à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi [1]. »

Par là s'explique, pour M^me^ de Staël, la décadence des mœurs en Italie : la vertu y manquait d'aiguillon et le vice de frein ; mais par là aussi elle explique des qualités que la plupart des voyageurs n'avaient même

1. Liv. III, chap. III ; liv. VI, chap. I, chap. II ; liv. X, fin du chap. II.

pas soupçonnées, de la franchise, de la simplicité dans le commerce ordinaire de la vie. Stendhal dira plus tard : « Les Italiens ne mettent de finesse qu'aux affaires importantes. M. le cardinal Consalvi, ce fameux diplomate, poussait la franchise jusqu'à la naïveté la plus aimable : il ne mentait que juste quand il le fallait. La finesse d'un diplomate français ne se repose jamais[1]. » M^me^ de Staël avait dit avant lui : « Il y a dans ce peuple un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante, c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour ou à l'ambition ou à la fortune. » Elle remarquait en effet qu'on ne s'y laissait pas éblouir par les

1. *Promenades dans Rome*, vol. II. p. 377.

distinctions de rang, *non point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs.* Jamais on ne s'y fait prier pour faire ce que la société désire. Le talent d'improvisation suppose de la bonhomie dans l'auditoire, car le moindre sourire railleur ôterait au poète sa présence d'esprit. Cette qualité se marque aussi dans l'indépendance dont on jouit à Rome ; on y quitte la société, on y revient sans faire parler de soi ; chacun y vit à sa guise tant qu'on ne traverse l'amour ni l'ambition de personne [1].

Mais la simplicité, la bonhomie suffisent-elles pour relever une nation ? Que pouvait-on attendre de l'Italie ? M^me^ de Staël, pendant son voyage, n'augurait rien de grand pour l'avenir d'un peuple dont les défauts la frappaient alors plus vivement que les qualités, et l'on avouera que le présent, pas plus que le passé, ne présentait

1. *Corinne*, liv. VI, chap. II ; *Ibid.*, chap. I ; liv. III, chap. III.

beaucoup de symptômes favorables. Il semblait qu'une longue servitude eût jeté tous les esprits dans une indifférence pire que le découragement. Encore si cette indifférence les avait tous retenus dans l'abstention ! Mais presque tous ceux qui savaient tenir une plume s'exerçaient à flatter les maîtres du jour[1]. De nobles âmes gémissaient ; mais Mme de Staël ne pouvait le savoir ; elle ne connaissait pas le *Trionfo della Libertà*, que Manzoni gardait dans ses papiers, et n'avait pu interpréter les intentions de l'*Ajax* par la bonne raison que Foscolo ne l'avait pas encore écrit ; elle devait même ignorer les écrits que quelques patriotes avaient composés vers 1796 pour exciter le sentiment national, et qu'ils avaient essayé d'appuyer par la propagande des sociétés secrètes[2].

1. Cantù, *Monti e l'età che fu sua*, p. 60-80 ; Ang. de Gubernatis, *Aless. Manzoni*, Florence, Le Monnier, 1879, p. 213-216.

2. V. l'article de M. Al. d'Ancona, *Unità e federazione, studi ritrospettivi, 1792-1814*, au IIe vol. de ses *Varietà storiche e letterarie* (Milan, Treves, 1885).

Elle n'avait pu surprendre quelques accents de révolte que dans les épanchements de la comtesse Cicognara. Que devait donc penser l'exilée de Coppet de tous ces hommages prodigués, non pas seulement comme en France, par la médiocrité, mais par le vrai talent même, à celui qui personnifiait pour elle le despotisme? Elle ne pouvait deviner ce que l'événement fit plus tard comprendre à Stendhal, que la domination des Français en Italie rectifierait notablement les mauvaises mœurs et l'esprit public. Enfin, la jeune armée italienne n'avait pas encore eu le temps d'apprendre à l'école de nos soldats la bravoure qu'elle déploya dans les dernières guerres de l'Empire. En attendant, ses amis d'Italie ne l'avaient pas toujours édifiée par leur conversation : j'ignore ce qui avait pu échapper à Monti devant elle ; mais un jour, à Coppet, le prince Belmonte avait dit que le roi de Prusse *faisait son métier comme un commis et ne se permettait pas d'en tirer le moindre avan-*

tage pour son plaisir personnel, sans s'apercevoir qu'il donnait là le plus bel éloge au souverain ; elle avait également entendu le duc d'Accerenza déclarer que le roi de Suède était un sot parce qu'il tâchait de réprimer des maux qu'il n'avait pas la force de faire cesser. Si ces propos avaient scandalisé Benj. Constant qui les rapporte dans son journal intime [1] et lui avaient suggéré cette réflexion : « Les Italiens ont tous quelque chose de Pantalon ; et, même lorsqu'ils ont de l'esprit, cela n'amène pas la considération, » elle dut juger encore plus sévèrement ce dédain pour des scrupules délicats.

Aussi refuse-t-elle en plus d'un passage aux Italiens les vertus sans lesquelles leur régénération ne pouvait s'accomplir. En deux endroits, dans l'épisode de l'incendie d'Ancône et dans celui du vieillard napolitain qu'Oswald arrache à la mort, elle leur

1. *Revue internationale*, numéro du 10 février 1887.

dénie le courage. Bien plus, elle avance qu'ils sont en général étrangers aux sentiments nobles et fiers ; et ce n'est pas de sa part une boutade, mais un jugement émis après réflexion ; car déjà, dans son ouvrage sur la littérature, elle avait dit :

« Les Italiens *auraient de la dignité*, si la plus sombre tristesse formait leur caractère ; mais quand les successeurs des Romains, privés de tout éclat national, de toute liberté politique, sont encore un des peuples les plus gais de la terre, ils ne peuvent avoir aucune élévation naturelle. » Et, sur ce point, son voyage ne servit qu'à donner à l'expression de son jugement une netteté plus incisive : « Ce qui manque le plus à cette nation, en général, c'est le sentiment de la dignité [1]. »

Le mot est vif et choquera tous ceux qui savent ce que l'Italie a sacrifié, ce

1. *Corinne*, livr. XI, chap. II.

qu'elle souffre encore pour former une grande nation : que d'épreuves endurées, que de sang versé sur les champs de bataille, quels lourds impôts supportés sans murmure, alors qu'il lui eût été si facile de jouir de son ciel, de ses musées, de la vie à bon marché, de la bienveillance même de ses gouvernements qui n'attendaient pour se montrer débonnaires que l'acquiescement à la servitude ! Mais ce n'est pas le mépris qui fait parler Mme de Staël.

Rappelons-nous que Foscolo, l'ardent patriote, avait publiquement appelé l'Italie, dans son roman, une *terre prostituée;* qu'en 1814, dans ses lettres à la comtesse d'Albany, il la qualifie, en termes d'une poignante douleur, de *cadavre auquel il valait mieux ne pas toucher et qu'il voudrait voir enseveli avec lui;* de nation irrémédiablement corrompue pour laquelle les hommes sages devaient accepter le gouvernement des Autrichiens, laissant les fous s'exposer

à une mort ridicule pour la délivrer [1]. Remarquons aussi que, quelques années avant la publication de *Corinne*, cet homme d'un incontestable courage avait encore eu sous les yeux si peu d'exemples de bravoure qu'il déclarait à peu près impossible qu'un homme osât arrêter des chevaux lancés au galop [2]. De nos jours, les *questurini* d'Italie s'étonneraient sans doute qu'on trouvât si difficile l'accomplissement de cette partie des attributions de la police urbaine.

Mme de Staël, sévère pour le présent, réservait au contraire soigneusement l'avenir. Elle comprenait qu'un peuple demeuré si intelligent ne pouvait manquer de cœur : « Ne trouvez-vous pas, s'écrie Corinne, en montrant à Oswald les bustes

1. V. la deuxième des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, et les lettres de Foscolo à Mme d'Albany du 16 mai, du 12 octobre, du 9 décembre 1814 et du 22 janvier 1815.

2. Observations sur les procès-verbaux de l'Assemblée législative de la Cisalpine, dans le *Monitore italiano* de 1798.

de grands hommes placés au Panthéon de Rome, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériterait une plus noble destinée ? » Puis, après avoir cité le vers d'Alfieri, *Servi siam, si, ma servi ognor frementi,* elle ajoute : « Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie[1]. » Mme de Staël sait que l'orgueil d'un passé lointain donne quelquefois aux Romains modernes de l'enflure dans le langage, que Crescentius, Arnaud de Brescia, Rienzi ont pris inopportunément *les souvenirs pour des espérances ;* mais elle en conclut que ces *traces de la grandeur antique*, quoique *rares et effacées, pourraient reparaître dans des temps plus heureux*[2]. A ceux qui taxent les Italiens de frivolité, elle répond qu'*il n'y a que la vanité qui rende frivole*, et que s'ils ont le malheur de vivre dans l'inaction, l'*indolence n'use ni ne flétrit*

1. *Corinne*, liv. IV, chap. II et III.
2. IIe liv., chap. III.

le cœur, que de *terribles passions* les tirent souvent de ce sommeil[1]. Or la passion leur donne une énergie soudaine : « Si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que dans un autre ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi ou qu'ils se préparent pour agir encore ; enfin ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives[2]. » Donnez-leur une espérance et un guide : leur intelligence, secondant leur énergie jusqu'alors tenue en réserve, leur tiendra lieu d'expérience : « Au milieu de cette ignorance, il y a un fond d'esprit naturel et d'aptitude à tout tel qu'on ne peut prévoir ce que deviendrait une semblable nation, si toute la force du gouvernement était dirigée dans le sens des lumières et de la morale..... Il n'y a ici d'émulation pour

1. IVe liv., chap. III.
2. VIe liv., chap. II.

rien ; la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur sous un beau ciel ; mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir[1]. »

Qu'on ne voie pas là une de ces conjectures qu'un bienveillant prophète soumet prudemment à des conditions hypothétiques et dont il renvoie la vérification à un avenir éloigné ! Elle a su démêler avec sagacité, dans le conflit des petits intérêts qui pouvaient seuls alors passionner les Italiens, les qualités fortes dont la défaillance dans des circonstances graves l'avait surprise. Elle explique, par exemple, pourquoi ils montrent souvent peu d'esprit militaire : « Ils exposent leur vie pour l'amour et pour la haine avec une grande facilité, et les coups de poignard donnés et reçus pour cette cause n'étonnent ni n'intimident personne ; ils ne craignent point la mort quand

1. Liv. XI, chap. II ; liv. VI, chap. III.

les passions naturelles commandent de la braver; mais souvent, il faut l'avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent guère parce qu'ils n'ont pas de patrie. Souvent aussi l'honneur chevaleresque a peu d'empire au milieu d'une nation où l'opinion et la société qui la forme n'existent pas. » Ailleurs elle dira : « Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont en toute chose patients et persévérants : leur imagination embellit ce qu'ils possèdent; elle occupe leur vie au lieu de la rendre inquiète[1]. »

Cherchez cette sympathie, cette profondeur dans les mieux intentionnées, dans les plus éclairées des relations antérieures de voyage en Italie, vous n'y trouverez rien de comparable. Jamais on n'avait encore si-

1. V. *Corinne*, liv. VI, chap. III; liv. X, chap. III.

gnalé avec cette force les qualités qui devaient mériter à l'Italie la sympathie de la France et lui permettre d'en profiter. Stendhal lui-même a sur ce point montré beaucoup moins de pénétration. Quoiqu'il visitât l'Italie à l'époque où fleurissait le carbonarisme et au temps des premières insurrections libérales, il n'a qu'entrevu les espérances, l'avenir de la nation. « Je tremble, dira-t-il, pour le sort futur de l'Italie; » et il ajoute qu'elle aura des philosophes, des poètes, des héros, mais à une distance infinie du peuple, dont il faudrait un despote pour redresser la conscience [1]. A la rareté de ses remarques sur les tentatives des patriotes, on juge aisément qu'à ses yeux l'amour, les vers et les beaux-arts composent exclusivement la mission de l'Italie. Son dilettantisme, sa peur de s'ériger en philanthrope l'ont, durant ses voyages, enfermé dans les salons élégants où la poli-

1. *Rome, Naples, Florence*, p. 151.

tique ne pénétrait pas. Ravi de les trouver si différents des salons de Paris, il ne considère les patriotes italiens que comme une exception estimable. Si par hasard il lui arrive de dire qu'avant vingt ans la haute classe de Naples aura obtenu une charte, il ajoute aussitôt que la basse classe la fera plusieurs fois sombrer; s'il s'aperçoit que *la haine pour les Tedesk est furibonde parmi les étudiants de Pavie*, il affirme que *les Italiens ne sont plus conspirateurs que dans Machiavel :* c'était bien prendre son temps pour le dire! Quel dommage que la police autrichienne ne l'en ait pas cru! Dans les instants mêmes où il abonde (sans le dire) dans le sens de M^me^ de Staël, c'est pour répéter que l'absolutisme seul pourrait retremper les Italiens, par exemple que vingt ans de règne d'un Napoléon feraient des habitants des États romains le premier peuple de l'Europe[1]. Ici encore il joue de

1. V. *Ibid.*, les remarques sur Naples, *passim.*, et p. 106, 101, 317.

malheur, puisque c'est sous un régime scrupuleusement constitutionnel que la nation s'est régénérée. Ce n'est pas faute de l'aimer qu'il n'a pas mieux aperçu ses destinées ; mais comme il se persuadait que les passions effrénées nourrissent les beaux arts et assurent le bonheur des individus, il aurait volontiers appliqué à l'état moral de la Péninsule ce que Guillaume de Humboldt disait de la campagne romaine, à savoir que, si quelqu'un entreprenait de l'amender, les amateurs n'auraient plus qu'à déserter.

Toutefois on demandera comment M^me^ de Staël pouvait croire à la résurrection d'un peuple qui, suivant elle, manquait de dignité. Faute de ce sentiment, en effet, les passions arracheront bien les hommes à l'indolence et leur donneront l'audace, la persévérance, mais au profit seulement, à ce qu'il semble, de l'intérêt privé. Voici la réponse : M^me^ de Staël, nous l'avons montré, avait deviné que l'amour de la patrie comp-

tait parmi les passions secrètes des Italiens, qu'ils étaient, pour épurer un mot assez profane de Niccolini, ses adorateurs constants, sinon fidèles. D'autre part, elle avait fort bien démêlé qu'avec les qualités aimables qu'ils possédaient pleinement dès lors et les qualités fortes que les circonstances développeraient en eux, il leur manquait une vertu précieuse, la générosité chevaleresque. Certes, il n'est aucun peuple à qui l'ambition n'ait fait commettre des injustices; mais il en est qui ont toujours ambitionné le titre de défenseurs des grandes causes et qui souvent l'ont mérité. Au contraire, ni dans l'antiquité ni dans les temps modernes, les Italiens, à les considérer dans l'ensemble, ne se sont piqués d'une semblable prétention. Le peuple romain a jadis civilisé la moitié de l'Europe après l'avoir conquise, mais on peut dire qu'en la conquérant il ne songeait aucunement à la civiliser. Sa politique est un chef-d'œuvre de profondeur et de fermeté, mais

aussi d'égoïsme. Lorsque Tite-Live fait dire aux Grecs dupes de la comédie jouée par Flamininus qu'il existe sur la terre un peuple qui, sans compter son argent, sa peine, ses périls, fait des guerres pour la liberté d'autrui, qui passe les mers pour établir partout le droit et la justice, il trace peut-être, dans ces termes magnifiques, le rôle qu'une certaine nation a toujours rêvé et quelquefois joué, mais il définit assurément celui dont ses compatriotes se souciaient le moins. On a vu de nos jours chez leurs descendants la génération même qui venait de noblement contribuer à l'affranchissement de la patrie chercher, aussitôt après, l'accroissement de cette même patrie dans des alliances qu'il est bien permis d'appeler inattendues; ils ont oublié à point nommé que pendant cinquante ans l'Autriche avait emprisonné ou fusillé leurs patriotes, qu'en 1859 la Prusse avait mobilisé son armée pour nous empêcher de leur donner la Vénétie; quand M. de Bismarck

a parlé dédaigneusement de la solidité du trône de leur roi, ils ne l'ont pas entendu ; ils attendront autant qu'il le faudra qu'on leur rende à Rome la visite faite à Vienne ; et ils ont accédé, en garantissant à l'Allemagne l'Alsace-Lorraine, au traité par lequel l'Allemagne garantissait à l'Autriche l'*Italia irredenta*.

Il serait assurément injuste de dire que, dans une nation qui a produit Beccaria, Filangieri, Manzoni, Silvio Pellico, et pour qui M. Edm. de Amicis a récemment écrit l'admirable livre intitulé *Cuore*, personne ne cultive que les vertus utiles. Mais, pour la plupart des Italiens, le dévouement à la patrie est le terme extrême de l'abnégation. Ils lui sacrifieront volontiers leurs intérêts individuels ; mais tout leur paraît légitime dans ce qu'ils jugent avantageux pour elle. Un lieutenant de la division italienne envoyée au camp de Boulogne écrivait de là ces lignes que je n'entends pas incriminer, mais qui montrent à la fois le fort et le

faible du caractère national : « Qu'importe de servir l'ambition de celui-ci ou de celui-là ? Le grand objet est d'apprendre la guerre, le seul métier qui puisse nous rendre libres... Je sers ma patrie, quand j'apprends ce métier, et si je combattais pour les Turcs ce serait la même chose... Nous sommes encore trop jeunes pour penser à la liberté. Pensons à être soldats, et, quand nous aurons cent mille baïonnettes, alors nous pourrons parler[1]. » J'admire la force d'esprit et d'âme que révèlent de semblables réflexions ; mais un homme d'une autre nation, placé dans les mêmes circonstances, se serait ou lamenté de servir un maître étranger, ou réjoui de servir un grand homme : il n'aurait pas calculé que ses camarades rejetteraient un jour les Français au delà des Alpes à l'aide des vertus

1. *Tre lettere inedite del Cavaliere Ermolao Federigo* (Vicence, Typog. commerciale, 1884), p. 17-18. Je dois la connaissance de ces remarquables lettres à M. le professeur Morsolin, de Vicence.

militaires enseignées par les Français. Mme de Staël avait bien aperçu le principe qui règle la conduite des Italiens. Qu'on relise les passages cités plus haut : on y verra que, dans le cercle des relations privées où les circonstances les enfermaient alors, ce n'est pas, d'après elle, l'enthousiasme qui les tire de leur torpeur, mais une passion plus ou moins intéressée, l'amour, l'ambition, le désir de la vengeance. Elle avait remarqué combien ce peuple qui jouit délicieusement de la vie, et dont la poésie, la musique respirent souvent une heureuse insouciance, est au fond maître de lui. Elle savait qu'*il met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours ;* ainsi elle avertissait que les Romains modernes avaient retrouvé le secret grâce auquel, pendant près de quatre siècles, les violentes querelles des patriciens et des plébéiens ne firent pas verser de sang sur le Forum, savoir un fond de tolérance inspiré à la fois par la sagesse et

par un demi-scepticisme. Dans son roman, le prince de Castelforte vient de réciter un discours au Capitole : « Quoiqu'il y eût, dit-elle, dans la fin de ce discours, un blâme indirect de l'état actuel des Italiens, tous les grands de l'État l'approuvèrent, tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais fait pardonner, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existants. » Un incident du dernier centenaire de l'Université de Bologne forme un piquant commentaire de ce passage : un célèbre poète italien venait d'y prononcer un discours écrit dans un esprit républicain ; quand il eut fini, le roi lui serra la main, et le poète s'inclina profondément[1]. De même Clément VII avait accepté la dédicace des Histoires florentines

1. Sur cet incident, v. un des articles publiés sur ces fêtes par M. Lavisse, dans les *Débats* de 1888. Les deux citations de *Corinne* qui précèdent sont extraites du n° chap. du II° liv.

où, tout en déclarant impraticable la tentative de Porcari pour rétablir la république à Rome, Machiavel louait la noblesse d'un tel dessein.

Mme de Staël nous a enseigné que la finesse chez cette nation n'exclut pas la bonhomie ; elle va nous la montrer maintenant cachant ses calculs sous l'apparence de la légèreté. Avant que Stendhal constatât qu'en Italie *qui aurait l'esprit de briller l'emploie à conquérir*[1], elle achevait d'expliquer par là pourquoi on y préférait dans la comédie les jeux de l'imagination à la peinture des mœurs. En effet, elle commence par dire que c'est parce qu'on s'y livre plutôt *à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique* : « Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des hommes. » Et Stendhal répétera cette explication, quand il dira : « Cette profonde connaissance de l'homme n'est rien moins qu'agréable. C'est une

1. *Rome, Naples, Florence*, p. 166.

vieillesse anticipée ; de là, le dégoût des Italiens pour la comédie de caractère. » Mais Mme de Staël ajoutait, devançant encore d'autres remarques de Stendhal : « Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont affaire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes ; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeraient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé qui leur conseille peut-être de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler par les fictions de l'esprit ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle[1]. »

1. *Corinne*, liv. VII, ch. II. Le passage de Stendhal est à la p. 162 de *Rome, Naples, Florence.*

Cette dernière réflexion ne contredit pas l'éloge qu'elle a fait de la franchise des Italiens dans le commerce de tous les jours ; car on ne manque pas à la sincérité parce qu'on ne déploie pas toutes ses ressources ; personne n'est tenu à se faire honneur de sa perspicacité. Si Mme de Staël a vu, non seulement les défauts que les Italiens devaient à leur condition politique, mais ceux qui tenaient au fond même de leur nature, elle n'en a pas moins mis en lumière leurs qualités attrayantes et celles qui allaient les sauver. Elle avait même compris que l'unité de gouvernement était nécessaire au développement de leur génie : « La division des États, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudrait un centre de lumières et de puissance, pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel : en Italie, cette autorité serait un bien si elle luttait contre l'ignorance des États

séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattait par l'émulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnait une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve[1]. » Il est vrai qu'elle n'avait pas aperçu les haines de ville à ville qui subsistaient encore[2]; mais les événements ont montré que ces haines étaient l'effet et non la cause du morcellement de l'Italie. Elle avait donc négligé là un point plus important dans l'histoire du passé que dans celle de l'avenir.

1. *Corinne*, liv. VII, ch. II.

2. Sur ces haines et sur la manière dont les plans d'unité et de confédération se sont succédé ou combattus en Italie à cette époque, v. l'article précité des *Varietà storiche e letterarie* de M. d'Ancona.

CHAPITRE IV

Comment Mme de Staël a provoqué en Italie l'essor de l'école romantique. Jugement des Italiens sur elle.

En somme, rien n'avait encore été écrit d'aussi favorable aux Italiens. Aussi *Corinne* fut-elle généralement bien accueillie par eux. Le seul article malveillant qui ait alors paru, à ma connaissance, dans leurs journaux, celui du *Giornale italiano* du 9 juillet 1807, émane du Français Aimé Guillon, qui, dans cette feuille officielle, ne pouvait louer un adversaire de Napoléon[1]. C'est également, je crois, un Français qui, dans un remarquable article du *Gior-*

1. Sur Aimé Guillon, v. M. Ant. Martinetti, *Delle guerre letterarie contro Ugo* [*Foscolo*, Turin, 1881, p. 7 et suiv.

nale Enciclopedico di Napoli, trouva le moyen d'exprimer à la fois, dans l'analyse du roman, son estime pour le talent de Mme de Staël et son antipathie pour sa personne ; ses gallicismes, son jugement sur Dante qu'il appelle *il Dante*, sa déclaration qu'il n'a point vu Florence, Naples et Rome en avertissent ; il ne se prononce pas d'ailleurs sur la partie du roman qui concerne les mœurs nationales[1]. Mais le *Giornale bibliografico universale* loua beaucoup *Corinne*[2]. Le *Courrier de Turin*, dans un article signé J. Grassi, émit cette appréciation catégorique : « Tout ce que Mme de Staël dit sur les Italiens est vrai ; les traits sont ressemblants ; elle en a oublié plusieurs ; mais ceux qu'elle a tracés sont exacts. Elle a vengé le caractère des Italiens de ces asser-

1. Cet article parut en 1808, p. 105-125 du Ier tome de la 3e année de ce journal, fondé en 1806. Il y avait déjà eu à Naples, à la fin du XVIIIe siècle, un journal de ce nom.

2. V. le Ier vol. de ce journal.

tions banales que les écrivains peu instruits ont répétées depuis longtemps[1]. » Pour avoir paru dans un journal rédigé en français, ce jugement n'en émanait pas moins d'un Italien véritable dont la *Gazzetta di Genova* partageait l'opinion ; car elle opposait l'équité de M^me^ de Staël à la légèreté, à l'injustice de Creuzé de Lesser et de Kotzebue ; elle en était même si frappée, si reconnaissante qu'elle ne voyait dans tout le roman que la glorification du caractère et de la littérature de l'Italie[2].

Dix ans plus tard, en 1817, C. Giov. Tamassia, dans la préface de sa traduction des Lettres de M^me^ de Staël sur Jean-Jacques Rousseau, appelait *Corinne une très ample expiation des jugements moins favorables qu'elle avait autrefois portés* sur l'Italie. Un écrivain plus connu, G. B. Giovio de Côme, avait lui aussi considéré *Corinne* comme une expiation plus que suffisante de ce qui l'avait

1. V. le numéro du 5 août 1807.
2. V. le numéro du 4 juillet 1807.

choqué dans le livre sur la Littérature : il avait relevé quelques passages de ce livre dans un ouvrage que je n'ai pu me procurer[1]. Mais, dit un biographe, « quand elle publia *Corinne*, oh ! comme Giovio fut ému de ces passions traitées avec une rare énergie, de cet amour filial si pur, si profond qui y respire ! Il s'aperçut qu'elle était entrée dans les secrets du caractère et du génie des Italiens[2]. » Enfin un bon juge, M. Domenico Berti, la loue d'avoir *entrevu dans Alfieri l'Italie de l'avenir, le précurseur d'un nouvel ordre de choses ; de s'être par là montrée prophétesse, et d'avoir devancé dans ses appréciations tout ce que d'autres ont dit depuis, sans la nommer*[3]. Il me semble que

1. C'était, paraît-il, dans une réimpression de ses *Iscrizioni militari*. Carlo Rosmini le félicite de cette réfutation, le 13 mars 1805 (*Lettere inedite di 40 illustri italiani del secolo* XVIII, Milan, Bravetta, 1836 ; v. aussi p. 36 de la biogr. de Giovio dans l'édit. choisie de ses œuvres de Milan, Silvestri, 1824.

2. V. la biographie précitée.

3. V. son article sur *la Staël e Monti* (*Filotecnico* de Turin de novembre-décembre 1887).

c'est encore moins l'œuvre d'Alfieri que le caractère de la nation en général qui a éclairé Mme de Staël sur la destinée de l'Italie. Sauf cette rectification, qui n'a rien que de flatteur pour les compatriotes de M. Berti, Mme de Staël reçoit dans les lignes que nous venons de transcrire un digne hommage pour sa perspicacité.

Après avoir prédit le réveil prochain de l'Italie, il lui restait à le hâter : elle y tâcha. Rappelée en Italie par la santé de M. Rocca, auquel, comme on sait, l'unissait un mariage secret, elle employa ses loisirs durant les derniers mois de 1815 et les premiers de 1816 à communiquer aux Italiens découragés par le rétablissement de l'ancien régime un peu de l'ardeur que ni les déceptions, ni les inquiétudes, ni la maladie n'amortissaient en elle. Dans les nobles maisons des Trivulzio, des Porro, des Litta à Milan, chez la comtesse d'Albany à Florence, elle connut plusieurs des patriotes qui allaient inscrire leur nom sur

le martyrologe de leur pays. Si elle revit Monti courbé sous le poids d'une nouvelle palinodie, si le sort paraît lui avoir refusé la connaissance de Manzoni et de Silvio Pellico[1], elle conversa du moins avec le beau, le spirituel, le courageux Confalonieri, que bientôt les Autrichiens condamneront à mort et que sa femme arrachera aux bourreaux par un dévouement que Maroncelli a dignement raconté. Elle disputa avec Gianbattista Niccolini. Elle enthousiasma l'abbé de Brême et les autres jeunes libéraux qui se préparaient à fonder le *Conciliatore*. Surveillée par la police, qui adressait à Vienne un rapport sur son voyage[2], elle lança, dans le journal même

1. Maroncelli dit, dans ses Additions aux *Prisons de Silvio Pellico*, que celui-ci s'entretint avec elle; mais je ne vois pas que les lettres écrites par Pellico en 1815-1816 confirment cette assertion; et le feu duc de Broglie ne nomme pas Pellico parmi les Italiens célèbres que vit M^me^ de Staël dans ce voyage où il l'accompagnait.

2. V. les livres précités de M. Cantù, *Monti e l'età sua*, *Il Conciliatore e i Carbonari*. Sur ce deuxième

que cette police avait fondé à Milan, un article qui devint le premier manifeste de la littérature romantique en Italie. Or, comme on l'a remarqué, tandis qu'ailleurs l'école romantique, au moins à ses débuts, glorifiait la restauration du passé, en Italie elle la combattit surtout à ses débuts. Vers 1820, les novateurs français rompaient avec Voltaire, les novateurs italiens rompaient avec Monti. M. de Metternich s'y était trompé : ses agents avaient encouragé la fondation du journal la *Biblioteca italiana*, dont l'objet devait être d'inspirer aux Italiens de l'estime et, par suite, de la déférence pour l'Allemagne, en leur faisant goûter sa littérature. M^me^ de Staël approuvait fort le projet de populariser les ouvrages de ses amis d'outre-Rhin, mais elle ne comptait pas qu'ils pliassent à la servi-

voyage de M^me^ de Staël en Italie, consulter, outre ces ouvrages, les Lettres inédites de la comtesse d'Albany à Foscolo, auxquelles nous avons déjà renvoyé, et les Mémoires du duc Victor de Broglie.

tude ses amis d'Italie; au contraire, elle espérait que, de concert avec les penseurs de l'Italie et de la France, ils retremperaient l'esprit alors plus brillant que solide de la nation. Tel fut l'espoir qui lui inspira l'article destiné à la *Biblioteca italiana* et dont la traduction y parut dans le premier numéro [1]. Elle n'y tenait certes pas un langage séditieux: c'était même à titre de consolation qu'elle présentait l'étude des lettres; mais on ne console que les gens qu'on croit malheureux: dire à un peuple, comme elle le faisait, que, puisqu'il ne remporte point les triomphes de la guerre et de la politique, ceux de la littérature peuvent seuls l'empêcher de s'endormir pour jamais, c'est l'avertir des dangers qu'il court et du malheur de sa condition présente. Elle conseillait de traduire, pour se défendre contre un

1. Ce premier numéro, daté de janvier 1816, ne parut, je crois, qu'en mars, d'après la correspondance de Giordani. Sur la traduction de cet article, v. p. 190, note 2, des *Lettere inedite..... a Monti.*

assoupissement mortel, beaucoup de poésies anglaises et allemandes, de chercher dans les chefs-d'œuvre de toutes les nations le spectacle de la vie, pour apprendre à la représenter. Elle aurait voulu voir jouer *Athalie* en Italie; elle élevait la traduction que Monti avait donnée de l'*Iliade* au-dessus de la célèbre traduction de Voss, et affirmait qu'aucun des compatriotes de Monti n'oserait dorénavant ôter à Homère, en le traduisant de nouveau, le vêtement dont le poète de Fusignano l'avait revêtu ; mais elle recommandait surtout les écrivains du Nord comme propres à dégoûter d'une mythologie usée et à ranimer le génie.

Cependant la lettre de M^me^ de Staël souleva de vives protestations; car, si Cesarotti avait traduit Ossian, si Monti avait choisi un Barde pour prédire, après coup, les victoires de Napoléon; si, comme nous le montrerons à l'appendice D, les Italiens pouvaient déjà lire dans leur propre langue

une partie de ce qui avait paru de plus remarquable au dehors dans les derniers temps, on n'avait pas encore mis en doute que l'étude des écrivains latins et des *trecentisti* suffît pour faire vivre la littérature italienne. Un tel soupçon conçu par une étrangère inspira un instant, dans une portion du public, un dépit qui réveilla le souvenir des censures mêlées par M^me^ de Staël aux éloges qu'elle donnait à l'Italie. Les *Novelle Letterarie* de Florence insérèrent dans leur treizième numéro un article venu de Pise, dont l'auteur, abusant de quelques boutades de M^me^ de Staël, s'acharnait à établir qu'elle méprisait la nation, et la qualifiait de *vieille Pythonisse;* le *Spettatore* de Milan reproduisit l'article; la *Biblioteca italiana* elle-même, dans le numéro qui parut avec la date d'avril 1816, tout en défendant M^me^ de Staël contre l'imputation de dénigrement, réclama avec courtoisie et finesse contre le conseil d'abandonner les modèles nationaux pour les modèles étran-

gers[1]; elle accueillit d'ailleurs, dans le numéro daté de juin 1816, une deuxième lettre de M^me^ de Staël qui expliquait qu'en conseillant l'étude des littératures étrangères, elle n'en prescrivait pas l'imitation.

Mais M^me^ de Staël pouvait se reposer sur ses partisans du soin de la défendre : l'abbé de Brême, indigné des *grossièretés* que le journal florentin s'était permises et qu'un *polisson* de Milan répétait dans le *Spettatore*, avait écrit à M^me^ d'Albany : « J'ai ouï dire qu'on va essayer de leur donner à tous deux une leçon pour l'avenir. » C'était lui-même qui s'en chargeait en publiant sa brochure *Intorno all' ingiustizia di alcuni giudizi letterari italiani*[2]. Sans doute le *Spettatore*,

1. V. le *Spettatore*, p. 192 du L^e^ vol. — L'article anonyme de la *Biblioteca italiana* est de Gherardini, comme le prouve une lettre du comte Saurau à Metternich (M. Cantù, *Monti e l'età sua*, p. 250). Giordani exprime un jugement analogue à celui de Gherardini (Lettre à l'abbé G.-B. Canova du 19 août 1816).

2. Milan, 1816, in-8. Sur cette brochure et sur l'admiration exaltée de l'auteur pour M^me^ de Staël, v. les

revenant à la charge, accusait Mme de Staël de *souiller de fange le péplum de la vénérable Italie*, et Londonio se joignait à lui[1]. Mais Pietro Borsieri réfutait Londonio dans ses *Avventure letterarie d'un giorno o consigli di un galantuomo a varii scrittori*. Alors, Londonio se retourna contre Borsieri; mais ses *Cenni critici* sur la poésie romantique ramenèrent dans le champ clos l'abbé de

lettres de l'abbé de Brême à Mme d'Albany (dans les lettres de la comtesse à Foscolo publiées par MM. Antona-Traversi et Domen. Bianchi) et à Fed. Confalonieri (dans les *Memorie e lettere* de celui-ci, Milan, Hoepli, 2 vol., 1890). V. aussi son *Grand commentaire sur un petit article* (de la biogr. Michaud) et son éloge des Considérations de Mme de Staël sur la Révolution française (*Conciliatore* du 24 sept. 1818). M. Cantù donne quelques lettres de lui dans *Il Conciliatore e i Carbonari*; M. Malamani (p. 116 de son étude sur Isabella Albrizzi Teotochi), relève, non sans raison, la vanité de l'abbé de Brême, dont on doit blâmer aussi le style souvent violent et tendu.

1. V. le VIe vol. du *Spettatore*, p. 150; et Londonio, *Risposta d'un Italiano ai due discorsi di Mme de Staël inseriti nella Biblioteca italiana*, Milan, Pirotta, 1816, in-8.

Brême[1]. Avec la nouvelle intervention de celui-ci, le débat porta sur le fond même de la question. C'était une preuve de l'influence croissante que Mme de Staël exerçait sur le public italien. Elle personnifiait alors pour lui deux choses, la critique française et le romantisme. C'est à ce double titre que l'*Accattabrighe* écrira bientôt contre elle son article *Aux trop chauds partisans des écrivains français et de Mme de Staël en particulier*[2]. Elle était morte, quand parurent et cet article et la comédie satirique *I Romanticisti* où, sous le nom de *Donna Tremola*, elle est disséquée et burlesquement louée par ses amis du *Conciliatore*[3]. Mais la duchesse d'Abrantès, qui se trouvait en

1. La réplique de Londonio se compose de ces *Cenni critici* (1817) et d'un Appendice (1818); la réponse de l'abbé de Brême, intitulée *Postille*, est de 1818.

2. 3 janvier 1819.

3. Même année 1819. Dans l'appendice F nous analyserons cette pièce dont nous devons un exemplaire à M. Levino Robecchi.

Italie au moment où l'auteur de *Corinne* mourut, nous atteste qu'elle y fut vivement regrettée[1]. Ses ennemis désarmaient de gré ou de force. Dès 1816, le chef des classiques, Monti, si c'est lui qui a composé le Dialogue inséré aux volumes II et III de la *Biblioteca italiana*, les avait invités à respecter sa personne en discutant ses opinions[2]. Le *Spettatore* finissait par avouer que son roman faisait aimer l'Italie[3]; et il fallait au rédacteur de l'*Accattabrighe*, expirant d'inanition le 18 mars 1819, toute l'assurance d'un journaliste, pour affirmer que ses derniers regards avaient vu fuir les romantiques; Silvio Pellico et Manzoni, leurs chefs, demeuraient en réalité maîtres du terrain.

« Le romantisme, dit M. Cantù, avait pénétré chez nous par les écrits de Mme de

1. V. *Les femmes célèbres de tous les pays*, par la duchesse d'Abrantès et Joseph Straszewicz.
2. P. 350 du IIe vol.
3. P. 202 du IXe vol.

Staël[1]. » Ce jugement emprunte une autorité particulière, non seulement au talent de M. Cantù, mais aux relations qui l'ont uni à tous les écrivains de l'époque dont nous parlons. Au reste, on en trouvera une confirmation péremptoire dans l'instructive *Bibliografia classico-romantica e Portiana* publiée en 1887 par M. Levino Robecchi, le libraire de Milan, qui prouve qu'en 1816 et en 1817 c'est sur les théories de M^me^ de Staël que la bataille s'engagea en Italie. Avant elle, sans doute, les Alfieri, les Foscolo avaient essayé de faire comprendre, par leur exemple, au peuple des rimeurs que la poésie n'est pas un jeu dont la seule règle consiste à n'offenser ni la langue ni l'oreille, et où l'habileté suprême ne vise qu'à éblouir l'imagination. Néanmoins ces nobles esprits restaient presque isolés. On les admirait, mais on continuait à applaudir les faiseurs de

1. *Il conciliatore e i Carbonari*, p. 24.

sonnets, les improvisateurs, les virtuoses. D'honnêtes, d'excellents esprits étaient encore si loin de comprendre la distance qui sépare le versificateur du poète que, plus tard encore, Manzoni décernera à la mémoire de Monti l'incroyable éloge que nous avons rappelé plus haut. Mais, dès le commencement de la restauration de l'ancien régime, il se forma en Italie une légion qui recruta bientôt tous les hommes de talent et qui combattit sous toutes les formes la frivolité et la bassesse. Or les chefs de cette légion recherchèrent l'alliance de M^me^ de Staël ; et l'éclat de son nom, des persécutions qu'elle avait supportées et fuies avec un égal courage, le prestige de sa conversation donnèrent une portée considérable à son intervention dans une querelle où il s'agissait au fond de savoir si l'Italie entendait s'accommoder d'une éternelle servitude. Son mérite fut, non de leur conseiller de lire des ouvrages étrangers, qu'ils avaient déjà lus, mais de leur déclarer franchement

qu'ils avaient en général besoin d'apprendre à penser et à sentir fortement. Car ce que Walter Scott, Gœthe, Schiller, Henri de Kleist ont appris ou fourni à l'auteur de *Carmagnola* et des *Fiancés*, est peu de chose auprès de l'intérêt que répandent sur son chef-d'œuvre la pitié pour le faible et la confiance dans la justice de Dieu[1]. Il serait puéril de prétendre que Manzoni doit son talent à M^me^ de Staël, mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elle a donné, dans une heure opportune, un avis salutaire, que sa renommée a fait parvenir à la connaissance de tous les Italiens.

Quand la lutte s'apaisa, les Italiens ces-

1. *Goetz de Berlichingen*, *Egmont*, la *Trilogie* de Schiller ont contribué à enseigner à Manzoni l'art de peindre une époque et un caractère historique; mais c'est peut-être Gœthe qui lui a enseigné à composer de belles scènes plutôt qu'un beau drame et à traiter, pour ainsi dire, séparément les caractères et l'action. — Sur la nouvelle de Kleist qui a pu inspirer Manzoni, v. un article de M. G. Nardelli, dans la *Rivista critica della letteratura italiana*, deuxième numéro de 1887.

sèrent naturellement d'exalter ou de railler en elle le porte-bannière du romantisme ; mais elle n'y perdit rien. Au contraire, il se trouva qu'elle n'avait plus d'ennemis parmi eux, et qu'ils la tenaient tous pour une femme d'un esprit élevé, étendu, qui, en somme, avait aimé leur patrie. Ils appréciaient d'autant plus sa sympathie que, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, les écrivains français les jugeaient avec beaucoup moins de faveur, tout occupés qu'ils étaient de la Grèce d'abord, de la Pologne ensuite. Nous avons montré que Stendhal n'accordait qu'une attention distraite à leurs velléités d'indépendance. Hugo ne remarquait même pas ces tentatives si tôt comprimées, et, s'il avait raison de faire observer que c'est une femme en colère, et non pas lui, qui, dans *Marie Tudor*, déclare synonymes les mots Italien et fourbe, Napolitain et lâche, toutes les fois qu'il mettait en scène le passé de l'Italie, il en donnait une idée peu flatteuse.

Lamartine écrivait les vers dont Guglielmo Pepe lui demanda raison. Casimir Delavigne comparait dédaigneusement l'insurrection de Naples au soulèvement des Grecs :

La Liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.
La déesse un instant s'arrête au haut des cieux :
« Tu m'as trahie ; adieu, dit-elle.
Je pars. — Quoi! pour toujours? — On m'attend.
[—Dans quel lieu?—]
En Grèce. — On y suivra tes traces fugitives. —
J'aurai des défenseurs. — Là, comme sur mes
[rives,]
On peut céder au nombre. — Oui, mais on meurt.
[Adieu![1] »]

M. Guizot, tout en comparant l'Italie à une fleur que la main de l'étranger empêche de s'épanouir, ne prévoyait pas le

1. *Parthénope et l'Étrangère* dans les *Messéniennes*, où l'on peut voir aussi *La Sibylle* et la *Promenade au Lido*. Les poèmes narratifs inspirés à Casimir Delavigne par son voyage en Italie roulent tous sur des histoires d'amour.

jour qui y réconcilierait dans la politique, la pratique et la théorie[1]. Aux yeux de la plupart, c'était *la terre des morts*. Pour les désabuser, il fallut autre chose que le livre célèbre de Gioberti, les mordantes protestations de Giusti et même que l'admiration de Musset pour Leopardi[2]. Il y fallut d'abord la fréquentation des illustres proscrits qui demandèrent un asile à la France et lui inspirèrent l'estime que M. Cousin avait déjà vouée à Santa Rosa, puis les preuves incontestables de courage et de persévérance par lesquelles Charles-Albert et Manin forcèrent le respect de l'Europe.

Aussi, nous dit-on que G.-B. Niccolini et Eugenio Camerini raffolaient de *Corinne*, que Niccolò Tommaseo avait fait une étude spéciale des écrits de M^me^ de Staël[3]. On pu-

1. Première leçon du *Cours sur l'histoire de la civilisation en France*.

2. Sur *La Terra dei morti* de Giusti et le *Fieramosca* de Mass. d'Azeglio, v. l'appendice E.

3. V. dans la *Cronaça bizantina*, 2^e^ année, III^e^ vol.,

bliait, on réimprimait des traductions de ses œuvres. En 1863, un octogénaire, Pietro Veroni, croyait travailler au bien de son pays par une traduction italienne d'un livre bizarre conçu dans un esprit néo-catholique, qu'il avait publié en français, à Londres, en 1815, *Corinne ressuscitée*[1]. De nos jours, tous les critiques italiens, même ceux qui, comme M. Biadego, n'admettent pas que Mme de Staël ait bien jugé l'Italie, s'expriment sur elle avec une bienveillance particulière.

Pour nous, qui croyons que, au moins dans *Corinne*, les observations sévères qu'elle fait sur le caractère italien sont aussi fondées que les éloges qu'elle leur accorde, il nous reste à examiner, en manière de conclusion, si l'étude des littératures étrangères, préconisée par elle, pro-

nos 5, 7, 8, un article intitulé : *La Staël in Italia;* et M. Giac. Zanella, *op. cit.*, p. 236.

1. Nous donnerons, à l'appendice F, une idée de ce singulier livre.

duit nécessairement les bons effets qu'elle en espérait, et si ce n'est pas dans un autre esprit qu'il faut la poursuivre.

CHAPITRE V

Dans quel esprit il faut étudier les littératures étrangères.

Avant d'approfondir la question, signalons un fâcheux effet que cette étude a eu pour M^me^ de Staël, et qu'il convient de signaler à part, parce que cet effet ne résulte pas inévitablement, il s'en faut, de la cause.

M^me^ de Staël a laissé, dans le long commerce auquel elle s'est livrée avec le génie italien et le génie allemand, une partie de son patriotisme. Nous croyons qu'il faut en accuser aussi les déceptions où la jetèrent les malheurs de son temps et ses fautes ; mais nous estimons que ce furent ses excursions dans le domaine des civilisations étrangères qui donnèrent parfois à ses cha-

grins l'apparence de la rancune et (sauf à racheter ces défaillances) de la trahison. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plus haut de l'injustice avec laquelle elle réduit notre caractère national à une frivolité aimable ou à une égoïste vanité. Il y a plus : elle a positivement poussé à la révolte les Allemands incorporés ou assujettis à la France, comme si l'ambition de Napoléon Ier pouvait être punie autrement que par un massacre de Français[1]. L'union de Bernadotte avec les coalisés a redoublé son admiration pour lui; et, au moment où l'ancien maréchal de France allait marcher contre nous, elle s'est réjouie qu'Albert de Staël, en entrant dans son armée, trouvât l'*occasion d'y exercer son goût pour la guerre*[2]. Lors de nos désastres, Wellington était un

1. V. l'*Allemagne*, IIIe partie, chap. XI, et les notes ajoutées par elle en 1813; v. aussi la préface où elle tâche de faire rougir ceux des Allemands qui n'étaient pas encore soulevés et loue les Espagnols.

2. Lettre du 12 janvier 1813 à la duchesse Louise (*Coppet et Weimar*, par Mme Lenormant, p. 243-246);

de ses amis particuliers, et son salon s'ouvrait à nos vainqueurs : « Ce n'était pas, dit franchement le feu duc de Broglie, ce qui m'en plaisait le plus[1]. » Dira-t-on que la conduite de Napoléon dégageait de ses devoirs envers la France une femme qui, après tout, n'avait jamais été légalement française, et qui, au milieu de son enthousiasme pour nos vainqueurs, ne leur permettait pas au moins d'insulter à notre défaite? Mais la Terreur avait eu, ce semble, tout autant de torts à ses yeux que Napoléon, et à une époque où, si l'on en juge par son livre sur l'*Influence des Passions*, elle avait beaucoup moins d'empire sur elle-même que vers la fin de sa vie. Or, un de ses titres d'honneur, c'est d'avoir toujours condamné

lady Blennerhassett, *op. cit.*, III, p. 352. Le gouvernement français avait, il est vrai, déclaré en 1808 qu'il considèrerait Albert de Staël comme étranger; mais on peut cesser d'être Français sans demander des armes contre la France.

1. Ier vol. de ses *Souvenirs*, p. 272-273; Bonstetten, lettre à Frédérique Brun, 13 août 1817.

pendant la Révolution le recours à l'étranger. Qu'il y a loin de son premier voyage en Angleterre en 1793, où elle ne fréquente qu'une petite colonie française, à son deuxième, en 1813, où elle traite comme des libérateurs les hommes d'État qui martyrisent nos soldats sur les pontons ! Qu'il y a loin de sa lettre à Pitt de 1795 à la préface de l'*Allemagne !* La cause en est que, dans l'intervalle, elle s'est imaginé que d'autres peuples répondaient mieux à son idéal. Là où jadis elle n'avait vu chez nous que des crimes presque inévitables dans une crise, elle crut voir plus tard une imperfection de notre génie.

Les romantiques de 1830 concilièrent beaucoup mieux l'enthousiasme pour les littératures étrangères avec le souci de notre honneur militaire. Toutefois, qui oserait dire qu'en abaissant la plupart de nos grands écrivains devant ceux des autres nations, ils n'ont pas porté un coup sensible à notre patrie ? Lorsque la Pléiade effeuillait la

couronne de Marot, lorsque Malherbe et Boileau détrônaient Ronsard, ces querelles de famille n'ébranlaient pas la foi de la France en elle-même. Mais, quand nos poètes et nos critiques jetaient à l'envi le discrédit sur nos classiques, ils avaient beau nous assurer que leur génération, qu'un seul homme au besoin se chargeait de nous donner à la fois un Shakespeare, un Gœthe, un Dante, l'accomplissement même de leur promesse ne nous eût pas rendu les siècles de gloire qu'ils nous dérobaient. Un parvenu qui se sait fils de roturier peut être fier de sa roture; mais, quand on s'est cru gentilhomme, on perd la moitié de sa valeur si l'on vient à douter de sa noblesse. Jamais un peuple n'aime assez, n'honore assez ses ancêtres; les circonstances peuvent exiger qu'il change leurs institutions; mais il se dépouille d'une partie de sa force, quand il se dépouille de la piété filiale. M. Fustel de Coulanges disait que la cité antique repose sur la religion du foyer : le mot s'ap-

plique en un autre sens à tous les États. Les peuples à qui les romantiques immolaient notre suprématie savaient mieux que nous qu'une nation vit en partie de la fierté que sa littérature lui inspire. Ils avaient connu, eux aussi, des heures d'admiration excessive pour l'étranger, mais à des époques où ils ne connaissaient pas leur génie, ou bien du moins ils ne s'étaient pas acharnés contre les maîtres qu'ils oubliaient momentanément. C'est nous seulement qu'une école imprévoyante s'est appliquée pendant plus de trente ans à faire rougir de nos classiques.

A la vérité, l'étude des auteurs étrangers ne conduit pas fatalement au dédain de la littérature nationale. On peut même remarquer que chez nous, depuis que Shakespeare n'est plus la propriété exclusive d'une coterie, l'idolâtrie agressive qu'il inspirait fait place à une admiration plus conciliante. Les romantiques évitaient, je ne sais pourquoi, de porter ses pièces à la connaissance

du grand public, en les mettant sur le théâtre. Dans ces dernières années, on a été plus hardi; et voici que le grand public n'a pas trouvé dans la représentation des plus fameux chefs-d'œuvre tout le plaisir qu'on lui avait promis; si *Hamlet* a réussi, *Macbeth* a laissé les spectateurs un peu froids. Encore avait-on pratiqué beaucoup de suppressions prudentes, à l'exemple des Anglais, qui, paraît-il, se permettent de penser que le goût de leur poète n'est pas irréprochable. Ainsi ceux qui ne trouvaient naguère aucune traduction de Shakespeare assez fidèle, ont dû, pour le faire jouer, non pas sans doute le travestir, comme Ducis, mais le tronquer comme lui. Il est même arrivé qu'on a refondu *Beaucoup de bruit pour rien*, et la moitié des critiques ont déclaré que la pièce y gagnait. Plusieurs d'entre eux, non des moins accrédités, ont conclu que Shakespeare demeurait un admirable créateur d'âmes, mais que ses pièces étaient plutôt faites pour être lues

que pour être représentées, et que si une lecture superficielle de ses drames détournait quelquefois de nos classiques, un examen plus approfondi du même théâtre ramenait à eux[1]. La représentation récente d'*Egmont* a confirmé cette nouvelle manière d'apprécier les drames conçus dans le goût anglais. Notre patriotisme peut donc enfin se rassurer!

Dès lors, dira-t-on, pourquoi ne pas

1. Dans un récent article de la *Revue Bleue* (7 décembre 1889), on a ingénieusement soutenu que Racine, comme Shakespeare, ne supporte plus la représentation parce que les conditions de la scène ont changé; il est exact qu'un changement de cette nature nuit à tout répertoire; et d'autre part, un lettré qui sait une pièce par cœur n'éprouve pas à la représentation le plaisir vif, l'émouvante surprise que lui donnerait un chef-d'œuvre inédit; mais c'est seulement dans les parties du théâtre de Racine où l'intérêt faiblit, que le spectateur non prévenu s'aperçoit que la scène est bien vaste pour le petit nombre des personnages. D'ailleurs ce répertoire conserve l'avantage que nous avons mentionné, celui de pouvoir affronter la rampe dans son intégrité, tandis que celui de Shakespeare n'y peut paraître qu'au prix de cent mutilations.

chercher dans les littératures étrangères des sujets nouveaux, des idées nouvelles? Pourquoi ne pas varier nos plaisirs ? — Loin de nous la pensée de nier l'agrément ou le profit qu'on peut retirer de là ! Il nous semble seulement qu'on exagère l'avantage de cette recherche.

On croyait, par exemple, aux beaux temps du drame historique, que la lecture des chroniques étrangères enseignait à un même poète à faire revivre tour à tour sur la scène tous les peuples et tous les siècles. On ne réfléchissait pas qu'il faut à un historien de profession de longues années pour pénétrer l'âme d'une seule nation. Nous ne sommes plus dupes aujourd'hui de la fausse couleur locale qui éblouissait les spectateurs de 1830 ; nous savons même combien était légère la provision de science que les poètes du temps apportaient dans la composition de leurs drames ; et nous ne blâmons plus si sévèrement nos tragiques d'avoir franchement habillé à la française

quelques-uns de leurs personnages et d'avoir pris leurs sujets, quand ils voulaient se piquer de fidélité à l'histoire, chez ces Romains dont ils auraient au besoin parlé la langue, dont leur éducation et leurs lectures quotidiennes les préparaient à comprendre le génie.

Reste l'influence salutaire que peut exercer sur un auteur le commerce des grands écrivains de tous les pays. Mais ici encore que l'on prenne garde que souvent les modernes ont gagné à se soustraire à l'influence du dehors! Les Espagnols ont éveillé le génie de Corneille, et il ne serait peut-être pas impossible de prouver que l'*Aminta*, la *Jérusalem délivrée*, le *Pastor Fido* ont contribué à former Racine; mais tout le monde sait qu'en somme les poètes italiens et espagnols, malgré tout leur mérite, égarèrent le goût public. Nos romantiques eux-mêmes doivent beaucoup moins qu'on ne croit aux Anglais et aux Allemands; car au fond rien ne ressemble moins, par

exemple, à une pièce de Shakespeare qu'une pièce de V. Hugo : Shakespeare approfondit des caractères historiques ou légendaires, V. Hugo invente des personnages sans vérité, qu'il anime de passions fougueuses et auxquels il prête sa puissante imagination. Comparez la patricienne Desdémone qui s'enfuit avec Othello, séduite par le prestige de victoires solennellement récompensées par l'État, avec la patricienne Dona Sol, qui veut s'enfuir avec Hernani sans même lui demander ce qu'il fait dans les montagnes avec des compagnons *dont le bourreau sait d'avance les noms !* Quand Shakespeare a-t-il essayé de nous faire croire qu'il suffit à un valet de chambre d'avoir fait jadis de bonnes études pour savoir tout d'un coup gouverner toutes les Espagnes ? D'autre part, un des dons les plus surprenants de V. Hugo est d'avoir possédé dès le premier jour une habileté que Shakespeare n'a jamais atteinte ; il excelle à colorer, à préparer ses invraisem-

blances, tandis que le poète anglais qui s'en permet quelques-unes, non dans les caractères mais dans la composition des scènes, les laisse ingénument éclater : ainsi, voulant nous peindre à la fois, dans *Richard III*, l'âme énergique de la reine Marguerite et la malédiction divine qui punit le meurtre par le meurtre, il la laisse exhaler impunément ses imprécations en face de vainqueurs qui, dans la réalité, l'eussent fait égorger au premier mot. Au contraire, pour nous empêcher de penser que les anciens compagnons de Don César démêleraient la supercherie à laquelle se prête Ruy Blas, au moins à son ignorance de leur passé commun, quoi de plus adroit que la scène amusante où un vieux gentilhomme à demi aveugle déclare reconnaître le cousin de Don Salluste pour prouver qu'il y voit encore ? Disons-le hardiment : pour le fond, c'est au théâtre de Voltaire que ressemble le théâtre de V. Hugo ; les vers du second sont aussi éclatants, aussi vigoureux que

les vers du premier sont ternes et faibles ; mais la science de l'un et de l'autre consiste à surprendre et à émouvoir par l'agencement de l'intrigue et la vivacité des sentiments ; l'âme des peuples, le talent de créer des caractères échappent également à tous deux. Au style près, *Zaïre* pourrait être signée de V. Hugo, et Alzire, qui déclare *à la terre, au ciel, à Gusman même* qu'elle aimera toujours Zamore, n'aurait qu'à prendre quelques leçons de poésie pour mériter de figurer auprès de Dona Sol.

Lamartine ne doit pas davantage aux poètes étrangers. D'une façon générale, ce sont nos philosophes du XVIII^e^ siècle d'une part, une Révolution tour à tour bienfaisante et terrible de l'autre, qui ont formé nos romantiques, quoi qu'ils aient dit. C'est là qu'ils ont pris leur philanthropie, leur mélancolie, leurs alternatives de religiosité et de déisme voltairien, enfin la verve oratoire qu'ils mêlent à l'enthousiasme lyrique. Ils ont précisément laissé une œuvre dont

l'ensemble imposera toujours, parce qu'ils procèdent surtout du génie national, et que, quand ils s'écartent de nos grands maîtres, c'est pour suivre trop docilement, non le goût de l'étranger, mais celui des Français de leur temps.

Qu'on se représente en effet ce qui arriverait si les écrivains de talent se laissaient gagner par les scrupules de nos dilettantes, qui se font un point d'honneur d'approfondir toutes les littératures passées, présentes et à venir! Ce dernier mot n'est pas une plaisanterie, puisqu'ils surveillent anxieusement la naissance des moindres écoles. Ils croiraient leur sens critique perdu, s'il existait dans quelque coin du globe un groupe d'écrivains dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ils diraient volontiers qu'il faut avoir lu tous les poètes pour en comprendre un seul. Supposons que, sans aller si loin, les écrivains qui prétendent composer des œuvres originales, s'imposent la tâche d'étudier seulement les cinq princi-

pales littératures de l'Europe : où prendront-ils le temps de se former ce qui fait surtout l'auteur de génie, une philosophie, un idéal, un style ? Si longtemps occupés de savoir ce qu'ont été les autres, quand trouveront-ils le loisir d'être eux-mêmes? C'est une des erreurs les plus pernicieuses de notre temps, de croire qu'on fait des livres avec des livres. Les livres, du moins ceux qui agissent sur le présent et lui survivent, se font par l'observation de la réalité vivante, c'est-à-dire de soi et des autres. Se connaître, se corriger s'il se peut, connaître les autres et tâcher de les aimer, voilà la vraie source des bons ouvrages. Parmi tous les hommes de talent qui se mêlent d'écrire, ce n'est pas celui qui a le plus lu ou qui a le premier imité une école qu'on négligeait avant lui, qui passera à la postérité; c'est celui qui a le plus fortement médité sur les devoirs et les déceptions de la vie, sur les besoins de son temps, sur les vicissitudes de l'humanité. Or les méditations

les plus fécondes ne sont pas celles qu'on fait sur ses lectures, c'est-à-dire sur les réflexions des autres, mais celles qu'on fait sur ses propres expériences.

On nous objectera que nos classiques ont beaucoup imité les anciens, c'est-à-dire après tout des nations étrangères. Mais il y a ici une grande différence. A quinze ou vingt siècles de distance, quand les croyances et les institutions ont été renouvelées de fond en comble et que l'imitateur, comme c'est ici le cas, est pleinement convaincu que la morale de son temps vaut mieux que celle des siècles dont il proclame la suprématie dans les lettres, l'imitation ne menace d'aucun risque l'originalité puisqu'elle ne porte que sur les procédés du style. De fermes chrétiens, des gens du monde, des hommes de cour comme nos écrivains du XVII^e^ siècle, pouvaient à leur gré lire et relire les chefs-d'œuvre des païens, des républicains de l'antiquité : ce qu'ils en empruntaient n'était presque rien auprès

des observations que leur suggérait une journée passée à Versailles, ou (qu'on ne s'étonne pas de ce mot !) une de leurs confessions générales. Voltaire ne dit pas assez lorsqu'il remarque, fort judicieusement d'ailleurs, qu'ils ont excellé dans plusieurs genres inconnus des anciens ; dans le genre même où ils leur ressemblent davantage, ils leur ressemblent bien peu ; car, leur tragédie étant fondée sur la lutte du devoir et de la passion, et en particulier sur l'amour, on peut dire qu'il n'y a pas dans Racine et dans Corneille une page qui rappelle l'antiquité. D'un autre côté, ils faisaient fort bien de choisir pour modèles dans l'art d'écrire des hommes qui possédaient à un degré éminent les seules qualités qui puissent se transmettre, c'est-à-dire le jugement, le goût. Sophocle a-t-il plus de génie que Dante ou Shakespeare ? Question insoluble ! Tout ici dépend des préférences personnelles. Mais l'étude du premier profite certainement davantage à qui

veut apprendre le métier d'écrivain; les deux autres n'ont guère que les qualités qui ravissent (est-ce leur faire une part insuffisante?); ils ont moins les qualités qui se communiquent. Pour le dire en passant, c'est pour n'avoir pas fait cette distinction que certaines personnes croient que les langues vivantes peuvent sans dommage remplacer dans l'éducation les langues anciennes; elles ramènent toujours le débat à l'égalité du génie des hommes qui ont illustré les unes et les autres; la pédagogie n'est cependant pas, comme la critique, chargée de rendre une justice égale à des génies égaux, mais de choisir entre eux ceux dont le commerce instruit davantage. Ajoutez, pour ce qui concerne la France, qu'en perfectionnant leur style sur le modèle des anciens, nos écrivains suivaient la pente naturelle de leur race; car, dès le premier jour, on aperçoit chez nos vieux auteurs le goût des qualités que le XVII^e^ siècle admirait chez les anciens, clarté, sobriété,

mesure, mérites que les autres nations, qui se mettent pourtant comme nous à l'école de l'antiquité, ne peuvent acquérir sans faire une certaine violence à leur génie.

Allons-nous donc prétendre que l'étude des littératures étrangères ne présente que des inconvénients? Réduirons-nous ses services à celui d'initier les futurs commerçants à l'usage des langues vivantes, ou, tout au plus, à augmenter les jouissances des lettrés? D'abord c'en serait assez déjà pour la justifier. Toute nation a besoin d'être riche, parce que la gêne conduit à épargner sur les moyens de défense, et, en attendant, provoque les révolutions; or, le commerce extérieur donne la richesse aux peuples qui savent se faire entendre commodément des autres. Quant au plaisir de lire dans le texte un auteur étranger, c'est un de ceux qui touchent davantage, peut-être parce qu'il chatouille la vanité.

Mais ce n'est pas tout.

Depuis que beaucoup de nations sont

parvenues à un point égal de civilisation et que des rapports journaliers les unissent, chacune entend, non plus seulement qu'on la laisse en paix, mais qu'on la connaisse et qu'on l'estime. Puis, les gens de lettres sont devenus partout des personnages, et la littérature de chaque peuple forme pour tous les citoyens un patrimoine dont ceux-là mêmes sont fiers qui en usent fort peu. Par conséquent, une nation qui en suspecterait une autre d'ignorer ses écrivains favoris se tiendrait pour offensée. La France en particulier s'aliénerait gratuitement une partie des hommes qui à l'étranger agissent sur l'esprit public, si elle ne leur rendait pas la politesse qu'ils lui font en suivant les productions de nos auteurs; en effet, on attache un grand prix à son suffrage parce qu'elle a souvent régné sur le goût de l'Europe, et parce que ses écrivains excellent à populariser les écrivains qu'ils louent, grâce à la clarté, à l'agrément avec lesquels ils les analysent : on les tient donc pour de

bons juges et de bons avocats; et l'on ne récuse que leur silence.

Voici une raison plus impérieuse encore : quand on ignore la littérature d'un peuple, on ne sait point ce qu'on doit espérer ou craindre de lui. Ses hommes politiques, surtout quand ils parlent pour être entendus du dehors, ne disent que ce qu'ils veulent; et les ambassadeurs qu'on entretient chez lui peuvent ne point tout voir, ou la vérité qu'ils font parvenir à leur gouvernement peut être interceptée par celui-ci. Aussi, quand on n'est pas sûr de pouvoir confier le portefeuille des affaires étrangères à un Richelieu, à un Mazarin, une nation qui veut être informée à temps fait bien de s'informer elle-même. A cet égard, rien de plus utile que le commerce des écrivains étrangers; car, s'ils ne sont pas dans le secret des cabinets, ils sont dans celui des peuples, et celui-ci, qui ne transpire pas toujours plus au dehors, importe souvent bien davantage, surtout quand il s'agit de

vœux séculaires, longtemps déjoués et humiliés par les circonstances, mais toujours renouvelés. Nulle prudence au monde n'impose silence à vingt ou quarante millions d'hommes; il y a toujours, dans le nombre, des voix que la colère, le désespoir, ou une confiance imperturbable dans l'avenir fait parler. Reste sans doute à discerner si ces voix expriment la pensée de tout le peuple, et si le peuple portera dans l'exécution de ses desseins l'énergie qui force, pour ainsi dire, la main à la destinée. Mais l'accord des écrivains distingués fournit déjà une donnée fort précieuse, d'autant que par les qualités morales qui leur sont communes, on peut préjuger de celles de leurs compatriotes.

Tels sont, à notre avis, les véritables avantages qu'offre l'étude des littératures étrangères : les pratiquer, c'est faire acte à la fois de courtoisie et de précaution, et par là, à double titre, de patriotisme. On aime beaucoup à lire de nos jours; mais on

le fait pour satisfaire et affiner son goût, comme si tout le monde avait reçu mission de contribuer aux progrès de la critique : la véritable mission que chacun a reçue, c'est de travailler de toutes ses forces à la prospérité de la patrie. Bien comprendre son génie et s'y attacher fortement, garder ou recouvrer les vertus nationales, parce que la nature attache la conservation de chaque être à l'usage de moyens spéciaux de défense, bien comprendre le génie des autres peuples et régler là-dessus notre conduite envers eux, voilà, ce me semble, la règle suprême pour les auteurs et pour le public.

APPENDICES

APPENDICE A

DU PATRIOTISME DE FOSCOLO

Dès 1797, Foscolo rédigeait dans le journal vénitien de Curti le compte rendu des séances de l'Assemblée législative de la Cisalpine. L'année suivante, il inséra dans le *Monitore italiano,* qui se fondait alors à Milan, des observations sur les travaux de cette Assemblée, où l'on reconnaît un patriote et un démocrate énergique que la lecture des vieux chroniqueurs italiens et de Machiavel a formé à la clairvoyance. Il n'en présente pas moins généreusement la défense de Monti, à qui les répu-

blicains refusaient de pardonner les invectives de la *Basviliana;* Foscolo les engageait à rentrer dans leur conscience, à reconnaître qu'un peuple élevé dans les habitudes de l'esclavage n'a pas le droit d'exiger d'un des siens une impeccable indépendance : « Moi-même, disait-il, malgré mon caractère rigide, malgré les nombreux et cruels malheurs de mon enfance, qui m'ont enseigné à supporter tranquillement les tempêtes de la vie, bien que je commençasse à raisonner quand tout parlait de liberté et que tout conspirait pour la liberté, moi-même j'aurais flatté les tyrans, si leurs persécutions, en m'épouvantant à un âge où je ne savais pas encore les flatter, ne m'avaient de bonne heure enseveli dans une solitude ignorée. Tels étaient les temps et les gouvernements établis depuis de longs siècles, et telle était l'éducation devenue une seconde nature. Qui voudra donc proscrire, au lieu de les réconforter, ceux qui, dans l'abjection de la servitude, opérèrent servilement, ou verra-t-on Monti seul puni parce que son génie a rendu

célèbres ses fautes mêmes? A cette réflexion, l'épée ne tombe-t-elle pas des mains à ses assaillants? » On voudrait à la fois plus de justesse et de délicatesse dans cette apologie, qui exagère l'abaissement du caractère national et exprime fort crûment les faiblesses de Monti, mais on ne contestera pas la générosité du sentiment qui l'a dictée [1].

En 1799, dans son discours sur l'Italie, adressé à Championnet, il proposa des mesures dictatoriales, conseillant même de viser à *égaliser*, *autant que possible*, *les fortunes;* mais il déclarait que la France avait besoin, pour se défendre contre l'Europe, du concours des Italiens, et qu'elle ne l'obtiendrait qu'en renonçant à les asservir. Lorsque Bonaparte revint d'Égypte, il lui adressa une ode qu'il avait composée en son honneur en 1797, mais en l'invitant à assurer la liberté de l'Italie pour effacer le souvenir de la cession de Ve-

1. Pour garant de sa sincérité, v. dans les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, un passage de la lettre du 11 novembre 1798.

nise aux Autrichiens, *qui entache son nom*. Le discours pour le Congrès de Lyon (1801) est écrit d'un style emphatique et vague, mais fier.

Sans doute tout, chez Foscolo, sent un peu l'étude, jusqu'à la noble lettre pleine de ménagements et de franchise, de bons conseils et de fermeté, qu'il adressa à Monti lors de leur rupture et dont on possède deux rédactions ; mais tout respire la loyauté. On lui a reproché d'avoir flatté Napoléon en composant des vers sur la naissance du roi de Rome ; mais le titre donné au fils de Napoléon ne devait-il pas sonner agréablement aux oreilles des Italiens ? N'éveillait-il pas leurs espérances ?

Il nous semble seulement que M. Zanella se trompe, quand il dit que Foscolo attendait le salut de l'Italie de la restauration du catholicisme[1]. Il se peut qu'à une certaine époque Foscolo se soit tourné vers Pie VII, comme vers le souverain le plus indépendant et le

1. *Op. cit.*, p. 195.

mieux intentionné de l'Italie ; mais un de ses biographes, M. Gemelli, a fait justement observer que les *Sepolcri* et le cours professé à Pavie sont d'un disciple de Hobbes, d'Helvétius, de Tracy et de Bentham. J'ajouterai que, dans le discours à Championnet, Foscolo témoigne d'une manière assez originale les égards qu'on lui prête pour la religion : « Faites respecter la religion, lui disait-il, et avilissez ses ministres en les payant. » Qu'on se rappelle d'ailleurs qu'entre 1800 et 1808, c'est-à-dire à l'époque où Foscolo écrivait ses ouvrages les plus célèbres, Manzoni lui-même, sans cesser de croire en Dieu, exhalait contre les prêtres une animosité puisée peut-être dans ses relations avec Cabanis et la société d'Auteuil[1], et que l'on songe que depuis Parini jusqu'à nos jours, le stoïcisme, plutôt que le christianisme, a été la religion des patriotes italiens. Très désireux de conserver à l'Italie les avantages de toute nature que lui

1. V. l'étude biographique de M. Angelo de Gubernatis sur Manzoni, Florence, Le Monnier, 1879, p. 125.

offre la présence du pape, ils ont rarement cru, comme Gioberti, que la mission de la délivrer revînt au Saint-Siège. Au surplus, Dante et Pétrarque, avec toute leur foi, ne pensaient guère différemment.

APPENDICE B

DE CE QUE CHATEAUBRIAND DOIT A Mme DE STAEL

On sait que Mme de Staël et Chateaubriand ont entretenu d'amicales relations ; elle l'appelait *my dear Francis ;* et, si l'on en jugeait par les ouvrages que celui-ci a publiés dans la dernière partie de sa vie, on croirait qu'il a toujours professé pour elle une vive admiration. Il s'unissait pourtant, sous le Consulat, aux critiques qui raillaient sa doctrine de la perfectibilité, à laquelle il se rallia dans ses *Mémoires d'outre-tombe* [1]. Leur commune antipathie pour Napoléon et surtout le changement qui s'opéra entre 1814 et 1824 dans les opinions politiques de Chateaubriand les

1. V. sa lettre à Fontanes sur la préface de la 2e édit. du livre *De la littérature*, et la réponse de Mme de Staël dans la préface de *Delphine*.

rapprochèrent. Mais, dans l'intervalle, il s'était plus d'une fois inspiré de ses écrits.

D'abord, si l'on songe que le livre *De la littérature* a précédé de deux ans la publication du *Génie du Christianisme*, on avouera que dans la composition de ce dernier ouvrage, alors sur le métier, Chateaubriand dut se sentir encouragé par les vues profondes de M^me^ de Staël. Ne nous hasardons pas à dire qu'elle lui a suggéré l'idée d'approfondir l'influence de la religion sur les lettres : c'était en grande partie le fond même du livre qu'il préparait dès lors, et déjà, dans son *Essai sur les Révolutions*, qu'elle n'avait probablement pas lu, il avait préludé à cette étude par des réflexions sur les rapports de la littérature avec les circonstances politiques. Mais, si choqué qu'il pût être des passages où elle donnait à entendre que la philosophie dispensait désormais de recourir au christianisme, il a certainement lu avec profit les pages où elle marque fortement les services que seul il avait pu rendre aux barbares et à l'empire romain

même, la réconciliation opérée par lui entre le nord et le midi de l'Europe, la suppression de l'esclavage, le relèvement de la femme, et, par suite, une félicité domestique plus parfaite et une connaissance plus délicate du cœur humain, l'âme rendue plus accessible à la pitié, l'esprit s'affinant et se familiarisant avec l'abstraction dans les disputes des théologiens, enfin l'utile emploi que le monde a fait, sous la direction de la foi, de ce moyen âge que Voltaire traitait comme une époque vouée au malheur et absolument perdue pour l'éducation de l'humanité [1]. Avant Chateaubriand aussi, elle avait vengé Bossuet du dédain auquel le XVIII[e] siècle s'était laissé aller; elle estimait que, seul des écrivains de son temps, Bossuet avait rencontré *toutes les beautés que peut produire l'éloquence*, et que, dans *le seul asile* qui restât, sous la royauté absolue, pour l'indépendance, *il fit entendre quelques vérités courageuses* [2].

1 *De la littérature*, 1[re] partie, chap. VIII.
2. *Ibid.*, chap. XIX.

Dans le *Dernier Abencérage*, Chateaubriand paraît s'être souvenu de quelques morceaux brillants des romans de Mme de Staël; il avait déjà lu la description de la danse de Delphine, sinon de Corinne, quand il dépeignit la danse de Blanca. On pourrait même croire qu'il doit à Corinne l'idée de faire guider par Blanca son héros dans Grenade, si d'après la préface on concluait, comme il faut peut-être le faire, que cette Nouvelle ne fut achevée que vers le temps du siège de Saragosse.

Mme de Staël, à son tour, semblait vouloir rivaliser avec lui, quand elle projetait de composer sur Richard Cœur de Lion un poème en prose auquel elle se serait préparée par un grand voyage [1], et s'inspirait des *Réflexions politiques* qu'il avait publiées en décembre 1814, quand elle soutenait dans ses *Considérations*

1. V. p. 266 de l'ouvrage anonyme de Mme Lenormant, *Coppet et Weimar*, dans une lettre de Paris, 1814; une lettre à Monti du 30 juin 1815, et une lettre à Mme d'Albany du 15 août 1816, dans la publication faite par M. Saint-René Taillandier.

sur la Révolution française, qu'en France, c'était le despotisme qui était nouveau et la liberté qui était ancienne. Car Chateaubriand, reprenant une observation de Voltaire, affirmait que nous avons eu autrefois le gouvernement de l'Angleterre [1].

Au surplus, même au temps où il déplorait que Louis XVIII eût accordé aux modérés la dissolution de la Chambre Introuvable, Mme de Staël et lui s'accordaient plus en politique qu'ils ne pensaient; car, non seulement ils voulaient le règne de la Charte, mais ils tâchaient de réconcilier les émigrés et les libéraux en leur apprenant à s'estimer réciproquement. Le style des *Considérations sur la Révolution française* pâlit fort auprès des pages vigoureuses où il prouve que la petite noblesse a plus gagné que perdu à la Révolution, et compare le mâle et noble emploi qu'une constitution libre permet de faire de l'âge mûr, à l'ennui, à la frivolité qui sous l'ancien régime

1. V. les chapitres XVI et XVII de ses *Réflexions politiques*.

attendaient les gentilshommes au sortir de la jeunesse [1]. Mais Mme de Staël cherchait, elle aussi, à rallier les nobles à la monarchie libérale; et de même que Chateaubriand les conviait à l'admiration des victoires remportées sous le drapeau tricolore, elle protestait que les républicains avaient admiré le courage des Vendéens.

1. *Ibid.*, chap. xx; *De la monarchie selon la Charte*, p. 68-69 du XXVIIe vol. de l'édit. de 1836.

APPENDICE C

DE QUELQUES PRINCIPES DE MORALE DE M^me^ DE STAËL

On sait que les ouvrages de M^me^ de Staël présentent l'histoire d'une âme partie d'un déisme nettement hostile au christianisme pour en venir progressivement à une piété qui, sans s'attacher beaucoup aux dogmes, proclame l'efficacité bienfaisante de la foi, et envie presque les pratiques d'une religion plus formaliste que celle où elle est née.

On y voit aussi les principes de sa morale aller toujours en s'épurant.

Laissons de côté l'article du divorce, dont les mœurs de l'Allemagne lui montrèrent enfin le fâcheux effet, et celui du suicide qu'elle se repentit publiquement d'avoir justifié. Dans son livre de l'*Influence des passions* (1796), elle donnait une étrange définition du devoir :

« Après tout, s'écriait-elle, quel crime y a-t-il au monde, si ce n'est ce qui est cruel, c'est-à-dire ce qui fait souffrir les autres [1] ? » Comme si les torts qui échappaient à la connaissance de nos victimes ne devaient plus nous être imputés, comme si les devoirs envers nous-mêmes ne composaient pas une partie importante de la morale ! Telle était pourtant bien à cette époque la théorie de M^me^ de Staël, car au chapitre IV de la III^e^ section, elle dit : « Il y a des vertus toutes composées de craintes et de sacrifices, dont l'accomplissement peut donner une satisfaction d'un ordre très relevé à l'âme forte qui les pratique ; mais peut-être avec le temps découvrira-t-on que tout ce qui n'est pas naturel n'est pas nécessaire et que *la morale des divers pays est aussi chargée de superstition que la religion.* » A quoi elle ajoute, au cours du même chapitre : « Sans vouloir méconnaître le lien sacré de la religion, on peut affirmer que la base de la morale consi-

1. Chap. VIII de la 1^re^ partie.

dérée comme principe, c'est le bien ou le mal que l'on veut faire aux autres hommes par telle ou telle action. »

Dans *Delphine*, elle prête la même doctrine à un des personnages, mais cette fois pour la réfuter en ces termes, par la bouche de l'héroïne : « Il n'est pas vrai, comme votre cœur se plaît à le supposer, qu'il ne faille point d'efforts pour être vertueux ; c'est le bonheur, j'en conviens avec vous, qu'on doit considérer comme le but de la Providence, mais la morale qui est l'ordre donné à l'homme de remplir les intentions de Dieu sur la terre, la morale exige souvent que le bonheur particulier soit immolé au bonheur général... Je suis, je ne me le cache point, dans un rang inférieur parmi les âmes honnêtes ; les vertus qui se composent de sacrifices méritent peut-être plus d'estime que les meilleurs mouvements[1]. »

Une autre erreur de M^me^ de Staël, que les romantiques ont pieusement recueillie, con-

1. V. la 17^e^ et la 18^e^ lettres de la 4^e^ partie.

siste à croire que la vertu peut impunément s'exposer aux plus grands hasards. Dans *Ruy Blas,* la reine d'Espagne se met à la discrétion de l'homme dont elle partage la passion.

Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartien ;
J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.

Delphine et Corinne lui avaient enseigné cette confiance, en permettant toutes les privautés, et en déclarant même aux intéressés qu'elles étaient prêtes à leur faire un dernier sacrifice qu'elles les priaient toutefois de ne pas exiger. Mme de Staël nous affirme que ni Léonce ni Oswald n'abusèrent de cette condescendance. Arioste eût fait là-dessus la réflexion que lui inspirent certaines assurances données par Angélique à un cavalier sarrasin : *Forse era ver, non però credibile*[1].

1. Ce scepticisme eût choqué Mme de Staël; cependant elle le provoque quelquefois. Par exemple, Corinne raconte à Oswald qu'à la suite de *longues hésitations et de pénibles scènes, elle a rompu deux fois des liens que le besoin d'aimer lui avait fait contracter et qu'elle n'avait pu se résoudre à rendre irrévocables*

Néanmoins, le second de ces deux romans est bien plus moral que le premier. Non seulement Corinne ne commet pas d'imprudences comparables à celles de Delphine et ne cause point autant de malheurs, mais Mme de Staël, tout en réclamant notre admiration et notre pitié pour les femmes qui choisissent un genre de vie à part, comprend beaucoup mieux la sévérité de la société à leur endroit. Elle entrevoit même qu'il se glisse un peu d'égoïsme dans ces âmes si bonnes, si généreuses, mais qui, en somme, se soustraient à toutes les obligations gênantes pour courir après une félicité de leur goût. Tandis qu'elle s'étudiait autrefois à peindre la vertu sous l'image antipathique de la sèche Mathilde, elle pare, avec une loyauté, une complaisance admirables la charmante Lucile de tous les attri-

(liv. XIV, chap. IV); deux mariages manqués, il n'y a point là de quoi rougir; pourquoi donc, au IIe chap. du Ve liv., avait-elle fait au même Oswald une demi-confidence qui ressemble à l'aveu d'une faute dont le repentir obtient l'absolution?

buts de la piété filiale, de la pudeur, de la dignité silencieuse ; encore un peu, et elle avouerait que Lucile mérite mieux Oswald que Corinne ; il faut que celle-ci se sacrifie à son tour et en meure pour que son prestige, qui avait pâli un instant, recouvre son premier éclat.

Il serait facile de montrer que, dans son livre sur l'Allemagne, elle s'élève à des vues plus pures encore; mais on n'ignore pas qu'elle y rompt avec la plupart des doctrines qui l'avaient auparavant égarée.

APPENDICE D

DE L'ÉTUDE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES EN ITALIE AVANT Mme DE STAËL

M. Cesare Cantù, qui estime avec raison que Mme de Staël a exercé une influence notable sur les opinions de l'Italie en matière de littérature, n'ignore pas que les Italiens n'avaient pas attendu le conseil de la fille de Necker pour étudier les littératures étrangères et celles du Nord en particulier. « On traduisait[1], dit-il, Byron, Hume, Goldsmith, Roscoe, Shakespeare et autres Anglais, par la plume de Niccolini, de Bertolotti, de Michel Leoni, l'*Idéologie* de Tracy, la *Biographie universelle* de Michaud et ses *Croisades*[2], les romans de

1. En Lombardie, vers 1815.

2. Le lecteur français n'a pas besoin qu'on l'avertisse qu'il n'est pas exact d'attribuer à l'historien des *Croisades* la Biographie Michaud.

Walter Scott, le *Recueil des Voyages*, l'*Atlas universel*, les *Républiques italiennes* de Sismondi, son ouvrage sur la littérature et celui de Ginguené, l'*Histoire universelle* de Ségur... Felice Belotti traduisait le théâtre grec, Pompeo Ferrari les drames de Schiller, Rasori la *Mimique* d'Engel, Andrea Maffei les *Idylles* de Gessner[1]. »

Nous ajouterons quelques données qui pourront être utiles à l'érudit désireux d'approfondir la question.

Pour la littérature française, l'éclat qu'elle jetait depuis cent cinquante ans, et la ressemblance de notre idiome avec celui de l'Italie expliquent la curiosité qu'elle inspirait aux Italiens. Parini aurait même souhaité que les jeunes patriciens de la Lombardie fussent moins versés dans la *Pucelle* de Voltaire, dans les *Lettres* de Ninon de Lenclos et dans les *Contes* de La Fontaine. Mais nos ouvrages sévères circulaient au delà des Alpes aussi bien que nos œuvres frivoles. En effet, on y

1. P. 21-22 de *Il Conciliatore e i Carbonari*.

traduisit tour à tour, dans les premières années de ce siècle, le *Vert-Vert* de Gresset (Parme, Bodoni, 1803) et le *Génie du Christianisme* (Venise, Zerletti, 1805); le traducteur est Gio. Batt. Armani), des romans de Pigault-Lebrun, la *Duchesse de La Vallière* de M^me^ de Genlis, les *Jardins* de Delille (en vers *sciolti*, Brescia, Bettoni, 1808; le traducteur est Eutimio Carnevali), et le *Discours au Roi*, les deux premières satires de Boileau (Bergame, Crescini, 1811).

On est davantage surpris des efforts que les Italiens faisaient alors pour connaître des littératures moins accessibles : avant Michele Leoni, Giustina Renier Michiel avait traduit les drames de Shakespeare (*Opere drammatiche di Shakespeare*, en trois volumes, 1800); d'après la Nouvelle Biographie Générale, Alessandro Verri (v. l'article qui l'y concerne) avait mis en italien, pour son propre usage, *Hamlet* et *Othello*. Girol. Silvio Martinenga traduisait Milton (Venise, 1801, in-8°). Vers le même temps, on put lire dans la même

langue les chefs-d'œuvre de Pope, grâce à un lettré qui, dans l'académie des Arcades, avait nom Creofilo Sminteo; et les Avis de Chesterfield à son fils durent un pareil honneur à Pietro Antonietti (Venise, 1810). Acerbi, le futur fondateur de la *Biblioteca italiana*, possédait assez l'anglais pour publier en cette langue le voyage qu'il avait fait, ou, s'il faut en croire M. Cantù[1], qu'il n'avait pas fait, en Laponie[2]. Les meilleurs écrivains pratiquaient les auteurs de la Grande-Bretagne ; nous l'avons dit pour Cesarotti et pour Monti : Foscolo a traduit le *Voyage sentimental* de Sterne, et Ippolito Pindemonte défendait la littérature anglaise contre un critique qui la sacrifiait, ainsi que la littérature italienne, aux écrivains français[3].

Le génie allemand, alors dans tout l'éclat de son tardif apogée, fixait plus encore l'at-

1. P. 96, en note, de *Il Conciliatore e i Carbonari*.
2. Cette *Relation* parut à Londres en 1802.
3. V. p. 117-118 des œuvres de Benassù Montanari, Vérone, 1855.

tention de l'Italie, non pas qu'on traduisît plus d'auteurs allemands que d'anglais ou de français, le plus souvent même les interprètes ne travaillaient que sur des versions françaises[1]; mais on étudiait davantage les systèmes de philosophie ou d'esthétique des premiers. Bertòla, traducteur de Gessner, avait publié, en 1779 et en 1784, des essais sur la littérature allemande; on discutait la doctrine de Schelling (deuxième supplément au numéro du *Giornale italiano* du 24 juillet 1805); la correspondance de Pietro Giordani sous l'Empire nous le montre étudiant Lessing et Winckelmann, et c'est peut-être dans ce commerce avec l'Allemagne qu'il puisait le dédain avec lequel, dans une lettre du 15 février 1811, il

1. Aux traductions citées par M. Cantù, j'ajouterai, seulement sans prétendre d'ailleurs qu'on ne puisse rien ajouter de plus, celle de l'*Aristippe* de Wieland, par Mich. Aug. Antonini, Padoue, 1809-1810, celle du *Werther* de Gœthe par un anonyme, Bologne, 1810, et un recueil d'un titre significatif : *Raccolta di romanzi in maggior parte tradotti dal tedesco*, Milan, Destefanis, 1809-1810. Sur l'emploi des versions françaises, v. un article de M. Zumbini, *Nuova Antologia*, du 2 février 1890.

mettait nos écrivains du siècle de Louis XIV au-dessous d'Amyot. Le *Nuovo Giornale dei letterati* de Pise, en annonçant la mort de Schiller[1], s'exprimait ainsi : « Cette perte d'un homme qui, après Alfieri, était le premier tragique de son temps, et qui, jeune encore, était bien près de le surpasser, est estimée avec raison irréparable pour longtemps. » Isabella Teotochi Albrizzi avait disposé, vers 1800, un certain nombre de portraits de ses amis autour de celui de Gœthe, comme pour lui former un cortège d'honneur [2].

On avait même tenté d'assurer à l'Italie les moyens de se tenir au courant des productions étrangères : en 1790, il se publiait à Mantoue un *Giornale della letteratura straniera;* vers 1805, Mario Pieri, sur le conseil de Cesarotti, fonda un journal analogue avec l'argent de la comtesse autrichienne Fanny Morelli, qui y travailla. Cette feuille, qui donnait la traduction des meilleurs articles des

1. P. 103, de la 1re partie du t. III, 3e collection.
2. P. 50 du livre de M. Malamani, sur l'Albrizzi.

journaux allemands, anglais et français, ne dura, il est vrai, que six mois[1]; mais les *Annali dell' Accademia italiana* (1802) s'ouvrent par un préambule intitulé : *Spirito dell' Accademia italiana*, où il est dit que ce corps savant s'adjoindra, pour profiter des lumières venues du dehors, quatre associés ordinaires et quatre correspondants pour chacun des groupes suivants : Espagne et Portugal, France, Angleterre, Allemagne, Nord de l'Europe; et l'on voit, en effet, un résident de Livourne, Jean-Paul Schulthesius, élu associé honoraire de cette Académie, lui promettre des comptes rendus sur la littérature allemande[2].

1. P. 98-100 du Ier vol. de l'autobiographie de Pieri, Florence, Le Monnier, 1850.

2. A la date du 8 février 1805, dans le VIIe volume des lettres adressées au secrétaire général de cette Académie, Giac. Sacchetti.

APPENDICE E

LA TERRE DES MORTS, DE GIUSTI (1841)

« Pour nous, fantômes de l'Italie, momies dès le sein de notre mère, la nourrice, bien mieux, la sage-femme tient lieu de croque-mort. Avec nous, le prieur perd l'eau du baptême, et, quand nous *remourons*, il nous vole l'argent des funérailles.

« Nous voici cloués ici à l'effigie d'Adam; nous semblons de chair, et nous ne sommes que des côtes et des tibias debout. Ames abusées, que faites-vous sur cette terre? Résignez-vous, allez rejoindre la grande armée des morts.

« L'histoire n'a que faire d'une nation morte. Que vous importent, squelettes, la gloire, la liberté? A quoi bon des obsèques avec guirlandes et draperies? Marmottons un *Requiem*, et que tout soit dit!

« De tous les points de la tombe maudite, la sombre pensée d'un drap mortuaire flotte sur chaque tête ; le royaume des arts, des lois, de la littérature n'est qu'une peste. Niccolini est expédié, Manzoni est enterré dans sa bibliothèque, et toi, qui en es à Complies, Lorenzo[1], comment donc fais-tu passer dans le marbre la vie que tu n'as pas ?

« Qu'était Romagnosi? Une ombre qui pensait, et qui, du fond de l'éternel repos, épouvantait les vivants. Pour un mort, c'était un vivant ; mais pour un vivant, c'était un pygmée ; de fait, depuis sa mort, il est plus grand qu'auparavant.

« L'héritage abandonné des morts vieux et jeunes a enrichi plus d'un sur la terre des vivants. Dûment installé sur les biens des défunts, l'héritier célèbre l'anniversaire.

« Avec quelle énergie on vit là-bas ! La presse y témoigne de cette vitalité. Écris,

1. Lorenzo Bartolini.

écris, écris encore ! Ces gens-là mourront douze fois l'an, et tu les vois toujours en vie.

« O vous, qui tombez au milieu de nous du pays des vivants, dites de quel front vous venez parmi les morts pour votre santé ! Écoutez : tôt ou tard, cet air vous fait mal ; cet air pour vous aussi est sépulcral.

« Moines qui n'êtes pas encore disparus, sbires inquisiteurs, laissez-là les ciseaux ignorants de la censure. Pauvres sots, le bien de l'intelligence est proprement celui des morts ; pourquoi nous vouloir eunuques jusque dans le cercueil ?

« Pourquoi ces forêts de baïonnettes sur notre dos ? Pourquoi les moustaches du Nord se graissent-elles sur nos ossements ? Quoi, vous surveillez des morts avec un soin si jaloux ? Étudiez-vous l'anatomie ? Que le diable vous emporte !

« Mais sur le livre de nature, il y a des entrées et des sorties. A eux la vie, à nous la sépulture. Puis, si tu veux le savoir, nous

avons assez vécu : Gino[1], nous étions grands, et là-bas, on n'était pas né.

« O murs de notre ville, sépulcre majestueux, jusqu'à vos ruines sont une apothéose ! Efface même la fosse, barbare inquiet, car ces os téméraires s'enorgueillissent de leur tombeau.

« Sur le monument veille sans fin un rayon de soleil, comme un flambeau qu'agite le vent. Les roses, les violettes, les pampres, les olives sont des symboles de pleurs. Oh ! quel beau cimetière à faire envie aux vivants !

« Cadavres, trêve de paroles, laissons-les chanter et voyons comment cette mort finira. Parmi les psaumes de l'office, il y a aussi le *Dies iræ;* le jour du jugement ne viendra-t-il pas ? »

On connaît assez le livre *Del primato civile e morale degli Italiani*. Dans *Ettore Fieramosca o La disfida di Barletta* (1833), Massimo d'Azeglio nous peint des Italiens du XVI[e] siècle

1. Gino Capponi.

que la jactance dédaigneuse des barons français enflamme d'une douloureuse et efficace indignation. Ni ce roman, ni le livre de Gioberti ne ressemblent, au surplus, au *Misogallo* d'Alfieri; le roman de Massimo d'Azeglio finit même par une noble condamnation des haines de peuple à peuple. De plus, Gioberti et lui entendent l'un et l'autre que l'Italie se fasse elle-même sa destinée; ils auraient pu prendre pour devise le fameux mot de Charles-Albert Gioberti ne veut pas plus voir l'Italie s'infatuer de l'Allemagne que s'infatuer de la France; et, dans *Fieramosca*, l'ivrogne et cupide Martin Schwartzenbach est traité avec un mépris que l'auteur ne ressent pas pour le présomptueux baron de la Motte.

APPENDICE F

DE QUELQUES ARTICLES, OUVRAGES OU OPUSCULES ITALIENS RELATIFS A Mme DE STAËL OU A SA FAMILLE.

Nous ne dresserons pas ici la liste des articles de journaux italiens que nous avons cités au cours de cet ouvrage ; nous y ajouterons seulement quelques indications. Le 16 mars 1805, le *Giornale italiano* donna un compte rendu de l'édition des *Mémoires de Necker ;* il y louait beaucoup Mme de Staël, sans discuter les jugements de son livre sur la littérature. La même année, le *Magazzino di letteratura, scienze, arti*, etc., qui paraissait à Florence, s'exprimait en termes aigres-doux sur sa personne (p. 122 du IVe vol.). En 1805 également, il parut à Milan, chez Giegler, un livre intitulé *Remarques sur quelques ouvrages modernes, précédées de l'analyse de* Delphine, *de Mme de Staël-Holstein, et suivies de*

quelques considérations sur le suicide, la philosophie, la politique, etc., imitation d'un manuscrit italien. Est-ce bien un Italien qui a composé cette apologie ironique de M^me^ de Staël, qui défend contre l'abbé Barruel les philosophes français du XVIII^e^ siècle, qui exalte le génie de Napoléon I^er^? Les notes des pages 16, 19, 26, 43, pourraient le faire admettre. Du moins, l'auteur n'est pas l'abbé Guillon, le principal agent littéraire de la France en Italie, puisque, tout en louant le traité de cet abbé contre le suicide, on l'y déclare diffus. Quoi qu'il en soit, ces remarques sont correctement écrites, mais point intéressantes.

Je dois à l'obligeance de M. Giuseppe Cugnoni un passage des Mémoires manuscrits d'Agostino Chigi dont voici la teneur : « Jeudi, 14 février 1805. Aujourd'hui, l'Arcadie a tenu après dîner une séance sans ordre du jour ; la fameuse M^me^ de Staël, fille de M. Necker, qui voyage et représente en femme de lettres, y a pris part. Elle a été saluée pastourelle et a lu la traduction française d'un célèbre

sonnet de Minzoni sur la passion de Jésus-Christ. J'ai récité des vers libres (*sciolti*) qui étaient destinés à la séance de l'année dernière en l'honneur du feu cardinal Gerdil et qu'une indisposition m'avait empêché de réciter. A la fin de la pièce, j'ajoutai ce petit morceau de circonstance : « Aujourd'hui je « devrais changer de mètre, je devrais parer « mes vers de fleurs et réveiller ma lyre pour « des sons joyeux ; car à un jour aussi splen- « dide un chant funèbre convient mal, puisque « notre Arcadie reçoit aujourd'hui dans son « sein une aimable pastourelle qui vient des « lieux où les Muses italiennes eurent leur « berceau, et qui fit boire aux Grâces françai- « ses l'onde inspiratrice de Sorgues et de Vau- « cluse. Vous dont le cœur brûle des flammes « d'Apollon, vous qu'anime un jeune talent, « sur vos flûtes ingénieuses faites retentir des « airs dignes d'un si beau sujet. Ce n'est pas « affaire à moi, dont les belles années sont « déjà loin, à moi que poursuit et que va « saisir l'âge moins cher à Phébus et aux

« neuf Sœurs, l'âge ami de la raison et de la « sagesse. »

M. le marquis Ferrajuoli a bien voulu me communiquer un extrait du journal romain *le Cracas* en date du 20 janvier 1805, relatif à la même séance. Le voici en français : « La séance des Arcades, tenue le 14 courant dans la salle de la Mue [1] brillamment illuminée, a rencontré la satisfaction générale... Le *berger suprême*, M. l'abbé Louis Godard, ouvrit la séance par une élégante allocution dans laquelle il proclama pastourelle d'Arcadie M^me^ la baronne de Staël-Holstein, célèbre femme de lettres... La nouvelle pastourelle se signala par un sonnet français élégant, traduit du fameux sonnet de l'abbé Minzoni sur la passion de Jésus-Christ ; M. Giuseppe Alberghetti, par quelques stances sublimes, à propos d'un ouvrage de M^me^ de Staël..... M. Francesco Battistini, par une gracieuse épigramme latine à l'honneur de la nouvelle bergère..... La séance

1. Dans l'Académie des Arcades, tous les noms rappellent la vie champêtre.

était honorée de la respectable présence des Éminentissimes et Révérendissimes cardinaux Crivelli, Albani, Erskine ; et l'assistance était très grande. Ce fut donc une séance brillante tant par la beauté des poésies qu'on y entendit que par l'affluence de tant de personnes considérables. »

A l'occasion du mariage de la fille de Mme de Staël, Carlo Nistri composa et fit composer par ses amis plusieurs pièces de vers italiens ou latins qui parurent sous le titre de : *Applausi poetici per le faustissime nozze fra S. E. il signore Vittorio duca di Broglio pari di Francia principe del sacro romano Impero e la signora Albertina de Staël.* (Pise, 1816, Sebastiano Nistri.)

M. Levino Robecchi, le docte éditeur milanais, à qui je dois un exemplaire de la comédie-pamphlet *I Romanticisti* (Milan, 1819), a donné, dans sa très utile *Bibliografia classico-romantica*[1], la clef des pseudonymes sous

1. V. son *Saggio di bibliografie* (1887).

lesquels Paganini et Pagani-Cosa, les auteurs présumés, y désignent les chefs de l'école romantique d'Italie. Voici l'analyse de cette bouffonnerie mêlée de chants. Après les lamentations d'un Romantique sifflé et le récit d'un songe épouvantable, on procède à la dissection de la reine Donna Tremola (M^me^ de Staël) au milieu des chants et des danses des croque-morts ; car, de par Shakespeare, dit un d'eux, la corporation a le droit de rire, chanter, philosopher, manger et s'enivrer en présence de n'importe quel cadavre ; les chirurgiens constatent chez Sa Romanticité un cœur dur et velu, beaucoup de bile, un cerveau pétrifié, triple cause de ses opinions en littérature. Puis les adeptes, après avoir demandé conseil à la bière et à l'eau-de-vie (*vu que le plus romantique est celui qui boit le plus sec*), après s'être couchés dans des catafalques pour appeler l'inspiration, interrogent un perroquet pour savoir qui doit remplacer Donna Tremola dans le gouvernement de la secte. Sur la réponse du perroquet, ils se mettent en république. On célèbre les funérailles de la

feue reine. L'orateur chargé de l'éloge funèbre trouvait déjà des larmes dans ses yeux grâce à un oignon qu'il avait prudemment apporté, quand Horace, à qui il venait d'adresser une parole malsonnante, apparaît sur un char et met le cénacle en fuite.

Passons à l'analyse de l'ouvrage intitulé : *Corinna della Signora di Staël risuscitata da Anastasio medico-chimico, opera dettata per dissipare le tenebre dell' ignoranza, dei pregiudizi e delle superstizioni, per atterrare la letale tirannia sacerdotale e purificare la santa religione di Cristo da quei tanti scandalosi abusi con i quali è stata mascherata e contaminata dal clero romano ; dedicata al pontefice Pio IX dall' editore avv. Pietro Z. E. Veroni per quarant' anni e più professore di lingua e letteratura italiana nella città di Londra e naturalizzato suddito britannico* (Florence, Cellini, 1863). Le médecin Anastasio, prié par le prince Castel Forte d'embaumer Corinne, la ressuscite, l'emmène en France, multiplie les preuves de science et de bonté, dissipe

une bande de chauffeurs en les faisant tomber évanouis à l'aide d'une poudre qui exhale une odeur infecte ; Corinne finit par épouser le prince Castel Forte, et rend le bonheur à sa sœur et à Oswald. L'esprit du livre est d'enseigner par les dissertations d'Anastasio, à réformer le christianisme en expliquant le sens caché de l'Évangile. L'auteur s'imagine que son héros fait une telle peur aux inquisiteurs qu'un de leurs agents essaie de concerter avec un curé l'assassinat d'Anastasio.

APPENDICE G

TRADUCTIONS ITALIENNES DES LIVRES DE Mme DE STAËL.

En 1803, il parut une traduction de l'ouvrage de Mme de Staël sur la littérature : *Della letteratura considerata nei suoi rapporti colle istituzioni sociali* (Milan, 1803). Cette traduction, faite sur la deuxième édition, est à peu près dépourvue de notes, même dans le chapitre relatif à l'Italie ; et la préface n'en contient rien d'intéressant.

En 1817, parurent les *Lettere sugli scritti e sul carattere di G.-G. Rousseau, della baronessa di Staël-Holstein, tradotte dal francese con un discorso del traduttore sullo stesso argomento* (Mendrisio, Landi). Le traducteur, C.-G. Tamassia, juge assez librement certaines opinions de Mme de Staël ; mais il s'exprime sur elle dans sa préface avec un enthousiasme

dont il donna encore des preuves quelques années plus tard en publiant les *Pensieri della baronessa di Staël scelti dalle sue opere e tradotti per cura del caval. Giov. Tamassia* (Bergame, Mazzolini, 1824); on trouve dans ce recueil deux lettres échangées entre Tamassia et M^me^ de Staël (p. 196-199, texte et notes). Ce Tamassia était un philosophe et un économiste, ami de Foscolo.

Corinne fut traduite en 1820 par un anonyme (Venise, Giuseppe Antonelli, deux volumes), avec une dédicace à M^me^ Bianca Anguissola, née Busca, une courte préface et quelques notes destinées à défendre sur trois ou quatre points l'Italie contre M^me^ de Staël; on y déclare, par exemple, que M^me^ de Staël a été trompée par de faux rapports quand elle a avancé que plusieurs milliers de lazaroni passent le jour à dormir dans une grotte pendant que leurs femmes filent; on s'y plaint qu'en n'attribuant une physionomie originale qu'aux dialectes de Venise, de Naples et de la Sicile, elle ait fait tort au dialecte de Bales-

trieri et de Porta. Ces notes sont d'ailleurs très peu nombreuses. On n'y indique même pas la provenance des vers italiens cités dans le roman. En revanche, l'interprète donne une version italienne en vers des improvisations de Corinne, qu'il doit à une *coltissima donna fiorentina;* il eût mieux fait de presser Monti de s'en charger, comme il l'avait promis. Cette traduction de *Corinne* fut réimprimée sans la préface, mais avec les notes et les morceaux en vers, à Venise, en 1844, par Borroni et Scotti, qui se bornèrent à y ajouter de mauvaises illustrations.

Une traduction également anonyme de l'*Allemagne*, faite sur la deuxième édition française, parut en trois volumes à Milan chez Giovanni Silvestri, 1814, sans autre préface que celle de M^me^ de Staël.

Revenons un instant à *Corinne :* l'obligeance de M. d'Ancona me permet de suppléer au silence des traducteurs italiens en indiquant les auteurs de plusieurs passages cités par M^me^ de Staël :

Au chapitre III du IV^e^ livre, on lit :

Cadono le città, cadono i regni,
E l'uom d'esser mortal par che si sdegni !

C'est un souvenir inexact du Tasse, qui, imitant la fameuse lettre de Sulpicius à Cicéron, avait dit, dans la vingtième strophe du quinzième chant de la *Jérusalem délivrée :*

Muoiono le città, muoiono i regni;
Copre i fasti e le pompe arena ed erba,
E l'uom d'esser mortal par che si sdegni !

Au 1^er^ chapitre du XI^e^ livre de *Corinne*, ces vers :

E non udite ancor come risuona
Il roco ed alto fremito marino ?

sont encore, à un léger changement près, ceux du Tasse (trente-deuxième strophe du quatorzième chant de la *Jérusalem délivrée :*

E non udian ancor come risuona.....

Enfin, au dernier chapitre du livre précité de son roman, les mots

Nè greggi, nè armenti
Guida bifolco mai, guida pastore.

sont une abréviation d'un autre passage du même poème (3e str. du XIIIe ch.) :

Nè qui greggi od armenti, a' paschi, all' ombra
Guida bifolco mai, guida pastore.

Il n'est pas sans intérêt de constater les changements qu'elle fait subir aux passages du Tasse ; c'est, je crois, une preuve qu'elle cite de mémoire.

Revenons aux hommages que lui ont rendus les Italiens.

Ils se prêtèrent gracieusement à son désir d'ouvrir l'accès de la Péninsule aux ouvrages de son second mari : le livre de Rocca sur la guerre d'Espagne fut, sur sa prière, traduit dans leur langue [1] ; et la *Biblioteca italiana* en rendit compte (novembre 1816), ainsi que le *Spettatore*. Il est vrai que cet ouvrage, qu'on a récemment réimprimé, avait eu déjà trois éditions en France et qu'on le traduisait en allemand, en anglais et en espagnol.

1. Milan, Stella, 1816. — V. la lettre de Mme de Staël à Monti du 29 janvier 1816.

LETTRES DE Mme DE STAEL ADRESSÉES A DES ITALIENS OU CONSERVÉES EN ITALIE.

Nous avons fréquemment cité les lettres de Mme de Staël à Monti. Mentionnons deux lettres écrites par elle à la comtesse Cicognara que M. Vitt. Malamani a publiées en 1888 [1], à l'occasion des noces Bentivoglio-Hurtado.

J'ai vu à la Bibliothèque nationale de Florence deux lettres sans importance de Mme de Staël; l'une, du 22 février (1816), au Dr Vacca, accompagnait l'envoi des honoraires dus à ce médecin; dans l'autre, datée de Paris, 9 fé-

1. Lettere inedite di Melch. Cesarotti, di Mme de Staël, d'Ippol. Pindemonte, di U. Foscolo et di Carlo Rosmini alla contessa Massimil. Cislago-Cicognara. Venise, Typog. de l'*Ancora*. Il faut toutefois noter que la première de ces deux lettres aurait dû être datée, comme la deuxième, de 1805, que le *procelloso* de la p. 19 ne peut être Foscolo, alors absent de l'Italie, et que Mme de Staël ne paraît pas être allée à Venise en 1807, comme on le dit à la note de la p. 23.

vrier 1788, elle charge un M. Grand de payer une somme à M. S. Bérard. J'ai lu aussi, au Museo civico de Turin, qu'il ne faut pas confondre avec la *Biblioteca civica* de la même ville, quatre lettres sans indication d'année : l'une à la comtesse Du Perron, à Turin, pour lui présenter Biot, *mathématicien de premier rang et Français très aimable;* une à Sismondi, pour offrir une place de spectacle à sa mère et lui dire : « Savez-vous que je vous aime beaucoup, et tous les jours plus, sans que vous vous en doutiez? »; une lettre de condoléance au marquis d'Angenne; une invitation à dîner à M^me^ W. Spenser, Curzonstreet, Mayfair, à Londres. Ces quatre lettres font partie du legs de la famille Nomis de Cosilla. Aux archives d'État à Milan, on trouve une lettre d'elle sans importance, adressée à M. Aug. Guigner, à Nyon.

Enfin M. le sénateur Ruschi a bien voulu me montrer les lettres de M^me^ de Staël à son père, ancien maire de Pise sous Napoléon I^er^. Ces lettres, sur lesquelles M. Ruschi m'a obli-

geamment fourni les éclaircissements nécessaires, marquent l'étendue des relations que, du palais Toscanella où elle logeait et qu'Alfieri et Byron ont également habité, elle avait nouées dans le Grand-Duché. Citons seulement, outre Mme Pitti, sœur de M. Ruschi père, Fossombrone, dont le fils est aujourd'hui sénateur, Ricci, le marquis florentin Guadagni, le mathématicien Gonnella, Anguillesi, Rosini, Neri Corsini. On y voit aussi que Mme de Staël projetait l'achat d'une propriété appelée Latignano, qui avait appartenu à une corporation supprimée et dont il valait mieux, disait-elle, négocier l'acquisition avec le gouvernement qu'avec les prêtres; mais une préoccupation assez curieuse l'arrêtait : s'il lui fallait un jour combattre le projet de rétablir en France les biens du clergé, ne dirait-on pas à Paris qu'elle en jugeait d'après son intérêt, en détenteur de propriétés ecclésiastiques?

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ITALIE

DE 1796 A 1814

AVERTISSEMENT

« Quand nous voyons, dit M. Rambaud dans la conclusion de son livre sur l'Allemagne sous Napoléon Ier, le dictateur proclamer en Westphalie, en Bavière, en Pologne, l'affranchissement des paysans, la liberté de conscience, l'égalité devant la loi; quand nous voyons le Code de la Constituante, devenu le Code Napoléon, prendre pied sur le Rhin et sur la Vistule, nous avons le droit d'en être fiers pour la Révolution française, qui a été faite par la nation tout entière..... Mais l'esprit de 1789 ne pouvait que réprouver les guerres éternelles, les conquêtes non ratifiées par

le consentement des peuples et toutes les violences qui furent les conséquences du système politique de l'Empereur. »

L'historien français qui écrira l'histoire de notre prépondérance en Italie durant cette même période devra imiter la franchise de l'auteur que nous citons, mais il pourra partager sa fierté patriotique. Il ne dissimulera ni les prévarications des agents impériaux, ni les injustes exigences du maître suprême ; mais il constatera que la domination française en Italie, apporta, en compensation de maux passagers, des biens durables.

Nous savions d'avance que notre catalogue, malgré tous nos soins, malgré le secours du catalogue de la Bibliothèque nationale, du répertoire de M. Bertocci, du catalogue d'articles de Revues publié par la Chambre des députés d'Italie, offrirait bien des lacunes ; nous n'avons pas voulu les cacher en le grossissant outre mesure. Nous avons écarté de propos déli-

béré beaucoup d'ouvrages qu'il faudrait consulter pour traiter le sujet, mais qu'on saura bien trouver sans nous, par exemple, les biographies de Napoléon Ier, les livres consacrés à l'histoire générale de son règne, de ses démêlés avec Rome, les biographies de Pie VI et de Pie VII, tous ceux des ouvrages relatifs à Eugène de Beauharnais, à Joseph Bonaparte, à Murat, qui se trouvent cités dans la Nouvelle Biographie Générale ; enfin (car il n'y a rien à faire après M. d'Ancona), les relations de voyage en Italie. Parmi les histoires spéciales des grandes villes d'Italie, nous n'avons cité d'ordinaire que celles qui traitent particulièrement de notre période. Nous n'avons pas transcrit le titre des livres mentionnés au cours de l'étude qui précède et dont la plupart pourtant fourniraient d'utiles données. Nous avons même laissé de côté tout ce qui se rapporte à l'œuvre et à la vie des écrivains italiens du temps, bien que presque tous aient entretenu avec

le gouvernement français des relations plus ou moins officielles : ainsi la correspondance de Foscolo et surtout celle de Pietro Giordani contiennent d'intéressants détails sur la conduite de l'autorité avec les Universités ; les *Curiosità foscoliane in gran parte inedite* de M. Antona Traversi (Bologne, Zanichelli, 1889) donnent des éclaircissements sur les relations de Foscolo avec elle sous la République cisalpine, de même que les articles de M. G.-A. Martini (*Rassegna Nazionale*, 1880, n° 2) et G. Chiarini (*Nuova Antologia*, 1885, n° 5) font connaître le jugement que Giordani portait sur Napoléon I^er^ et sa vie à cette époque. On a tant écrit en Italie sur Monti, sur Foscolo, sur Manzoni, sur Niccolini, etc., que nous avons craint d'effrayer, par une liste interminable la bonne volonté de ceux que nous voudrions encourager. Par le même motif, nous n'avons pas copié dans le Catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris les titres des nombreux éloges en vers ou

en prose composés par des Italiens pour Napoléon après la proclamation de l'Empire, tandis que nous y relevions d'autres panégyriques antérieurs à cette époque et partant moins suspects de vues intéressées: nous renvoyons donc simplement à l'œuvre de Monti, de l'improvisateur Gianni, comme aux tableaux d'Andrea Appiani, de Giuseppe Bossi et aux statues de Canova. Pour ce qui concerne la poésie, le travail des curieux serait bien facilité si M. Carducci avait eu le loisir de publier la collection des *Poeti della Repubblica cisalpina e italiana* qu'il avait annoncée. Il serait surtout intéressant de suivre pendant cette époque d'orageuse liberté la lutte des conservateurs et des novateurs sur la scène dramatique ; M. Landau a étudié dans Carlo Gozzi ce qu'il appelle la comédie au service de la réaction, *Die Comoedie im Dienste der Reaction, Beitrage zur allgemeine Litteratur*, n° 316, 12 novembre 1881 ; et M. Ernesto Masi, qui a rendu compte de cette étude dans le

Fanfulla della Domenica du 19 novembre de la même année, a examiné le théâtre jacobin en Italie, dans le *Fanfulla* également, le 23 mars 1884 ; plus récemment, M. A. Paglicci-Brozzi a traité ce sujet dans son livre *Sul teatro giacobino ed antigiacobino in Italia*, 1796-1805, *studi e ricerche* (Milan, Pirotta, in-8).

Nous n'énumérerons pas davantage les journaux du temps ; nous signalerons seulement un point qui pourrait faire l'objet de curieuses investigations : ce serait la recherche des Français qui furent employés par le gouvernement dans la presse italienne pour diriger l'esprit public. Aimé Guillon et La Folie, sur lesquels on peut consulter les *Guerre letterarie di Ugo Foscolo*, par M. G. Ant. Martinetti (Paravia et C^ie^, Rome-Turin-Milan-Florence, 1881) et *Il Conciliatore e i Carbonari*, de M. Cantù (p. 285) ne furent pas les seuls : dans plusieurs articles de différentes gazettes italiennes du temps, j'ai cru reconnaître, au

style et à la tournure d'esprit, la marque de notre nation. Parmi les ouvrages spéciaux qu'on devrait consulter sur la presse italienne, se trouvent l'*Elenco provvisorio cronologico dei Giornali di Torino*, 1645-1883, rédigé par M. Ant. Manno, Turin, Paravia et C^ie^. 1883 [1], et les *Annali di statistica, saggio di una storia sommaria della stampa periodica*, Rome, typographie des frères Bencini, 1880, publication faite sur l'ordre du ministère de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie. La feuille officielle, *Il Giornale Italiano*, était dirigée par des Italiens, de 1803 à 1806 par le Napolitain Vinc. Coco, et de 1806 à 1815, date de la fin du journal, par Gio. Gherardini. M. Eug. Bouvy, aux pages 274 (note 2), 275,278 en note, de sa thèse sur Pietro Verri, signale les principaux journaux de la

1. On y voit que, dès 1780, un certain Des Roches publiait en français et en italien un *Giornale di Torino e di tutti gli Stati di Sua Maiestà.*

République cisalpine. La feuille littéraire de Monti, *Il Poligrafo*, fournirait des détails sur la représentation des pièces françaises au théâtre milanais de la Canobbiana. Au cas où l'on voudrait chercher l'influence de la France jusque sur les objets frivoles, on pourrait parcourir *le Corriere delle Dame*, rédigé par Carolina Lattanzi, où d'ailleurs on s'occupait aussi de littérature et de politique[1].

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il faudrait également consulter les journaux français, surtout le *Moniteur*, fouiller les correspondances diplomatiques au ministère des Affaires étrangères, enfin interroger les Bibliothèques et les Archives de l'Italie?

On pourrait d'ailleurs commencer par des monographies. Nous indiquions tout à l'heure un de ces sujets particuliers, la

1. Giuseppe Lattanzi, son mari, fut même enfermé sur l'ordre de Napoléon, dans une maison de fous, pour avoir annoncé trop tôt la prochaine réunion de l'Étrurie à l'Empire français.

presse officieuse. Un paragraphe de la première section de notre catalogue permettrait de composer sans trop de difficultés une étude sur la célérité avec laquelle Napoléon retrempa dans le service militaire le courage des Italiens. En s'aidant d'une part de M. Thiers, de l'autre des meilleures descriptions des grandes villes d'Italie, on présenterait aisément le tableau de tout ce que le gouvernement français fit pour les enrichir et les embellir : aucun touriste n'ignore que Venise lui doit son Jardin public et Rome sa promenade du Pincio, que la statue de Napoléon placée sur une des tourelles du dôme de Milan rappelle la part prise par lui à l'achèvement de cette magnifique cathédrale[1]; et tout le monde sait que c'est lui qui a percé la route du Simplon. La coupable spoliation des musées d'Italie, sur laquelle on trouvera des détails

1. Il existe une *Storia e Descrizione del Duomo di Milano, corredate di trenta tavole incise*, par Gaetano Franchetti, Milan. Destefanis, 1821, in-4.

dans un livre de M. Alb. Bournet, *Rome, études de littérature et d'art* (Plon, Nourrit et Cie, 1883) n'a duré qu'un temps; mais l'Italie jouit encore des bienfaits dont nous parlons. Elle a d'ailleurs conservé le souvenir des égards que plusieurs de nos généraux témoignèrent à ses grands hommes ; les pages de M. Ademollo sur Miollis, auxquelles renvoie notre Bibliographie, en font foi. Il faudrait plus de temps pour éclaircir un autre point, la direction donnée à l'instruction publique ; je ne saurais malheureusement ajouter aux deux correspondances citées plus haut à ce sujet qu'une seule, mais précieuse indication : à la page 59 de *Rome, Naples, Florence*, Stendhal dit que Napoléon établit à Vérone et à Milan, sous la direction de Mme Delort, élève de Mme Campan, des maisons d'éducation pour jeunes filles qui eurent les plus heureux effets sur les mœurs féminines (1), et à la page 358 du

(1) Le journal l'*Adige* rend compte en 1812 de la séance d'inauguration de la maison fondée à Vérone.

IIe volume de ses *Promenades dans Rome*, il ajoute que l'épouse de Murat en fit autant à Aversa pour les Napolitaines. En effet, Mme Campan, dans un mémoire présenté le 20 octobre 1809 à la reine Hortense, protectrice des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, expose que ces maisons doivent former une école normale de femmes enseignantes qui se répandront dans les établissements étrangers fondés sur ce modèle : « Il en existe déjà à Naples deux, dit-elle; il va y en avoir une à Munich formée par le roi de Bavière; il y en aura une incessamment à Milan. » (P. 27 du IIe volume de la *Correspondance inédite de Mme Campan avec la reine Hortense*, publiée par J.-A.-C. Buchon, Paris, Levavasseur, 1835.) Mme Ryckebusch, surintendante des maisons de la Légion d'honneur, a bien voulu tâcher de compléter cette mention

(Communication de M. Biadego que je dois à l'intermédiaire de M. Morsolin.) Pour Naples, v. Colletta, l. VII, ch. I, parag. 7.

sommaire; mais les archives de l'Ordre ont été brûlées en 1871, et les recherches qu'elle a fait faire à la Bibliothèque nationale sont demeurées sans résultat. Il importerait d'approfondir sur ce point, comme sur les autres, l'action exercée par Napoléon I^er^ soit directement, soit par l'intermédiaire de Pietro Moscati, directeur de l'Instruction publique sous Eugène de Beauharnais. Dès la veille de la Révolution, quelques écoliers italiens s'étaient pénétrés de son esprit dans nos collèges; M. Vincens a trouvé (p. 421, note 1, du III^e^ volume de son *Histoire de Gênes*) que plusieurs des jeunes nobles génois qui entreprirent d'attaquer chez eux l'oligarchie avaient fait leur éducation au collège de Sorèze. On pourrait aussi, tout en confessant que la prétention d'exiger des fonctionnaires de la République cisalpine un serment de civisme éloigna de leurs chaires des hommes tels que Galvani, rappeler que La Grange et Visconti avaient adopté la France comme

seconde patrie, et que Napoléon et Beauharnais prodiguèrent les marques de leur estime à l'astronome Oriani, à Volta[1].

Nous avons divisé notre catalogue en trois sections : 1° Histoire générale de l'Italie, avec un paragraphe spécial pour son histoire militaire; 2° Histoire particulière des divers États italiens; 3° Mémoires, correspondances, biographies. Ce classement n'a pas une valeur absolue; il servira pourtant, ne fût-ce qu'à faire remarquer plus facilement l'imperfection de notre travail. Notre catalogue n'ambitionne pas une place parmi les publications classiques du genre : il vise un objet tout pratique; nous voudrions qu'il suscitât quelque bon livre d'histoire. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas astreint à relever les différentes éditions d'un même ouvrage, obligation que nous

1. Parmi les articles publiés sur les relations de Volta avec la France, citons *Il primo viaggio di Aless. Volta a Parigi*, par M. Z. Volta, dans les comptes rendus de l'*Istituto Lombardo*, 2e série, n° 15, de 1882.

aurions dû nous imposer, si nous avions prétendu faire œuvre scientifique, mais d'autant moins utile à notre propos qu'il s'agit ici d'ordinaire de livres récents.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ITALIE

DE 1796 A 1814.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ITALIE

I

HISTOIRE CIVILE ET POLITIQUE

Adresse du peuple d'Italie au général Bonaparte et au Directoire exécutif pour le solliciter de rendre à ce général le commandement de l'armée d'Italie (signé Federini), 1799, in-8.

Almanachs Impériaux :

On y trouvera les principaux agents français ou italiens employés dans la partie de l'Italie annexée à l'Empire. (V. la liste des membres du Corps législatif, du Sénat, des préfets, sous-préfets, conseillers de préfecture, maires des principales villes, magistrats, professeurs de Facultés et de lycées, grands dignitaires de la Légion d'honneur, etc.)

Ancona (Aless. d'). *Unità e federazione, studj retrospettivi*, 1792-1814 (dans la 2e partie des *Varietà storiche e letterarie* du même auteur. Milan, Treves, 1885).

Anniversaire du 14 juillet célébré à Milan, an V (S. l. n. d.).

Aperçu sur les causes qui ont dégradé l'esprit public en Italie et sur les moyens de le relever. Paris, 1798, in-8.

Arborio Gattinara, marquis de Breme.

V. l'article Coraccini.

Balbo (le comte César), secrétaire, dans sa jeunesse, du gouvernement français en Toscane.

V. son autobiographie dans la *Rivista contemporanea* de 1853-1854. Conf. la même revue, 1856, n° 6, article de M. E. Ricotti, et le *Correspondant*, sept. 1858, article de M. Gaillard.

Barzoni (Vitt.). (V. *Rapporto sullo stato attuale.*)

V. aussi à la Section Vénétie. Barzoni a publié également *I Romani in Grecia ossiano i Francesi nell' Italia*. Italie, 1799.

Bonapartism in Italy (*Westminster Review*, octobre 1859).

Bonfadini. *La repubblica cisalpina e il primo regno d'Italia.*

Id. *Sull' indole e sugli effetti della Rivol. franc. nel secolo scorso*. Milan, 1871. — *Sulla fine del primo regno d'Italia*. Milan. 1881. — *Mezzo secolo di patriotismo*. Milan, Treves, 1886.

Botta (Carlo). *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*. Paris, 1824, 5 vol. in-8. — (Cf. *Ragionamento critico sulla storia d'Italia dal 1789 al 1814 scritta dal Botta, con la traduzione di quanto è stato scritto su di essa*

nei giornali di Francia e con alcune risposte dell' autore, 1825, in-8, par Il. Peschieri. — *Lettere d'un Italiano sopra la Storia di C. Botta*, 1826). — *Proposizione ai Lombardi d'una maniera di governo libero*. Milan, 1797, an V de la République française. — *Risposta alle opposizioni del c. Paradisi e del m. Lucchesini alla sua Storia d'Italia*. (Italie, 1826.) — V. enfin *Osservazioni e giudizi sulla Storia di C. Botta*. (Modène, Vincenzi, 1825), par M. Ant. Parenti.

Bourgoing (Franç. de). *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française*. Paris, 1865-1885. 4 vol. in-8.

Breme (Lodov. di). *Grand Commentaire sur un petit article*. Paris, 1817.

Cagnoli (Ant.). *Ricordi del cittadino Ant. Cagnoli all' amministrazione centrale* (Vérone, 11 juillet 1797). Padoue. Brandolese, 1797, in-8.

Cantù (Cesare). *Storia di cento anni* (de 1750 à 1850). Florence, 1851. Cf. Louandre, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1854.

Id. *Della indipendenza italiana. Cronistoria*. Turin, 1872-1876, in-8. (Union typog.)

Id. *Corrispondenza dei diplomatici della Repubblica e del regno d'Italia*, 1796-1814. Vol. I, Milan, Agnelli, 1885.

Id. *Murat e Beauharnais o l'Italia nel* 1813-1814. (Artic. dans la *Rivista universale*, 1869, nº 9.)

Capefigue. *L'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon*.

Capelle (alors secrét. génér. du départem. de la

Stura). *Lettre à M... sur l'administration.* — Le *Giornale pisano di letteratura, scienze ed arti*, dans le numéro de mai-juin 1808, loue l'auteur et l'administration impériale.

Casati (Ant.). *Milano e i principi di Savoja.* Turin, Franco, 1859.

Casti (l'abbé). *Lettere politiche scritte nell' anno 1793 e pubblicate da Eman. Greppi.* Turin, Paravia, 1882.

Castro (De). *Storia d'Italia dal 1799 al 1814.* Milan, Vallardi, 1881.

V. aussi à la section Histoire particul. d'Italie au paragr. Lombardie.

Collezione di proclami, avvisi, editti, ordini, ecc., si civili che militari, pubblicati dal giorno 13 pratile anno VIII 2 giugno 1800, in avanti, epoca memorabile del fausto ingresso fatto in Milano dalle vittoriose armate francesi (13 prairial an VIII — 2 pluviôse an IX). Milan, Pirotta e Maspero, (s. d.), 4 vol. in-8. Recueil factice qui se trouve à la Bibl. Nat. de Paris.

Coppi (Ant.). *Annali d'Italia dal 1750 al 1861.* Rome, Salviucci, 1828-1877, in-8.

Coraccini (pseudonyme de Ch.-Jean La Folie). *Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination française, précédée d'un index chronologique des principaux événements concernant l'Italie depuis 1792 jusqu'en 1814, d'un catalogue alphabétique des Italiens et des Français au service du royaume*, etc. Paris, Audin, 1823.

Cf. Arborio Gattinara, marquis de Breme. *Observations sur quelques articles peu exacts de l'Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination des Français.* Turin, 1825.

Le livre de La Folie a été réédité par Audin, en 1824, sous le titre de : *Mémoires sur la cour du prince Eugène et sur le royaume d'Italie pendant la domination de Napoléon Bonaparte, par un Français attaché à la cour du vice-roi d'Italie.*

Dacier (le baron Joseph). V. les justes éloges qu'il donne dans son *Tableau historique de l'érudition française* aux savants contemporains de l'Italie.

Discours prononcé par le général de division Baraguey d'Hilliers à ses frères d'armes de la sexte division à l'occasion de la fête du 26 messidor, 14 juillet 1797 (Venise, J. Zatta, 1797, an V de le Rép. franç.), in-8.

Denina. *Della rivol. d'Italia.* 4 vol., Padone, 1822.

Elenco generale dei deputati alla Consulta straordinaria di Lione in Francia, ordinata dalla legge 21 *brumale anno X.* (S. l. n. d.), in-4.

Fantuzzi (Gius.). *Discorso filosofico politico sopra il quesito proposto : Quale dei governi liberi meglio convenga alla felicità dell' Italia.* Milan, Veladini, *anno I della libertà italiana.*

Federini V. Adresse au général Bonaparte et au Directoire.

Ferrari (J.). *Histoire des révolutions d'Italie,* 4 vol. in-8. Paris 1858.

Forel. V. *Le Cri de l'Italie.*

Franchetti (Aug.). *Storia d'Italia dal* 1789 *al* 1799. Milan, Vallardi, 1878, in-8.

Du même : *Della rivoluzione francese e della coscienza politica nazionale in Italia.* (*Nuova Anto-*

logia, 1er avril et 16 juin 1889, puis 1er et 16 décembre 1889, 1er avril 1890. (Sous différents titres.)

Gaffarel (P.). *La fondation de la République cisalpine* (p. 193 et 289 du XVIIe vol. de la *Révolution Française*, juillet-décembre 1889).

Galdi. *Discours sur les rapports politiques de l'Italie libre avec les Français et les autres États de l'Europe*, traduit par L.-P. Couret. Paris, Baudouin, an VI, in-8.

Gioja (Melch.). *Opere minori*. Lugano, Ruggia, 1833. — *Dissertazione sul problema : Quale dei governi.....* Lugano, Ruggia, 1833. C'est la dissertation qui remporta le prix dans le concours ouvert le 1er octobre 1796, sur l'avis de Bonaparte, par l'administration générale de la Lombardie.

Grossi (Tommaso). *La Prineide*, poésie en dialecte milanais où l'auteur s'élève contre le meurtre du ministre Prina.

Guerzoni (G.). *Napoleone I e il suo regno d'Italia*. (*Nuova Antologia*, 1877, n° 4.)

Huffer (Dr Herm.). *Œsterreich und Preussen gegenüber die Revolution*. Bonn, Marcus, 1868. — *Der Radstater Congress*. 2 vol. *Ibid.* 1878-1879.

I Francesi per tutto gl' istessi in Francia, in Oriente, in Italia, in Sicilia, nelle Fiandre, in ogni tempo, in ogni secolo. 1799, in 8 (s. l.).

La consulta di Stato ai popoli d'Italia (pour proclamer Napoléon Ier, roi d'Italie). Milan, Veladini, 1805, in-fol.

La fine del mondo venuta per tutti i tiranni, predizione di un Francese, ossia discorso sopra il destino d'Italia. Milan, 1797, in-8.

LA FOLIE (Ch.-J.). V. Coraccini.

Le cri de l'Italie (par Forel). Grenoble, 23 thermidor an VII, in 8.

MABIL (Luigi). *Della gratitudine dei letterati verso i governi benefattori.* Brescia, Bettoni, 1808. C'est un discours dédié à Méjan.

MARONCELLI (Piero). *Alle Mie Prigioni di S. Pellico, addizioni.* Le VII[e] chap. roule sur le massacre de Prina, ministre d'Eug. de Beauharnais, en 1814.

MASI (Ern.). *Parruche e Sanculotti nel secolo XVIII.* Milan. Treves, 1886.

MASSON (Fréd.). *Les diplomates de la Révolution : Hugou de Basville à Rome, Bernadotte à Vienne.* Paris, Charavay, 1882.

MOISÈ (Filippo). *Storia dei dominii stranieri in Italia, dalla caduta dell' impero romano in Occidente fino ai nostri giorni.* Florence, Batelli, 1839-1843, 6 vol. in-8.

Notes tirées des papiers d'un homme d'État sur les causes secrètes qui ont déterminé la politique des Cabinets dans la guerre de la Révolution depuis 1792 jusqu'en 1815. Paris, 1828-1838, 13 vol. in-8.

Nouvelle lettre de D. Anselmo B..., ancien historiographe de l'Université de Pavie à Buonaparte sur la paix. Valence, 1[er] novembre 1801.

Quatremère de Quincy. *Lettres sur les préjudices qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monuments d'art de l'Italie.* Paris, 1796.

Quinet (Edg.). *Les révolutions d'Italie*, 1848-1852, 2 vol. in-8.

Qu'ont fait les Lombards pour la France? Tout. Quelle sera leur récompense? La liberté. Milan, L. Valladini, 1796, in-8.

Rapporto sullo stato attuale dei paesi liberi d'Italia e sulla necessità ch' essi sieno fusi in una sola repubblica, presentato al generale in capo dell' armata francese. (Signé Vitt. Barzoni, 27 sept. 1797).

Riflessioni sul trattato d'Alleanza tra le repubbliche cisalpina e francese di M. G. C. Italie, 1798, in-8.

Rincheval (A.-V.) *De la nécessité de réunir en une seule nation les Républicains de l'Italie pour l'intérêt mutuel des républiques italienne et française.* Paris, 1798, in-8.

Sclopis. *La domination française en Italie.* Paris, 1861.

Sforza (S.). *L'assassinio del Basville*, d'après un contemporain, frère Vincenzo Fortini de Seravezza. (*Archivio storico italiano*, n° 173-174, 1889.)

Silingardi (Gius.). *Storia d'Italia dalla reazione austro-russa* (1799) *all' abdicazione di Napoleone primo* (1814). Milan, Vallardi, 1874, in-8. Inachevé.

Sismondi. *Storia del risorgimento, dei progressi, del decadimento e della rovina della libertà in Italia.* Turin, Société édit., 1853, in-8.

Sogno di un Cisalpino, ossia idee combinate ad assicurare la felicità, la libertà e l'indipendenza della repubblica cisalpina. Milan, Scrizzi, an IX, in-8.

SOREL (Alb.). *L'Europe et la Révolution française.* En cours de publication. Paris. Plon, Nourrit et Cie, 1887 et 1889.

Sulla riconoscenza verso la repubblica francese. Bergame, 1798, in-8.

Sulla rivoluzione di Milano seguita nel giorno 20 aprile 1814...., memoria storica con documenti. C'est une relation publiée à Paris en novembre 1814 par quelques sénateurs italiens.

SYBEL (H. de). *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, trad. de l'allemand par Mlle Marie Dosquet. Paris, Germer Baillière, 1869-1885, 6 vol. in-8.

TIVARONI (Carl.). *Storia critica del risorgimento italiano : vol. 1°, l'Italia prima della rivoluzione francese; vol. 2°, parte 1ª, l'Italia settentrionale durante il dominio francese; parte 2ª, l'Italia centrale e meridionale durante il dominio francese.* Turin, Roux, 1888-1889.

VERRI (Alessandro). *Storia della repubblica francese cisalpina e cispadana, ruina della repubblica veneta, brigantaggio nelle Calabrie, proclamazione in Campidoglio della repubblica romana.* Milan, 1862, in-8,

Vicende memorabili dal 1789 al 1801. Milan, Guglielmini, 1858, in-8.

V. aussi à la section Mémoires, Correspondances, Biographies.

VERRI (Pietro e Alessandro). *Lettere e scritti inediti, annotati e pubblicati da C. Casati.* Milan, Galli, 1881.

VIMERCATI (Ces.). *Histoire d'Italie de 1789 à 1863,* 10e édit. Paris, Gaittet, 2 vol. in-8.

II

HISTOIRE MILITAIRE DE L'ITALIE

Castro (Giov. de). *Storia di casa nostra* (p. 238 et suiv.).

Conti-Vecchi (L.). *La marina del regno d'Italia sotto Napoleone I°.* (*Rivista militare*, 1882, n° 4.)

Elogio degli Italiani morti nei combattimenti del 1809 *contro l'Austria.* 1809. Cairo et C^ie^.

F. (Le comte G. de). *Mémoires d'un ancien capitaine italien sur les guerres et les intrigues d'Italie de* 1806 *à* 1847, par le comte G. de F..., ancien capitaine d'artillerie de marine. 1847, in-8.

Fasti e vicende dei popoli italiani dal 1801 *al* 1815, *o Memorie di un uffiziale per servire alla storia militare italiana.* Florence, Batelli, 1830, 5 vol. in-8 (1).

Folliet (André). *Les volontaires de la Savoie* (pendant la Révolution). Paris, Baudouin, 1887, in-12.

L. D.... *Campagne du prince Eugène en Italie.* Paris, Plancher, 1817.

Laugier (Cés. de). *Gli Italiani in Russia.* Florence, 1825-1826, 4 vol.

Laurent de l'Ardèche. V. à la section Hist. partic. de l'Italie, au paragr. Royaume de Naples.

Lissoni (Ant.). *Compendio della storia militare dal* 1792 *al* 1815. Turin, Fontana, 1844.

Pinelli. *Storia militare del Piemonte dalla pace d'Aquisgrana sino a' di nostri.* Turin, De Giorgis, 1854.

(1) Œuvre anonyme de Laugier dont nous citons plus bas un autre ouvrage.

Raccolta di poesie intorno alla guerra di Spagna. Milan, Marelli, 1809.

Randaccio. *Le marine militari italiane.* Turin, Artero, 1864.

S. J... *Dernière campagne de l'armée franco-italienne sous les ordres d'Eugène Beauharnais en* 1813 *et* 1814. Paris, Dentu, 1817.

Turotti (Felice). *Storia delle armi italiane dal* 1794 *al* 1815 *con prefazione e note di Pietro Boniotti.* Milan, Boniotti, 1855, 3 vol. in-8.

Vacani (E.). *Storia delle campagne e degli assedi degli Italiani in Spagna dal* 1808 *al* 1813. 3 vol. Milan, 1845.

Zanoli (Aless.). *Sulla milizia cisalpino-italiana, cenni storico-statistici dal* 1796 *al* 1814. Milan, Scotti, 1845, in-8.

Zucchi (C.). *Memorie* publiés par Nicom. Bianchi. Milan, Guigoni, 1861, in-16.

DEUXIÈME SECTION

HISTOIRE PARTICULIÈRE DE L'ITALIE

I

PIÉMONT ET LIGURIE

Annali della repubblica ligure dall' anno 1797 *a tutto l'anno* 1805. Gênes, Botta, 1852, 5 vol. in-8.

Bianchi (Nicom.). *Storia della monarchia piemontese dal* 1773 *al* 1861. Rome, Bocca.

Bonafide (F.). *Lettre sur le Piémont ou Réponse aux Observations d'un Piémontais sur la réunion de cette contrée à la République*, Paris, an VII, in-8.

Carbone (Giulio). *Compendio della storia ligure dall' origine fino a* 1814. Gênes, Carbone, 1836-1837, 2 vol. in-12.

Cibrario (Luigi). *Storia di Torino*. Turin, Fontana, 1846, 2 vol.

Grandi (Carlo). *Repubblica d'Asti dell' anno* 1797. Asti, Cocito, 1851, in-8.

Guasco (Alex). *La Révolution de Gênes en* 1797. (*Revue de la Révolution*, VII[e] volume).

Libertà, egualità, virtù. Proclama dei capi rivoluzionari del Piemonte all' armata piemontese e napoletana in Lombardia (S. l. n. d.). Cette proclamation est du 25 avril 1796.

Relation de la Révolution de Gênes. Gênes, 1797. (Avec les initiales E. P.)

Revel (Thaon de). *Mémoires sur les guerres des Alpes et les événements en Piémont pendant la domination française*. Turin, Bocca, 1871, in-8.

Tisserand (Le chanoine E.). *Histoire de la Révolution dans les Alpes-Maritimes*. Nice, 1878, in-8.

Vincens (Em.). *Histoire de la République de Gênes*. Paris, Firmin-Didot, 1842, 3 vol. in-8.

II

LOMBARDIE

Cantu (Ces.). *L'abate Parini e la Lombardia nel secolo XVIII*. Milan, 1854.

Castro (Giov. de). *Milano e la repubblica cisalpina giusta le poesie, le caricature, ecc.* Milan, Dumolard, 1879, in-16.

Id. *Milano durante la dominazione napoleonica...* (*Ibid.*, 1880).

Id. *La caduta del regno italico*. Milan, Treves, 1882.
Cf. *Fanfulla della domenica*, 2 juillet 1882.

Cusani (Fr.). *Storia di Milano.* 1861-1884, 8 vol.

Custodi (Pietro). *Continuazione della storia di Milano di P. Verri.* (Dans l'édit. Carcano, Florence, Le Monnier, 1854.)

Londonio (C.-G.). *Osservazioni sugli spettacoli teatrali di Milano.* 1804.

Verri (Pietro). *Storia di Milano.* La 1re édit. est de 1783-1798, 2 vol. in-4. — *Storia dell' invasione dei Francesi repubblicani nel Milanese nel* 1796 (dans la *Rivista contemporanea*, de Turin. 3e année, vol. VII, juillet 1856.)

Cf. *Le comte Pietro Verri*, thèse de M. Bouvy. Hachette, 1889, in-8.

V. aussi à la section Mémoires, Correspondances, Biographies.

III

VÉNÉTIE

A. N. *Histoire de la révolution de la république de Venise.* Milan, Destefanis, 1807, in-8.

Alberghini (G.-B.). *Avvenimenti della Valle di Caprino negli anni* 1796-1801. Vérone, Noris, 1880, in-8.

Alberti (Valentino). *Memorie* (1796-1835). Vérone, Noris, 1879, in-8.

Barzoni (V.). *Orazione per Verona al generale Bonaparte,* 11 prairial 1797, (s. l.). F. Andreola, in-8. — *Le Rivoluzioni di Venezia.*

Cf. le livre de M. Malamani sur Isabella Teotochi Albrizzi, p. 33-34.

V. aussi à la section Histoire générale de l'Italie.

DANDOLO (Girol.). *La caduta della repubblica di Venezia.* Venise, Naratovitch, 1855.

DARU. *Histoire de Venise*, 4e édit., 1853, 9 vol. in-8.

Diario della rivoluzione veronese del 1797. Vérone, Noris, 1880, in-8.

GAFFAREL. *La chute de Venise en* 1797. (Article de la *Revue politique et littéraire*, tome XV.)

GALIBERT (Léon). *Histoire de la république de Venise.*

Lezioni repubblicane per i fanciulli e massime patriotiche per gli adulti, con un compendio storico su la nazione francese e la sua rivoluzione. Venise, in-8° (1797).

MALAMANI (Vitt.). *I Francesi a Venezia e la satira.* Venise. Typog. de l'*Ancora*, 1887.

MAFFEI (Ant.). *Storia del mio commissariato.* Vérone, Noris, 1879, in-8.

MASOTTI (Ang.). *Orazione all' invitto cittadino Bonaparte del cittadino Ang. Masotti della città di Verona a favore della sua patria.* Venise, 1797, in-8.

MUTINELLI (Fabio). *Memorie storiche degli ultimi cinquanta anni della repubblica di Venezia.* Venise, 1851.

OCCIONI BONAFFONS (G.). *La repubblica di Venezia alla vigilia della rivoluzione francese.* (*Rivista storica italiana*, VI vol, octob.-décemb. 1889.)

Organizzazione della municipalità provvisoria di Venezia. (18 mai 1797).

Organizzazione provvisoria del governo centrale del Padovano, Polesine de Rovigo ed Adria (s. l. n. d., in-8) (1797).

Organizzazione sistematica provvisoria di tutto il dipartimento Padovano (s. l. n. d.). Cet écrit fut publié en 1797 sur l'ordre de Brune.

PERINI (Osv.). *Le pasque veronesi, ossia storia di Verona dal* 1790 *al* 1822. Vérone, Noris, 1874, in-8.

Raccolta cronologica ragionata di documenti inediti che formano la storia diplomatica della rivoluzione e caduta della repubblica di Venezia, corredata di critiche osservazioni. Florence, 1800, in-4 (par l'abbé Tentori, dit-on).

Riflessioni sul rapporto stampato della conferenza avuta col generale Bonaparte dal cittadino Dandolo in Mestre relativo agli affari e alle pretese di Venezia (s. l. n. d.) in-8.

ROMANIN (S.). *Storia documentata di Venezia.* Venise, typog. Naratovich, 1853-1864. 11 vol. in-8.

SARFATTI (Attilio). *Memorie del dogado di Lodov. Manin.* Venise, Ongania, 1864, in-18.

SORANZO (Lod.-Mar.). *Relazione al senato di Venezia letta il* 14 *gennajo* 1796 (pour 1797, à la manière des Vénitiens). Venise, typog. Antonelli, 1865.

Trame degli oligarchi veneti, o rapporto sulle carte trovate

in Corsina, li 20 *germinale anno V.* Imprim. de G.-A. Curti, 1797, in-8 (s. l.).

Tutti la doverian lezer, ossia Istruzione che chiaramente spiega i vantaggi del novo governo, del libero cittadino C. M. O. Venise, 1797, in-8, fratelli Casati.

VADORI (Annetta). *Rapporto d'una festa civica celebrata in Costantinopoli da Francesi e Veneziani riuniti, per la felice rigenerazione di Venezia, scritto in francese e tradotto in italiano dalla cittadina Annetta Vadori.* Milan, 1797, in-8 (4 messidor).

VOLTA (Leop.-Cam.). *Diari di Mantova dal* 1771 *al* 1806). Mantoue, 1806.

IV

TOSCANE, LUCQUES ET PARMESAN

AFFO et PEZZANA. *Storia della città di Parma.* Parme, 1792-1859, 9 vol. in-4.

BORNAREL (Félix). *Relations de la France et de la Toscane de* 1792 *à* 1795. Paris, Charavay, 1888, in-8.

BRIGIDI (E.-A.). *Giacobini e Realisti o il viva Maria, storia del* 1799 *in Toscana, con documenti inediti.* Sienne, Tonini, 1882. — Cf. *Fanfulla della Domenica* du 2 juillet 1882.

GIANNI (Franc. Maria). *Scritti di pubblica economia.* Florence, Nicolai, 1849. Contient entre autres écrits un rapport sur le gouvernement démocratique de 1799.

L'aristocrazia lucchese. Pise, 1799 (par Cotenna, dit-on).

Missioni diplomatiche dell' avv. Luigi Bolla e del conte Pierluigi Politi pel Duca di Parma D. Ferdinando di Borbone, 1796-1797. Modène (dans les *Atti e Memorie della Deputazione di Storia patria dell' Emilia*, 1878).

Reumont (Alfred von). *F. Manfredini e la politica toscana* (*Arch. stor. ital.*, 1877, 3e série, t. XXVI, 5e n°). — *Manfredini und Carletti* (*Historische Zeitschrift*, vol. XXIV).

Santoni (G.-B.). *Lettere confidenziali sulla popolare insurrezione seguita in Livorno nel maggio* 1799. Livourne, Giusti, 1877.

Sforza (G.). *Filippo Pananti e gli avvenimenti toscani del* 1798.
(*Archivio storico italiano*, 1889, 5e série, n° 169).
Sull' occupazione di Massa di Lunigiana fatta dai Francesi nel 1796, *lettere di un giacobino*. Lucques, Canovetti, 1879, in-8.

Zobi (Ant.). *Storia civile della Toscana dal* 1737 *al* 1848. Florence, Molini, 1850-1852, 5 vol. in-8.

V

ÉTATS PONTIFICAUX

Barghon-Fortrion (F. de). *Napoléon et la république de S.-Marin*. (Le nom de l'auteur est à la fin.) Bayeux, Duvant, 1858, in-8.

CHIARAMONTI (le card., — depuis pape sous le nom de Pie VII). Lettre datée de Cesena, 7 février 1790, dans le IVe volume de la *Revue de la Révolution*.

DELFICO (Melch.). *Memorie storiche della repubblica di San Marino*. Milan, 1804.

Entrée de Bonaparte à Rome avec le détail de ce qui s'y est passé..... Paris, Coesmon-Pellerin (1797), in-8.

FALOCI PULIGNANI. *Diario delle cose di Foligno* (de 1791 à 1824).
(*Archivio storico per le Marche e per l'Umbria*. Vol. IV, fascic. 15-16.)

GALLI (FILIPPO). *Memorie storiche sulla presa di Roma* (par l'armée républicaine; ouvrage anonyme). Rome, Pacinelli, 1800, in-12.

PLACUCCI (Mich.). *Memorie storiche sul passaggio per la città di Forlì di S. S. Papa Pio VII, e sul ripristinamento del di lui governo*. Faenza, Conti, 1822, in-8. — On y trouve la liste chronologique des autorités administratives de la Romagne depuis 1796.

RAMBELLI (Gianfrancesco). *Cenno storico del moto e saccheggiamento di Lugo nel* 1796. Bologne, typogr. *dell' Olmo*, 1834.

SALA (G. A.). *Diario romano degli anni* 1798-1799 (publié par M. G. Cugnoni. Rome, 1882-1888, 4 volumes).

SILVAGNI (David). *La corte e la società romana nei secoli XVIII e XIX*. Florence, 2e édit., 1881-1883, 2 vol. in-16.

STENDHAL. *Romans et Nouvelles.* V. sur l'occupation de Rome par les Français pendant la Révolution et l'Empire, les *Souvenirs d'un gentilhomme romain.*

VI

ROYAUME DE NAPLES

ANGELIS (Franc. de). *Storia del regno di Napoli sotto la dinastia borbonica.* Naples, Di Simone, 1831-1836, in-8.

ARRIGHI (G. M.). *Saggio storico per servire di studio alle rivoluzioni politiche e civili del regno di Napoli.* 3 vol. Naples. Imprimerie du *Monit.*, 1813.

BIANCHINI. *Storia delle finanze del regno di Napoli.* Naples, typog. Flautine, 1834. — *Storia economica civile della Sicilia.* Naples, imprim. roy., 1813.

BIANCO (Nicolantonio). *Gli ultimi avvenimenti del regno di Murat.* Melfi, Ercolani, 1880, in-8.

CASTAGNA (Nic.). *Della sollevazione d'Abruzzo nel* 1814. Aquila, Vecchioni, 1875, in-16.

COCO (V.). *Saggio sulla rivoluzione di Napoli.* Florence, Barbèra, 1865, in-32.

COLLETTA (Pietro). *Storia del reame di Napoli dal* 1734 *al* 1825. Florence, Le Monnier, 1848, 2 vol. in-18.
V. au mot Lauria (duc de).

COLLETTA (Carlo). *Proclami e sanzioni della repubblica napoletana.* Naples, typog. de l'*Iride*, 1863.

Conforti (Luigi). *Napoli nel* 1799. — *Napoli dal* 1789 *al* 1796. — *Napoli dallu pace di Parigi alla guerra del* 1798. *Con documenti inediti.* 3 vol. Naples, Anfossi, 1886-1889.

Croce (Bened.). *Eleonora De Fonseca Pimentel.* Rome, typog. nation., 1887. — *Luisa Sanfelice e la congiura dei Baccher.* Trani, Vecchi, 1888.

Dumas (Alex.). *Borboni di Napoli.* Naples, typog. univ., 1863. Le vol. intitulé : Règnes de Charles III et de Ferdinand Ier, contient des documents importants tirés des Archives.

Franchetti (Aug.). *Carolina di Napoli.* Rome, Barbéra, 1879.

Gaffarel. *La République parthénopéenne.* (Article de la *Revue politique et littéraire*, tome XVI.)

Greco (Luigi Maria). *Annali di Calabria citeriore dal* 1806 *al* 1811. Cosenza, Migliacci, 1872, 2 vol. in-8.

Grosjean (Georges). *Les relations diplomatiques de la France et des Deux-Siciles de* 1789 *à* 1793. Paris, Charavay, 1889, in-8.

Helfert. *Fabrizio Ruffo. Rivoluzione e controrivoluzione di Napoli* 1798-1799. (Traduct. ital., Florence, 1885, in-16.) — *Koenigin Karoline von Neapel,* 1790-1814. Vienne, Braumiller, 1878. — *Gioacch. Murat, seine letzte Kämpfe.* Vienne, 1878.

Hervey de S.-Denis (le baron). *Histoire de la révolution dans les Deux-Siciles depuis* 1793. Paris, Amyot, 1856, in-8.

Hüffer (Dr Herm.). *Die Neapolit. Rep. des Jahres* 1799. Extr. du *Hist. Taschebusch.*

Laurent de l'Ardèche. *Storia di Napoli, illustrata da O. Vernet, voltata in italiano da A. Lissoni e da esso cresciuta delle imprese militari delle soldatesche italiane.* Turin, Fontana, 1839, in-8.

Lauria (P. Ulloa, duc de). *La sollevazione delle Calabrie.* Naples, 1871. — *Marie-Caroline d'Autriche et la conquête de Naples en* 1806. Paris (Naples), 1872, in-8.

Id. *Intorno alla storia del reame di Napoli di Pietro Colletta.* Naples, 1877.

Maresca (B.). *Carteggio della regina Maria Carolina col card. Ruffo nel* 1799. (Arch. stor. napoletano, 1880, nº 3.)

Id. *Carteggio del card. Ruffo col ministro Acton da gennajo a giugno,* 1799. (*Ibid.*, 1883, nº 8.)

Id. *Gioacch. Murat e il congresso di Vienna.* Naples, 1882, in-8. *I due trattati stip. dalla corte di Napoli nel sett. del* 1805. Naples, Giannini, 1887. — *La pace del* 1796 *tra le due Sicilie e la Francia.* Naples, Jovene, 1887. — *La prima storia della repubbl. napol. dell' anno* 1799 (d'après un manusc. inéd.). Naples, 1888. — *La difesa marittima della repub. napol. dell' anno* 1799. Naples, 1887.

Marulli (Il conte Genn.). *Ragguagli storici sul regno delle due Sicilie dall' epoca della francese rivolta fino al* 1815. Naples, 1845, 3 vol. in-8.

Orloff (comte Grég.). *Mémoires hist., polit. et litt., sur le royaume de Naples,* publiés par Amaury Duval. Paris, 1814, 5 vol. in-18.

PAHL (Joh. Got.). *Storia della repubblica partenopea*, trad. par M. B. Maresca. Naples, Trani, Vecchi, 1889.

PALMERI. *Saggio storico e politico sulla costituzione del regno di Sicilia fino al* 1816. Lausanne, 1847. Avec une introduction par Amari.

PALUMBO (Raf.). *Carteggio di Maria Carolina, regina delle due Sicilie con lady Emma Hamilton.* Naples, Jovene, 1877, in-8.

PIGNATELLI-STRONGOLI. *Memorie intorno al regno di Napoli dal* 1805 *al* 1815.

RODINÒ (Gaet.). *Racconti storici*, publiés par M. Maresca dans l'*Archivio storico per le provincie napoletane*, fascic. 1, 3, 4, de 1881.

TORCIA. *Michel Torcia, napolitain, au citoyen Chabaud-Latour, président du tribunal* (10 frim., an X). S. l. n. d. — C'est une requête relative à la restitution des biens des exilés napolitains.

V. aussi, au premier paragraphe de la III^e^ section, au mot Murat.

TROISIÈME SECTION

MÉMOIRES, CORRESPONDANCES, BIOGRAPHIES

I

NAPOLÉON, EUGÈNE BEAUHARNAIS, JOSEPH BONAPARTE, JOACHIM MURAT

NAPOLÉON. Nous réunissons ici quelques pièces de circonstance composées pendant la République et le Consulat, c'est-à-dire avant l'époque où la flatterie presque seule put se faire entendre. Sa correspondance et les Mémoires dictés à ses généraux seraient d'ailleurs encore plus utiles à consulter.

COSTA DE BEAUREGARD. *Un homme d'autrefois. Souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils.* Paris, Plon, 1877.

CRÉTINEAU-JOLY (J.). *Mémoires du card. Consalvi.* Paris, Plon, 1846.

DUSMANI (D.). *Ritratto morale del generalissimo Bonaparte scritto dal cittadino Dionis. Dusmani, con aggiunta di 3 sonetti.* 1797, in-8.

Elogio di Napoleone Bonaparte. Bologne, Marsigli, 1796, in-8.

GALLO (duc de). *Memorie*, publiés par M. Maresca. Naples, Furcheim, 1888.

GIULIANI (G. A.). *Lettera al cittadino Bonaparte... del cittadino Gius. And. Giuliani.* Milan, 1797, in-8.

Lettera d'un giovane cisalpino alla moglie del generale Bonaparte. Milan, 1797, in-8.

MAISTRE (Jos. de). *Mémoires politiques et Correspondance diplomatique*, publiés par Alb. Blanc. Paris, Libr. nouv., 1858. — *Lettres et opuscules inédits*, publiés par son fils Rodolphe. Paris, 1861.

MARMONT. Mémoires de 1791 à 1841. Paris, 1857.

MASI (Ern.). *La vita, i tempi, gli amici di Franc. Albergati.* Bologne, Zanichelli, 1878.

NELSON. *Despatches and Letters wish notes by* N. Harris. 4 vol. Nicolas, Londres, Colburn, 1845.

PACCA (Card. B.). *Memorie storiche.* 2 vol. Plusieurs fois traduits en français.

REUMONT (A. v.). *Die Grafin von Albany.* Berlin, 1860.

SACCATI (Giov. Michele). *Gloria del gran Buonaparte. primo console della Francia, idilio.* 1804.

VADDI. *Les crimes de Bonaparte* ou *acte d'accusation contre tous les généraux de l'armée d'Italie.* Paris, imprimerie de l'*Étoile du soir* (s. d.), in-8.

Napoleone il Grande e l'Italia, cenni storici dal 1796 *al*

1814... per l'avv. F° V°. Milan, Redaelli, 1859, 3 vol. in-8.

Stephani Antonii Morcelli et Philippi Schiassii de Napoleone magno... deque rebus ad Italiæ regnum pertinentibus inscriptiones, quas Michael Ferruccius in unum collectas nunc primum edendas curavit. Paris, Didot, 1858, in-8.

TORRE (Giacinto Della). *Nel solenne rendimento di grazie a Dio per la felice scoperta della grande cospirazione ordita contro il capo supremo dello Stato, omelia recitata nella sua cattedrale, il di 11 marzo 1804, dall' arcivescovo Giacinto della Torre, vescovo d'Acqui.* Turin, Soffietti, in-8. — Il en existe une traduction française. — V. aussi *Extrait d'une brochure anonyme imprimée à Paris sur l'homélie de M. l'évêque d'Acqui, récitée le* 12 (sic) *mars* 1804, in-4.

Ajoutons cette harangue de Napoléon :

Discorso del generalissimo Bonaparte... in Como al 1° e 2° battaglione della guardia nazionale del dipartimento del Lario... Venise, 1797, in-8.

BEAUHARNAIS (Eug. de). Outre les ouvrages auxquels renvoie la *Nouv. Biog. gén.*, on peut consulter : *Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène* (Art. du *Spectateur militaire*, 1862, n° 37); *Eugenio Napoleone e il maresciallo Marmont* (*Rivista militare*, 1re année, n° 4). — *Le prince Eugène en* 1814, *documents authentiques en réponse au maréchal Marmont*, par Planat de la Forge, 4e édit., 1 vol. in-8, Paris 1858. — *Le prince Eugène et ses Mémoires*, art. de

M. Vieil-Castel dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1861). — *Il principe Eugenio, Memorie del regno d'Italia*, par M. Cantù. Milan, Corana, 9 vol. in-16, 1870. — V. encore ci-dessus à la Section générale, au mot Cantù.

BONAPARTE (Joseph). Aux livres cités par la *Nouv. biog. Gén.*, ajouter deux articles de la *Revue des Deux Mondes*, l'un de Abel Hugo (1er février et 15 avril 1853), l'autre de L. de Carné (1er octobre 1854).

JOACHIM MURAT. Outre les livres auxquels renvoie la *Nouv. Biogr. Gén.*, v. *Relazione autentica sulla fazione operata in Calabria nel 1815 dal re Gioacch. Murat* (Art. de M. G. Ricciardi, dans l'*Archivio storico italiano* de 1876). — *Vie de Joach. Murat et relation des événements politiques et militaires qui l'ont précipité du trône de Naples*, par Mme Rolly, 1 vol. in-8, Paris, 1815. — V... C... de B., *Campagne des Autrichiens contre Murat en 1815, précédée d'un coup d'œil sur les négociations secrètes qui eurent lieu à Naples depuis la paix de Paris, 1814, jusqu'au commencement des hostilités; des détails sur la conjuration de Milan du 25 avril 1815 et sur le meurtre du ministre Prina....* par V... C... de B., témoin oculaire, 2 vol. in-8. Bruxelles, 1821. — Galvani (Ch.). *Nouveaux mémoires sur la fin tragique de Joach. Murat, roi de Naples, illustrés de deux planches et d'une carte militaire de l'Italie*, 1 vol. in-8. Paris, 1850. — V. aussi le paragr. Royaume de Naples, et à la section Histoire générale, aux mots Cantù, Helfert.

II

AUTRES PERSONNAGES

Aldini (Ant.), secrétaire d'État sous Napoléon Ier. V. Zanolini (Ant.).

Ancona (Aless. d'). *Caratteri di Piemontesi illustri del secolo XIX* dans la première série des *Varietà storiche e letterarie.* Milan, Treves, 1883, in-16.

Azuni (Domenico). Son *Diritto marittimo europeo* (Paris, 1805) lui valut de Napoléon la présidence de la Cour d'appel de Gênes.

Bossi (Gius.). *Memorie* dans l'*Archiv. stor. lomb.* de 1878.

Brofferio (Angelo). *I miei tempi*, Turin, Botta, 1857. Très favorable aux Français.

Broglie (le duc Victor de). Mémoires. Paris, Calmann Lévy, 3 vol. in-8. P. 47-48, détails intéressants sur Milan et Venise sous Napoléon Ier.

Canova (Ant.). *L'Antologia* contient (n° 4 de 1823 et n° 4 de 1824) des articles sur ses biographies par Leop. Cicognara et par Missirini. — A. D'Este a publié les *Memorie* de Canova (Florence, Le Monnier).

Cavagnari. *Alcune particolarità storiche della vita di P. Cavagnari.* Parme, Carmignani, 1837.

Championnet. V. Saint-Albin.

Cicognara (le comte Leop.). *Memorie tratte dai documenti originali*, par M. Malamani. Venise, Merlo,

1888. — V. aussi les articles de MM. A. Bartoli (*Archivio Veneto*, 1871, n° 1), G. Monti (*Propugnatore*, 1878, 2e partie), P. Zanni (*Progresso delle scienze, delle lettere e delle arti* de Naples, 1884, n° 7). — Cf. p. 98 du livre de M. Malamani sur Isabella Teotochi Albrizzi.

Cioni (Gaët.).

Articles de MM. Italo Franchi (*Fanfulla della Domenica* du 23 juillet 1882) et F. Bonaini (*Accademia dei Georgofili*, 2e série, vol. XXIX).

Confalonieri (le comte Federico). V. dans ses Mémoires, récemment publiés, ses lettres de 1814 à sa femme et à Carlo Verri.

Corvetto (Luigi Eman.), président du Directoire de la République ligurienne, puis conseiller d'État sous l'Empire, avant d'être ministre de Louis XVIII.

Articles de M. Belgrano (*Archiv. stor. ital.*, 3e série, 1870, n° 11) et de M. Crocco (*Rivista universale*, 1869, n° 10). — V. aussi le livre de M. De Nervo.

Despinoy (le général), commanda à Alexandrie depuis Marengo jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Brofferio (*op. cit.*, I, p. 286-7) l'appelle un vrai Caton. P. Verri le juge moins favorablement. A composé une ode sur la paix de Lunéville.

Fantoni (Giov.); en Arcadie, Labindo, poète et professeur.

V. M. G. Carducci, *Un giacobino in formazione* (*Nuova Antologia*, 1er janvier 1889). M. Al. d'Ancona a publié une lettre en vers de lui à Napoléon, écrite

à l'époque où fut constituée la République cisalpine. (Pise, 1889, à l'occasion des noces Toscano-Monselles.)

Masséna. Mémoires publiés par le gén. Koch, Paris, 1849-1850, 7 vol. — Cf. R. de Cognart dans le *Spectateur militaire*, 1850 et 1851; Ernouf, *Revue contemporaine* de 1865.

Méjan.

V. la 2e section à l'article Mabil et Stendhal *passim*.

Melzi d'Eril, vice-président de la République italienne, puis chevalier et garde des sceaux du royaume d'Italie. *Memorie, documenti e lettere inedite di Napoleone Iº e di Beauharnais, raccolte e ordinate per cura di Gio. Melzi*, Milan, Brigola, 1865, 2 vol. in-8. — Cf. les articles de MM. G. Falorsi (*Arch. stor. ital.*, 1880, 4e série, VIe vol.), A. Mauri (*Nuova Antologia*, 1886), et une lettre inédite dans l'*Archivio storico lombardo* de 1882. L'article de M. Mauri a été reproduit dans ses *Scritti biografici*. Florence, Le Monnier, 1878.

Miollis, gouverneur de Mantoue, puis des États de l'Église. V. sur lui un article de M. A. Ademollo, *Il generale Miollis amico delle Muse in Italia* (*Domenica del Fracassa*, nº 5 de 1885), et du même auteur, *Corilla Olimpica* (Florence, C. Ademollo et Cie, 1887), dernier chapitre.

V. aussi p. 49-50 du livre de M. Malamani sur Isab. Albrizzi Teotochi.

Miot de Mélito, ministre de l'intérieur à Naples sous Jos. Bonaparte. *Mémoires*, Paris, 1853, 3 vol. in-8.

— Cf. dans le *Correspondant*, un article de Arth.-Aug. Beugnot (septembre 1858), et dans la *Revue des Deux Mondes*, un article de Vieil-Castel (1er avril 1859) et une lettre du général de Fleischmann (15 septembre 1867).

Moreau (de Saint-Méry), gouverneur général de Parme, Plaisance et Guastalla de 1802 à 1806. V. sur lui les *Lettere..... della Signora di Staël a Monti*, souvent citées dans notre Étude, p. 252, texte et note 1.

Pepe (le général Guglielmo). *Memorie*. Paris (Turin), librairie Européenne, 1847, 2 vol. in-8.

Rémusat (Mme de). *Mémoires*, 22e édit., 1885. Paris, Calmann Lévy, 3 vol. in-8. — V. p. 138 et suiv. du 1er vol. sur l'hésitation qu'éprouvèrent d'abord les Milanais à se rallier au vice-roi d'Italie. Cf., sur Venise sous le prince Eugène, p. 69-75 du livre de M. Malamani sur Isab. Teotochi-Albrizzi.

Romagnosi (Giandomenico). V. les traités juridiques qu'il composa sur l'invitation du prince Eugène, et les articles de MM. Marzucchi (*Antologia*, 1824, n° 4), Sacchi (*Annali di statistica*, 2e série, 1849), G. S. Tempia (*Rassegna nazionale*, 1884, n° 5).

Saint-Albin (A.-R.-C. de). Biographie de Championnet, dans les Documents relatifs à la Révolution française extraits des œuvres inédites de M. de Saint-Albin. Paris, 1873. in-8.

Santa Rosa (Santorre). *Memorie e lettere inedite con appendice di lettere di Gian Carlo Sismondi pubblicate ed illustrate da Nicom. Bianchi*. Turin, Bocca, 1877.

Stendhal. Correspondance, 2 vol. Paris, Michel Lévy.

Vegni (Camillo). *Biografia degli illustri italiani.* Venise, 1837.

Vicchi (Leone). *Saggio di un libro intitolato « Le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830 ».* Faenza, Conti, 1879.

Zanolini (Ant.). *Ant. Aldini e i suoi tempi, con documenti inediti o poco noti.* Florence, Le Monnier, 1863, 2 vol. in-18. Cf. *Mémoires du comte Ant. Aldini* (*Revue contemporaine*, 1856, n° 8).

INDEX

DES

NOMS CITÉS DANS L'ÉTUDE SUR Mme DE STAËL

ET DANS

L'AVERTISSEMENT DE LA BIBLIOGRAPHIE

(Nous ne relevons pas les noms mentionnés d'une manière purement incidente.)

Accattabrighe (*L'*). 131, 132.

Accerenza (le duc d'). 83, 97.

Acerbi. 186.

Addison. 22, 24 (n. 2).

Ademollo. 73 (n. 1), 222.

Agnesi (Maria Gaetana). 69.

Albany (comtesse d'). 53, 73, 74 (n. 2), 98, 123, 129, 174 (n. 1).

Alberghetti (Gius.). 198.

Albrizzi (Isab.). v. Teotochi-Albrizzi.

Alfieri. 34, 35, 37, 42, 51, 101, 122, 123, 133, 188, 194.

Amoretti (Pellegrina). 73.

Ampère (J.-J.). 24 (n. 2), 59, 60.

Ancona (Al. d'). II, 8 (n. 1), 46 (en note), 60 (n. 2), 79 (n. 2), 93 (n. 2), 117 (n. 2), 205, 215.

Annali dell' Accademia italiana, 189.

Antona-Traversi. 73 (n. 1), 130 (en note), 216.

Antonietti (P.). 186.

Antonini (Mich.-Aug.). 187 (note).

Arcades (*Académie des*). 49, 196-199.

Archenholtz. 22, 79 (n. 2).

Arioste (L'). VI, 84, 180.

Armani (G. B.). 185.

Arrivabene (Ferd.). 46 (en note).

Aulard. IV.

Azeglio (Mass. d'). 138 (n. 2), 193.

Bandettini (Teresa). 72, 73 (n. 1), 74 (n. 2).

Baretti. 30.

Barruel. 196.
Bassi (Laura). 71, 72 (n. 1).
Battistini (Franc.). 198.
Beccaria (Ces.). 33, 110.
Belmonte (le prince). 43, 96.
Berti (Domen.). III, 71 (n 1), 122.
Bertocci. 214.
Bertòla. 187.
Biadego. III, 60 (n. 2), 139, 221 (en note).
Bianchi (Domen.). 130 (en note).
Biblioteca italiana (*La*). 125, 126, 128, 129 (n. 1), 132, 207.
Blennerhassett (lady). XI (n. 1), 44.
Boccace. 31, 61, 90.
Boileau. 40, 185.
Bonaparte. (Napoléon). V. Napoléon.
Bonstetten. 143 (en note).
Borromée (Clélie). 69, 71 (n. 1).
Borsieri (Pietro). 130.
Bossi (Gius). 217.
Bossi (Luigi). 53, 57.
Bournet (Alb.) 222.
Bouvy (Eug.) 219.
Breme (L'abbé Lod. di). 53, 124, 129, 131.
Broglie (Le duc Victor de). 124 (en n.), 125 (en n.), 143, 199.
Brooke. 22.
Brosses (de). 19, 69.
Byron. 75, 153, 210.

Camerini (Eug). 138.
Caminer-Turra (Élisab.). 72 (n. 2).
Campan (Mme). 222, 223.
Canova (L'abbé G. B.). 129. (n. 1).
Cantù (Ces.). 52 (n. 1), 54 (n. 1), 56 (n. 1), 57 (n. 2), 91 (n. 1), 124 (n. 2), 129 (n. 1), 130 (en note), 132, 133, 183, 186, 218.
Caraccioli (Le commandeur). 43.
Carducci (Giosuè). 217.
Carnevali (Eut.). 185.
Cart (Théoph.). 24 (n. 1).
Cesarotti. 45 (n. 1), 72 (n. 2), 78 (n. 1), 127, 188.
Championnet. 53, 167, 169.
Chateaubriand. 46, 60, 77, 78 (n. 1), 171-176, 185.
Chesterfield. 186.
Chiarini (G). 216.
Chigi (Agost.). 196.
Chilovi. III. .
Cicognara (Leop.). 43.
Cicognara (La comtesse). 57, 96, 208.
Coco (Vinc.). 219.
Conciliatore (*Il.*). 124, 131.
Confalonieri (Fed.). 124, 130 (en note).

Constant (Benj.). 44 (n. 1), 48, 97.
Corilla (v. Morelli Fernandez).
Corriere delle dame, 220.
Courrier de Turin, 120.
Cousin (Victor). 138.
Coyer (l'abbé). 72 (n. 1).
Cracas (Il). 198.
Creofilo Sminteo. 186.
Creuzé de Lesser. 17, 18, 121.
Cronaca bizantina. 138, (n. 3).
Cugnoni. III, 196.

Dante. VI, 26, 56, 58, 81-84, 120, 170.
Décade (La). 36.
Delavigne (Cas.). 137.
Delécluze (Étienne). 67, 73.
Delille. 38, 39, 185.
Delort (Mme). 222.
De Marchi. III.
Ducis. 147.
Duclos. 20, 24.
Dupaty. 19.

Ehrhard (Aug.). 79 (n. 3).
Ermolao Federigo. 111 (n. 1).

Faguet. XI (n. 1).
Fanfulla della Domenica. 218.
Ferrajuoli (M. le marquis). III, 198.
Ferri (P. L.). 69 (n. 1).
Filangieri. 33, 110.
Foscolo (Ugo). 36, 37, 38, (n. 1), 50-54, 60, 95, 98, 133, 155-170, 186, 208 (en note), 216.
Franchetti (Augusto). IV.
François d'Assise (St.). 88.

Gazette littéraire de l'Europe, 34.
Gazzetta di Genova. 121.
Gebhart (Emile). 82 (n. 1), 89.
Gemelli. 169.
Genlis (Mme de). 185.
Geoffroy. 77, 78 (n. 1).
Gessner. VI, 184, 187.
Gherardini. 129 (n. 1), 219.
Gilbert. 39.
Ginguené. 184.
Gioberti. 138, 170, 194.
Giordani (Pietro). 126 (n. 1), 129 (n. 1), 187, 216.
Giornale bibliografico universale. 77 (n. 1), 120.
Giornale della letteratura straniera. 188.
Giornale dell' italiana letteratura. 78 (n. 1).
Giornale enciclopedico di Firenze. 78 (n. 1).
Giornale enciclopedico di Napoli. 119.
Giornale italiano. 79 (n. 2), 119, 187, 195, 219.
Giornale pisano dei letterati. 78 (n. 1).

Giovio de come (G. B.). 121, 122.
Giusti. 50, 138, 190.
Godard (l'abbé Louis). 198.
Godet. XII (en note).
Goethe. 23, 135, 187 (en note), 188.
Goldoni. 30.
Goldsmith. 183.
Gozzi (Carlo). 217.
Grassi (J.). 120.
Greco (Osc.). 69 (n. 1), 74 (n. 2).
Gresset. 185.
Gubernati (Angelo de). 95 n. 1), 169.
Guillon (Aimé). 119, 196, 218.
Guizot (Franç.). 137.

Hugo (Victor). 136, 151-153. 180.
Hume (David). 183.

Jacquinet. 68.

Kleist (Henri de). 135.
Kotzebue. 23, 45, 46, 79, 121.

La Folie. 218.
Lalande. 21, 24, 32, 71.
Lamartine. 74 (n. 2), 137, 153.
Landau. 217.
Lattanzi (Carolina et Giuseppe). 220.
Lavisse (Ern.). 113 (n. 1).
Lenormant (Mme). 44 (n. 1), 59 (n. 1), 142 (n. 2), 174 (en note).
Leoni (Mich.) 183.
Leopardi. 138.
Lessing. 187.
Londonio. 130, 131 (n. 1).

Machiavel. 27, 31, 114, 155.
Magazzino di letteratura, scienze, arti. 195.
Malamani (V.) 44 (n. 1), 46 (en note), 72 (n. 2), 130 (en note), 188 (en note), 208.
Manno (Ant.). 219.
Manzoni (Mme). 69, 71 (n. 1).
Manzoni (Aless.). 56, 96, 110, 124, 132, 134, 135, 169, 191.
Maroncelli. 124.
Martinenga (Girol. Silvio). 185.
Martinetti (Ant.). 119 (n. 1), 216.
Martini (G. A.). 216.
Masi (Ern.). 217.
Massarani (Tullo). III.
Melzi d'Eril. 43.
Meneghelli. 77.
Ménos. XII (en note).
Métastase. 30, 34, 36.
Metternich. 125, 129 (n. 1).
Michaud. 183.
Milton. 185.
Minzoni. 49, 197, 198.

Miollis. 222.
Misson. 22.
Monitore italiano. 165.
Montaigne. II, VIII (n. 1), 18.
Montanari (Benassù). 186 (en note).
Monti (Costanza). 47, 72 (n. 2).
Monti (Vinc.). 17, 38 (n. 1), 49, 50, 53, 54-58, 62 (n. 1), 96, 124, 125, 127, 132, 134, 165-167, 168, 203, 220.
Morelli (la comtesse Fanny). 188.
Morelli Fernandez (Maria-Maddalena; en Arcadie, *Corilla Olimpica*), 72.
Morgan (lady). 23, 24 (n. 2), 80.
Morsolin (Ben.). IV, 111 (n. 1), 223 (en note).
Moscati (Pietro). 74, 224.
Musset (Alf. de). 138.

Napoléon Ier. 17, 52, 53, 55, 106, 127, 142, 167, 168, 171, 196, 213 — fin.
Nardelli (G.). 135 (n 1).
Niccolini (G.-B). 36, 78, 79 (n 1), 108, 124, 138, 183, 191.
Novelle letterarie de Florence. 128.
Nuovo giornale dei letterati (de Pise). 79 (n. 2), 188.

Pagani Cosa. 200.
Paganini. 200.
Paglicci-Brozzi. 218.
Palombano (la princesse). 72.
Parini. 31 (n. 1), 34, 35, 37-41, 73, 81, 169, 184.
Pellegrini (Isab.). 74.
Pellico (Silv.). 110, 124, 132.
Perron (comtesse du). 209.
Pétrarque. 26 (n. 1), 84, 170.
Pieri (Mario). 46 (en note), 188.
Pigault-Lebrun. 185.
Pignatelli (le prince Copertino). 43.
Pindemonte (Ipp.). 53, 186.
Pizelli (Maria). 72 (n. 2).
Podestà. III.
Poligrafo (Il). 220.
Pope. 185.

Raffaelli (Fil.). 74 (n. 1).
Rambaud. 213.
Rasori 184.
Recke (baronne de la). 24.
Remarques sur quelques ouvrages modernes, précédées de l'analyse de Delphine, 195.
Renier (Rodolfo). 74 (n. 2).
Renier Michiel (Giustina). 46 (en n.), 77, 78 (n. 1), 185.
Robecchi (Levino). III, 131 (n. 3), 133, 199.
Rocca. 123, 207.
Roches (Des). 219 (en note).
Roland. 19, 21, 24, 30.

Romanticisti (*I.*). 131, 199.
Roscoe. 183.
Rosini (Giov.). 210.
Rousseau (J.-J.). xiii, 84, 121, 203.
Ruschi (M. le sénateur). iii, 209.
Ryckebusch (Mme). 223.

Sacchetti (Giac.). 189 (note).
Saint-René Taillandier. 174 (en note).
Saluzzo (Diodata). 74.
Santa Rosa. 138.
Saurau (le comte). 129 (n. 1).
Schelling. 187.
Schiller. 135, 184, 188.
Schulthesius (J.-P.). 189.
Scott (Walter). 135, 184.
Secco Suardo (Paolina). 73
Ségur (L. Phil. de). 184.
Shakespeare. vi, 146-148, 151, 183, 185, 200.
Sherlock. 22, 45, 79 (n. 2), 80.
Sismondi. 184, 209.
Sparapani (Margh.). 72 (n. 2).
Spettatore (*lo*). 79, 128, 129, 132, 207.
Staël (Albert de). 142, 143 (en note).
Staël (Albertine de). 199.
Stendhal. 56 (n. 1), 62-66, 67, 78, 79 (n. 1), 90, 91, 93, 96, 105, 114, 115, 136, 222.
Sterne. 186.

Talleyrand. 48, 50.
Tamassia (C. Giov.). 121, 203.
Tambroni (Clot.). 74.
Tasse (Le). vi, 150, 206.
Teotochi-Albrizzi (Isab.). 73, 74 (n. 2), 75, 188.
Tommaseo (Niccolò). 138.
Tracy (Destutt de). 183.
Treves (Enrichetta). 72 (n. 2).
Trevisan. 46 (en note).
Tribolati. 73 (n. 1).

Vadori (Annetta). 72 (n. 2).
Veroni (Pietro). 139, 201.
Verri (Aless.). 72 (n. 2), 185.
Verri (Pietro). 219.
Vincens. 224.
Volta (Aless.). 225.
Volta (Z.). 225 (en note).
Voltaire. 125, 152, 157, 173, 175, 184.

Wieland. 187.
Winckelmann. 187.

Zanella (Giac.). 31 (n. 1), 51, 72 (n. 2), 139 (en note), 168.
Zeno (Apost.). 30.
Zumbini. 187.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS I
INTRODUCTION V

CHAPITRE PREMIER

De l'esprit différent dans lequel, au XVIIIe siècle, les Français d'une part, les Anglais et les Allemands de l'autre, jugent l'Italie. — Comment Mme de Staël apprécie l'Italie dans son livre : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. 1

CHAPITRE II

Des circonstances qui aidèrent Mme de Staël à comprendre plus parfaitement le génie de l'Italie. — De quelques objections faites à la fidélité des peintures dans *Corinne*. — Du personnage de Corinne 43

CHAPITRE III

De la perspicacité avec laquelle Mme de Staël a pénétré dans *Corinne* le caractère de l'Italie et presque prophétisé sa résurrection 81

CHAPITRE IV

Comment Mme de Staël a provoqué en Italie l'essor de l'école romantique. — Jugement des Italiens sur elle 119

CHAPITRE V

Dans quel esprit il faut étudier les littératures étrangères. 141

APPENDICE A

Du patriotisme de Foscolo. 165

APPENDICE B

De ce que Chateaubriand doit à Mme de Staël. 171

APPENDICE C

De quelques principes de morale de Mme de Staël 177

APPENDICE D

De l'étude des littératures étrangères en Italie avant Mme de Staël. 183

APPENDICE E

La Terre des Morts de Giusti (1841) 190

APPENDICE F

De quelques articles, ouvrages ou opuscules italiens relatifs à Mme de Staël ou à sa famille . 194

APPENDICE G

Traductions italiennes des livres de Mme de Staël 203

Lettres de Mme de Staël adressées à des Italiens ou conservées en Italie 208

Avertissement 211

Bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814 225

Index des noms cités dans l'étude sur Mme de Staël et l'Italie et dans l'Avertissement qui précède la Bibliographie 257

PARIS. — TYPOGRAPHIE GASTON NÉE, 1, RUE CASSETTE. — 2428.